

FEU SERAPHIN

N^o 48.



*From A. Henrichsen
1877 106*

BERAPHIN

1711

FEU SÉRAPHIN

Depuis son origine jusqu'à sa disparition.

1776 - 1870



LYON

—
1875

LIBRARY

758932

UNIVERSITY OF TORONTO



SÉRAPHIN

CE n'est point une histoire complète des marionnettes que nous voulons écrire. Un plus érudit que nous (1) s'est délassé de travaux importants, en retraçant *les vicissitudes de cette stridente & poudreuse Thalie des champs de foires & des carrefours*, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Notre cadre est beaucoup moins étendu, & nous nous sommes exclusivement renfermé dans les annales du spectacle proprement dit des Ombres chinoises. Quelque infime qu'ait été le rang occupé dans la hiérarchie théâtrale par cette humble scène, aujourd'hui disparue, nous avons pensé que les détails rétrospectifs qui forment la matière de cette notice, ne seraient pas tout à fait dénués d'intérêt pour les investigateurs qui aiment à remonter dans le passé.

En l'année 1772, un jeune Lorrain, nommé Fran-

(1) Charles Magnin, conservateur à la bibliothèque de la rue de Richelieu, & membre de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

çois (2), après avoir longtemps couru le monde & les aventures, arriva un beau matin dans la ville de Versailles & demanda la permission, qu'il obtint, d'établir dans le jardin Lannion (3) un spectacle d'un genre nouveau & jusqu'alors peu connu en France (4); que, selon toute probabilité, il avait rapporté de l'Italie où il avait assez longtemps séjourné. Admis, à plusieurs

(2) Séraphin-Dominique, fils légitime de Jean François & de Gabrielle-Jacqueline Louis, conjoints; né à Longwy, le 15 février 1747.

(3) Le jardin Lannion dépendait de l'hôtel de ce nom, situé alors où l'on voit aujourd'hui le n° 25 de la rue Satory. Le principal corps de logis était occupé par une auberge. C'est là que Séraphin, le vrai fondateur des Ombres chinoises perfectionnées, vint s'établir. Son affiche était ainsi composée :

Venez garçon, venez fillette,
Voir Momus à la filhouette.
Oui, chez Séraphin venez voir
La belle humeur en habit noir.
Tandis que ma salle est bien sombre,
Et que mon acteur n'est que l'ombre,
Puisse, Messieurs, votre gaité
Devenir la réalité.

(Histoire de Versailles, par Le Roi.)

(4) Grimm, dans sa *Correspondance littéraire* du 15 août 1770, parle d'un spectacle inauguré récemment & qui s'appelait le spectacle des *Ombres à scènes changeantes*.

« Après l'Opéra, dit ironiquement le baron allemand, je ne connais pas de spectacle plus intéressant pour les enfants, &c. »

Nous lisons dans les *Mémoires de Cléry* : « La Reine, y est-il dit, ayant entendu parler de Séraphin, me demanda si j'avais vu les *Ombres chinoises* & si c'était amusant ? Sur ma réponse affirmative, elle m'ordonna de traiter avec lui pour trois représentations par semaine pendant le carnaval.

« Le sieur Séraphin demanda d'abord 1,200 francs par représentation; puis 1,000; se rabattit à 600 francs, & finit par accepter 300 francs.

reprises, à l'honneur de divertir la famille royale, son petit théâtre devint l'objet d'une haute distinction, puisque, le 22 avril 1781, il fut autorisé à prendre le titre de *Spéctacle des Enfants de France*.

Voici en quels termes son affiche était conçue :

« Le sieur Séraphin a l'honneur de prévenir le
« public que, pour mériter de plus en plus sa bien-
« veillance, il n'a cessé de varier son spectacle par un
« répertoire d'après lequel le public jugera de la
« vérité. »

Suit la liste des pièces; puis il ajoute :

« Des personnes prévenues ont fait courir le bruit
« que tous les jours on voyait la même chose chez le
« sieur Séraphin. Il assure le public que ces per-
« sonnes ont été trompées; que son spectacle est
« varié; que les scènes du répertoire ci-dessus sont
« jouées successivement, & que deux fois de suite
« on n'y voit pas la même chose. Ce spectacle,
« où règne la gaieté, est toujours caractérisé par la
« décence. »

Cependant, soit que le succès ne se soit pas soutenu au même degré, soit l'ambition de se produire sur un théâtre plus vaste, Séraphin transporta en 1784 son spectacle à Paris, & s'installa dans les nouvelles gale-

« Ce spectacle amusa beaucoup la Cour. Séraphin partit de là pour demander au Roi la permission d'avoir son spectacle à Paris, sans payer la rétribution d'usage envers les grands théâtres : il l'obtint.

« Établi au Palais-Royal, il y fit une assez grande fortune, qu'il devait, disait-il, au Roi, dont le suffrage avait mis en vogue ses *Ombres chinoises*. »

ries que le duc d'Orléans venait de faire construire autour de son jardin (5).

L'ouverture eut lieu le 8 septembre de cette année (6), & les Parisiens ne montrèrent pas moins d'empressement que les Verfaillais à lui rendre visite (7).

(5) Local occupé par les héritiers de Séraphin jusqu'en 1858, & dont celui-ci avait eu la jouissance gratuite pendant les six premiers mois : concession qui fut d'abord commune à tous les nouveaux colons.

(6) C'est par respect pour ce souvenir de famille, que la petite-nièce du fondateur, devenue à son tour directrice de ce théâtre, voulut inaugurer à cette même date la salle du boulevard Montmartre, lorsque après soixante & quatorze ans de résidence dans le même emplacement, ce spectacle se vit contraint, par suite de circonstances qui seraient sans intérêt pour le lecteur, d'émigrer du Palais-Royal au boulevard Montmartre.

(7) On lit dans une brochure de cette époque, intitulée : *Tableau du Palais-Royal* (1^{re} partie, pp. 76, 77) :

« Le monde s'est porté en foule à ce genre de spectacle ; on y donne
« tous les jours une représentation à six heures du soir, & les dimanches
« & fêtes, deux représentations : la première, à cinq heures, & la seconde,
« à sept heures. Ce que l'on appelle le « petit peuple » ne va pas souvent
« aux *Ombres chinoises* ; mais, en revanche, le bon bourgeois, la bonne
« compagnie même, se donnent ce plaisir. J'entrai, & je fus fort bien
« placé pour mes vingt-quatre sols, dans un salon proprement arrangé &
« suffisamment éclairé. Il n'y a point d'orchestre. Un clavecin assez bien
« touché par M. Mozin l'ainé, suffit pour remplir les intervalles des scènes
« qu'on y représente. Toutes ces petites scènes sont faites avec intelli-
« gence ; on y rit beaucoup & cela suffit. »

Dans une autre publication, faite en 1800, & qui avait pour auteur Charles Henrion (mort fou à Clarenton en 1808), on lit à la page 58 :
« Jadis les Ombres chinoises avaient une espèce de célébrité. Comme
« c'était le seul théâtre où les abbés pouvaient entrer en soutane, ils en
« faisaient leurs galeries. »

Fr. Schulz, dans son ouvrage intitulé : « *Sur Paris & les Parisiens*, » où il donne de curieux détails sur le voyage qu'il fit à Paris en 1789, dit en passant un mot du spectacle de Séraphin. « Il assista à une représenta-

Le fameux *Pont cassé*, la *Chasse aux Canards*, *Orphée aux Enfers*, le *Magicien Rothomago*, l'*Embarras du Ménage*, *Arlequin corsaire*, formaient alors la base du répertoire courant. Quelques années plus tard, Séraphin

tion de ce petit théâtre, qui avait été fermé une partie de l'été, & il fait un éloge complet de la salle, des pièces & des marionnettes, « *les plus ingénieuses qu'il ait jamais vues.* »

Vers la fin de 1790, Kotzebue, le célèbre écrivain dramatique, qui, après la mort de sa femme *Frédérique*, était venu passer un mois à Paris, visite, entre autres spectacles, celui des *Ombres chinoises*, & se montre, dans son appréciation, beaucoup moins bienveillant que Schulz.

Voici son récit, traduit de l'ouvrage : *Ma fuite à Paris dans l'hiver de 1790.*

« Aujourd'hui, jour de Noël, que tous les spectacles sont fermés, « excepté les *Ombres chinoises*, nous sommes allés les voir, mais nous « n'avons pu y rester qu'un quart d'heure. Je croyais trouver ce genre « d'amusement à son plus haut point de perfection, mais je me suis « trompé. Les tableaux étaient grossiers & mauvais, les petites figures « gauches & roides ; on voyait trop les ficelles qui font mouvoir les bras « & les jambes (*).

« Entre autres scènes représentées, il y en avait une dans laquelle une « femme russe se plaignait à ses amies de n'être pas aimée de son mari, « attendu que depuis trois mois il ne l'avait pas battue. Le mari arrivait, « s'excusait sur ce qu'il avait perdu son bâton, mais comme il venait de « le retrouver, en signe de repentir, il en caressait le dos de sa femme. « — C'est bien allemand, dit quelqu'un derrière nous.

« — Voilà bien l'ignorance française, pensai-je de mon côté. Elle croit « encore au vieux conte qui dit qu'une femme russe aime mieux être « battue que caressée par son mari.

« L'orchestre est composé d'un garçon qui frappe sur un tambour. La « salle est très-misérable & remplie, à étouffer, d'une foule de specta- « teurs ; aussi ne pûmes-nous y rester qu'un quart d'heure... * »

* Pour dissimuler, autant que possible, les fils qui faisaient agir les pantins, on plaçait à l'avant-scène un cadre traversé perpendiculairement par des ficelles ; mais ce procédé, loin d'atteindre son but, nuisait à l'illusion, & on y a renoncé à la restauration de la salle, en 1830.

ajouta à les ombres, comme acceffoire, les Feux pyrrhiques & hydrauliques. Polichinelle était encore inconnu fur cette petite scène, & ce n'est qu'en 1797 qu'il y fit fa première apparition (8).

Il y adjoignit en même temps ce qu'en termes du métier on appelle *un jeu courant de marionnettes*. Il ne manqua pas d'informer le public de cette inno-

(8) La concurrence amène le progrès. Peu de temps auparavant, une entreprise rivale était venue s'établir dans la galerie vitrée qui conduisait alors au Théâtre-Français, en face du *Camp des Tartares*, autrement dit les *Galleries de Bois*.

Il y a lieu de croire que cette rivalité, que Séraphin dut s'étudier à combattre, donna naissance à Polichinelle & au jeu de Marionnettes. C'est Guillemain, l'un des fournisseurs les plus actifs de ce spectacle, qui compofo les couplets en pot-pourri que chantait le bouffon grotesque à fon entrée en scène & dont nous donnons ici le texte :

Messieurs, si par mon badinage
Je puis vous faire rire un instant,
Pour moi c'est un grand avantage
Dont je me trouverai content.
Mon seul désir est de vous plaire,
De vous amuser par mes jeux,
Et mon vœu le plus précieux
Est toujours de vous fatiguer.
La nature avec tant d'attraits
A formé ma personne,

*

Que tout le monde, quand j' paraîs
Me regarde & s'étonne.
Je trouve qu'ils ont bien raison;
Car ma mine est gentille...
Je suis le plus joli garçon
De toute ma famille.

*

De tant d'orateurs affommants
Dédaignant la recette,
Je ne veux pas d' longs compliments
Vous étourdir la tête :
Les petits, tourlourirette,
Valent bien les grands.

variation par un avis inséré dans les *Petites Affiches* du 17 thermidor & du 3 fructidor an V (4 & 20 août 1797).

« Séraphin, auteur & inventeur des ombres chinoises, prévient le public qu'il n'a pas cessé de représenter en son spectacle, palais Égalité, galerie de pierre, n° 121, du côté de la rue des Bons-Enfants, & que c'est à tort qu'on a fait courir le bruit qu'il joue dans les Feux aériens. »

« A la sollicitude (pour *sollicitation*, sans doute) des pères & mères de famille, il a augmenté son spectacle d'un joli jeu de marionnettes. »

C'est ce que vient confirmer un placard de 1799, que nous avons sous les yeux, & dont nous reproduisons ici la rédaction originale :

« Un moment ! Arrêtez-vous & lisez-moi..... Des changements à vue, des décorations d'un joli goût, embellissent mes ombres chinoises ; j'ai des marionnettes, mais des marionnettes qu'on prendrait pour de charmants petits enfants... Il faut les voir, ainsi que la scène de Gobemouche (9). Voulez-vous vous délasser ? Venez voir mes ombres chinoises. Tou-

Ces petites pièces de Guillemain, dans lesquelles il y avait toujours une idée comique, lui étaient payées douze francs, & on les jouait cinquante fois. Il en composait d'autres qui étaient représentées le soir au Vaudeville, aux Variétés amufantes & aux Jeunes-Artistes : elles étaient plus littéraires, & cependant elles ne l'ont pas immortalisé comme sa *Chasse aux Canards* & son *Pont cassé*.

(9) Gobemouche était un petit chien noir qui se jetait sur le diable & le mordait à belles dents, quand celui-ci venait pour enlever Polichinelle.

« jours jaloux de mériter votre suffrage, chaque jour
« nous changeons de pièce, &c., &c. (10). »

(10) Un autre placard, ou plutôt un programme, car Séraphin le distribuait lui-même aux passants, n'était pas moins original. Nous le copions textuellement :

AIR : *On compterait les diamants.*

Stt ! Stt ! En passant lisez-moi ;
Je vous offre encore une affiche,
Et, d'abord, voici le pourquoi...
C'est pour empêcher qu'on vous triche.
Alors, mes confrères en vain
Voudront me chercher quelque noise,
Et vous diront que Séraphin
Tient chez eux ses ombres chinoises.

LE LECTEUR.

Dans le fait, on rencontre partout des ombres chinoises.

SÉRAPHIN.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Mes ombres ne sont pas partout,
C'est mon nom seul que l'on prononce.
Si ce genre est de votre goût,
Venez où mon portrait m'annonce (*),
Au palais de l'Égalité
Je fais toujours ma résidence ;
Là, le public a la bonté
De m'accorder la préférence.

LE LECTEUR.

Il me semble que votre spectacle ne peut amuser que les enfants.

SÉRAPHIN,

AIR : *de Calpigi.*

Il faut que je vous défabuse,
Chez moi tout le monde s'amuse ;
En offrant différents objets,
Grands & petits sont satisfaits.
Après Melpomène & Thalie,
On peut avec économie

(*) La silhouette de Séraphin figurait en tête de son affiche.

Nous allions omettre de dire qu'en 1790 Séraphin avait cédé la direction de son entreprise à un sieur Moreau qui, après avoir été pendant plusieurs années acteur chez Audinot, devint son successeur : ce dont

Venir se délasser enfin
Au spectacle de Séraphin.

LE LECTEUR.

Fort bien ! mais est-ce que vous ne savez parler qu'en vaudevilles !

SÉRAPHIN.

AIR : *Des portraits à la mode.*

On voit tant d'annonces à présent
Qu'on n'en lit pas la moitié souvent.
Et qu'on doit cesser prudemment
De suivre l'ancienne méthode.
Lors, je pensai devoir à mon tour,
En me mettant à l'ordre du jour,
Faire ici le petit troubadour :
Le vaudeville est à la mode.

LE LECTEUR.

Alors, si cela continue, je ne désespère pas que toutes les affaires se fassent en chantant.

AIR : *Mon pere etait pot.*

Il ferait, ma foi, très-plaisant
Qu'aux tribunaux on chante ;
Et que dans la rue en marchant,
Chacun dans son ton chante.
Quoique ruiné,
Comme fortuné,
Il faudrait que l'on chante ;
Pour bonjour, bonsoir,
Pour dire au revoir,
Il faudrait que l'on chante.

SÉRAPHIN.

Ah ! ah ! la réflexion est tout-à-fait drôle.

LE LECTEUR.

Ça, ne voit-on que des ombres chinoises chez vous !

il prit grand soin d'informer le public par une circulaire dans laquelle, après avoir rappelé qu'il était le citoyen le plus petit de la capitale, & plaissant de bonne grâce sur son frêle individu, il ajoutait : « Je ne
« perdis pas courage ; j'offris mes petits talents de

SÉRAPHIN.

AIR : *L'Homme est une marionnette.*

D'abord, j'ai des marionnettes
Avec des costumes brillants ;
Puis, j'ai des feux intéressants
Et des pièces à chansonnettes.
Puis des ombres & des tableaux,
Que sincèrement on admire ;
Enfin, qui me connaît peut dire
Que je n'annonce rien de faux.

AIR : *De la parole.*

Sachez que l'artifle Mozin
Prefide à toutes mes féances ;
Il y touche du clavecin
Et chante aussi de ses romances.
J'ai, de plus, un petit toutou,
Dont on peut dire qu'on raffole,
A mon théâtre il fait joujou...
Que lui manque-t-il?... La parole.

LE LECTEUR.

Pour le coup, vous piquez ma curiosité ; je verrai votre spectacle.

SÉRAPHIN.

Dans ce cas, je vous prévien que je donne une représentation tous les jours, deux
les dimanches & décadi, la première à cinq heures, la seconde à sept heures.

LE LECTEUR.

Bon ! vous aurez ma pratique.

SÉRAPHIN.

Salut, mon lecteur. A l'avantage de vous voir.

« spectacle en spectacle & n'en trouvai plus un seul
« de ma taille, tant ils s'étaient agrandis, élevés!...

« Cependant, il faut exister; il faut rendre à ma
« digne & tendre mère une partie des soins qu'elle a
« prodigués à mon enfance... Un honnête homme
« m'en a offert les moyens; M. Séraphin me cède, aux
« conditions les plus agréables & les plus utiles pour
« moi, l'infiniment petit spectacle des ombres chinoi-
« ses; & le plus petit des acteurs est enfin devenu le
« plus petit... mais, à coup sûr, le plus zélé des di-
« recteurs de Paris. »

Moreau prit possession, le 5 septembre 1790, & ouvrit par une pièce de Dorvigny, *Arlequin changé en nourrice*, précédé d'*Oreste & Pylade*, de Landrin, & des *Forges de Vulcain*, pièce d'ombres à découvert, de la composition du sieur Benoît, mécanicien & associé du nouveau directeur. Il représenta aussi quelques pièces de Guillemain.

L'entreprise périclita, & avant la fin de l'année, Séraphin rentrait dans la libre disposition de son spectacle.

La liberté des théâtres ayant été décrétée en janvier 1791, Moreau, peu soucieux des éloges qu'il avait décernés à Séraphin, s'empressa d'ouvrir, dès le 28 février, sous les galeries du Palais-Royal, dans une cave, qu'on appellerait de nos jours un *sous-sol* (11),

(11) Cet emplacement avait été occupé, en 1788, par un café, nommé *Café mécanique*, parce que le service s'y faisait d'une manière invisible. En 1801, un bail fut consenti à un sieur Renaud, qui y établit le *Café des Aveugles*, qui n'a cessé d'exister qu'en 1872.

une petite salle qu'il nomma le spectacle des *Comédiens de bois*, & qu'il se vit également obligé d'abandonner au bout de quelques mois.

Cet acte d'ingratitude de la part de Moreau arracha de justes plaintes à Séraphin. Mais avait-il bien le droit de flétrir ce procédé déloyal, lui, qui oublieux des faveurs de la Cour, avait, vers la fin de 1789, fait jouer l'*Apothicaire patriote*, pièce dans laquelle on célébrait le courage & le patriotisme des femmes qui étaient allées à Versailles, les 5 & 6 octobre, chercher la famille royale pour la ramener à Paris; qui, payant un nouveau tribut aux idées dominantes du jour, fit représenter la *Démonseigneurisation*, & deux ou trois ans plus tard, la *Fédération nationale*, scènes à la filhouette; prouvant par là que nos comédiens de carton participaient, plus qu'on ne devait s'y attendre, à la fébrile effervescence de ces temps sinistres : ce qui, selon la remarque judicieuse de l'auteur déjà cité

L'inauguration du spectacle, rival de celui de Séraphin, avait eu lieu dans cet intervalle, à la date citée plus haut, par une pièce intitulée : *Les Plaisirs du printemps*. A Pâques, il prit le titre de théâtre du Palais-Royal & joua le répertoire des Beaujolais.

Moreau, qui échoua derechef dans cette entreprise, alla en janvier 1792 ouvrir au boulevard du Temple un nouveau spectacle sous la dénomination des *Enfants de Thalie*.

Moreau (Adrien) était né à Paris, le 23 mars 1755. Après avoir été longtemps acteur chez Audinot, il tenta la fortune, ainsi qu'on vient de le voir, sans réussir jamais à la saisir; il fut réduit, sur la fin de sa vie, à se donner en spectacle sur les places publiques, & est mort misérablement à Marseille vers 1816.

de l'*Histoire des Marionnettes*, « ne dut que médiocrement amuser son auditoire enfantin? »

Le 11 pluviôse an II (30 janvier 1794), Séraphin donna un nouveau gage de son civisme en jouant au profit des indigents de la section de la Montagne, une nouvelle scène à la silhouette, intitulée : *La Pomme à la plus belle ou la Chute du Trône* (de Landrin).

Quelques mois auparavant, il avait adressé à la Société populaire de la section des Tuileries ses regrets de ce que son état de santé le forçait à quitter le territoire de ladite section pour se rapprocher de son spectacle ; & il demandait, comme une grâce, de demeurer toujours membre de la Société : ce qui lui fut accordé, vu ses preuves de civisme & de républicanisme.

Décidément, Séraphin était un révolutionnaire (12).

Le 5 décembre 1800, notre *impresario* passa de vie à trépas, & sa veuve, ne se sentant pas de force à continuer seule l'exploitation de son spectacle, s'empressa d'en faire la cession à un neveu de son mari, moyennant une rente viagère, dont celui-ci n'eut pas à lui payer bien longtemps les arrérages, puisque deux ans à peine étaient écoulés qu'elle suivit son mari dans la tombe.

(12) On lit dans un journal de l'époque : « On donne aux Ombres chinoises force sottises patriotiques pour attirer les chalands. Les places de 24 fols, 12 fols & 6 fols. — Les places de 24 fols font des fauteuils à bras ; celles de 12 fols, des chaises à dos, sans bras ; celles de 6 fols font des tabourets, sans dos ni bras. »

Ce neveu, Joseph François, qui maintint sagement sur l'affiche le nom attractif de Séraphin, mis ainsi prématurément en pleine possession de cet établissement, y introduisit certaines modifications qui, sans changer précisément sa physionomie primitive, ajoutèrent à sa variété. Voulant marcher avec le siècle, il représenta de petites pièces comiques & féeriques, dues à la plume plus ou moins exercée de quelques auteurs, qui, à la faveur de l'anonyme, ne craignirent point d'écrire pour cette modeste scène.

Nous devons ajouter que le successeur de Dominique Séraphin était un directeur consciencieux, s'il en fût ! Loin de suivre les errements de son oncle, qui, ainsi qu'on l'a lu plus haut, fermait son théâtre dans l'été, lui, ne suspendait jamais les représentations, quelque élevée que fût la température ; & il faisait jouer pour deux ou trois spectateurs, sans souffrir qu'on abrégât le programme du spectacle, comme si la salle eût été remplie.

Il s'était voué corps & âme à son théâtre, dont il ne s'est pas éloigné dix fois dans l'espace de quarante ans. Il faisait partager cette exactitude à tout son personnel, au point que sa propre sœur ayant épousé un de ses employés, il exigea que les nouveaux mariés vinssent le soir jouer leurs rôles, comme de coutume. Peut-être y avait-il dans ce sentiment du devoir une exagération dont le jeu de *Polichinelle* & de sa commère ont pu, ce soir-là, avoir à souffrir quelque distraction, bien excusable, d'ailleurs.

Au jeu courant de marionnettes, il ajouta des transformations mécaniques, dites Métamorphoses, & de temps à autre, pour remplir le vide des entr'actes, l'artiste musicien, qui formait à lui tout seul l'orchestre, faisait entendre, en s'accompagnant sur le piano, quelques jolies romances de sa composition (13).

On donna aussi des *Points de vue* mécaniques, à l'instar de ceux qui attirèrent la foule au spectacle de PIERRE (14). Mais la vérité nous oblige à déclarer qu'ils étaient loin d'atteindre à la même perfection.

Ainsi qu'on peut en juger, ce petit spectacle ne manquait pas de variété. Aussi fut-il fort suivi pendant une longue suite d'années, & ce n'était pas en vain que l'*aboyeur* de la porte jetait d'une voix enrouée aux promeneurs des galeries ces mots sacramentels : « Entrrez ! Entrrez au spectacle du sieur Séraphin. Prenez vos billets, cela commence à l'instant. » (Quelle que fût l'heure, *cela commençait toujours à l'instant.*)

Qui jamais se serait douté, à l'audition de ce timbre détérioré, que l'homme enfoui sous ce vaste carrick blond, ou plutôt jaune comme sa perruque frisée,

(13) Cet artiste, nommé Théodore Mozin, auteur de la plupart des airs adaptés aux danses, dites de *caractère*, qui précédaient invariablement la représentation de la pièce principale, cumula pendant plusieurs années, avec son talent de pianiste & de compositeur, l'emploi d'huissier en chef du cabinet du préfet de la Seine.

(14) Claude (Jean-Pierre), dit Pierre, inventeur de l'ingénieux spectacle auquel il donna son nom, né à Paris, le 7 mai 1739 ; mort dans la même ville, le 27 septembre 1814. L'inauguration de son spectacle avait eu lieu le 26 floréal an X (16 mai 1802).

bouclée & surmontée d'un feutre en forme de tuyau de poêle, jadis gris, aujourd'hui râpé, dénôçant le carton & crânement posé sur l'oreille, était le sieur Auguste Cousin-Sainvallis, dit *Floricour*, ancien Elleviou des théâtres de Carcassonne, Carpentras & autres lieux ? Voilà de ces physionomies qu'on ne retrouve plus, de ces types disparus, comme tant d'autres choses qu'on se prend à regretter (15) !

Nous venons de dire que cette humble scène prospéra pendant un grand nombre d'années. Mais tout s'use en ce bas monde. Les enfants du temps du Consulat & de l'Empire étaient à leur tour devenus des hommes graves ; d'ailleurs, les événements de 1830 avaient quelque peu modifié le caractère national, & les pantins politiques avaient fait tort aux pantins de

(15) Cette *célébrité* n'est pas la seule à signaler dans les fastes du théâtre Séraphin. Ainsi, pendant un certain temps, Francisque jeune * compta au nombre de ses pensionnaires, de même que cette gracieuse Pauline Cuzent, qu'on a depuis applaudie si longtemps au Cirque, où dans la haute école elle se montra la digne émule de Caroline Loyo.

Ce petit spectacle était souvent le refuge d'anciens comédiens de province, que l'âge ou toute autre cause laissaient sans emploi, & qui étaient trop heureux de trouver là des moyens d'existence. Mais cela n'était pas toujours sans inconvénient ; car, habitués à faire des gestes en parlant, ils oubliaient assez fréquemment qu'ils avaient leurs marionnettes à conduire, & remuaient leurs bras, comme s'ils eussent été eux-mêmes en scène : ce qui faisait tressauter les pauvres figures d'une singulière façon & contrariaient quelque peu l'illusion.

* Louis-Auguste Hutin, né à Paris, le 20 juillet 1808 ; mort à Philippeville (Algérie), où il s'était réfugié pendant la Commune, le 29 juin 1871. Il était, depuis plusieurs années, bibliothécaire de la Société des Auteurs dramatiques, à laquelle il avait cédé sa riche collection théâtrale.

Séraphin ; une autre cause ne fut également pas étrangère à leur décadence. Le déplacement qui s'était opéré depuis plusieurs années dans la classe aisée de la population, qui se portait de préférence vers les nouveaux quartiers de l'ouest ; la suppression des jeux, l'expulsion des beautés vénales, avaient fait du Palais-Royal, jadis si vivant, si animé, une vaste thébaïde, & ne contribuèrent pas peu à diminuer la clientèle de Séraphin. Dans la suite, l'heureuse transformation des Champs-Élysées, où s'installèrent de nombreuses scènes de Fantoccini (16) qui offraient aux flâneurs une distraction & un plaisir économiques, si bien appréciés par nombre de bourses ; plus tard, les matinées équestres du Cirque & celles de Robert-Houdin & de tous les exploiters qui vivent de la badauderie parisienne, portèrent le coup de grâce à l'établissement fondé en 1784 par Séraphin.

En 1852, cependant, une espèce de recrudescence se fit remarquer dans le goût de la population pour ce genre de spectacle. Est-ce au livre publié par l'éru-
dit Magnin qu'il fallait l'attribuer ? Nous ne le pensons pas ; car, livres d'académiciens sont peu à la portée du vulgaire. Toujours est-il que du Château-d'Eau jusqu'au nouveau cirque du boulevard, on vit alors s'élever, comme par enchantement, deux salles consacrées aux ébats de Polichinelle.

(16) Ce genre de spectacle en plein vent, auquel Guignol a légué son nom, & désigné, dans l'argot du métier, sous la rubrique de *Cuistelets*, s'est multiplié à l'infini depuis plusieurs années.

L'une s'était installée dans le local de l'établissement, ou plutôt du *tapis-franc*, connu sous le nom de *l'Epi-Scié*; l'autre était située derrière le Château-d'Eau. Mais l'effet de ses *fantoccini* n'était point heureux, & la cause provenait du développement exagéré des poupées. Déjà, Brazier nous a appris qu'en 1810, il s'ouvrit dans l'ancienne salle de la Montanfier un spectacle qui, à cause du volume des pantins, n'eut qu'un succès éphémère.

En effet, la marionnette, pour plaire, ne doit pas excéder certaines proportions qui, n'auraient-elles que l'avantage d'en rendre le jeu plus facile, ferait déjà une raison déterminante.

Le neveu de Séraphin, qui lui avait succédé, étant mort le 16 juin 1844, ce fut le gendre de celui-ci, qui, malgré tant de chances défavorables, ne craignit pas de se charger à son tour des destinées du théâtre. Mis en possession du privilège, le 26 janvier 1847, bien que fort étranger jusqu'alors à ce genre d'exploitation, il comprit que la curiosité du public avait besoin d'être stimulée & que, pour ce faire, il fallait sortir de l'ornière de la routine. Actif, intelligent, homme d'imagination, il s'attacha deux ou trois artistes spéciaux pour lesquels la mécanique n'avait pas de secrets; il donna des pièces à spectacle, où les costumes & les décors rivalisaient de fraîcheur; des tableaux de fantasmagorie & un diaphanorama contribuaient alternativement à varier la soirée; enfin, outre le jeu courant & les féeries, des intermèdes de

chant n'étaient pas l'épisode le moins agréable de la représentation; car, doué d'une voix charmante, qu'il conduisait avec goût, notre directeur faisait entendre tour à tour la romance ou la chansonnette. L'ancienne salle, mieux disposée & remise à neuf, était devenue une bonbonnière charmante où commençaient à revenir de nouveaux spectateurs, lorsque le vent de la Révolution vint à souffler de-rechef & remit en question cette prospérité naissante.

Cependant, après avoir péniblement traversé les tristes épreuves de 1848, le calme paraissait vouloir renaître & une ère plus clémentine s'ouvrir pour notre pauvre petit théâtre, lorsque, en 1858, il dut émigrer du Palais-Royal au boulevard Montmartre.

C'est donc le 8 septembre de la même année que fut inaugurée la nouvelle salle où Polichinelle transportait ses pénates. Plus vaste que l'autre, elle pouvait recevoir un plus grand nombre de spectateurs, & le développement de la scène permettait d'apporter plus de soin & d'éclat aux représentations des pièces féeriques. Outre les intermèdes de chant, des scènes épisodiques dans lesquelles Polichinelle avait toujours le rôle faillant, égayaient le spectacle, qui se terminait soit par les ombres chinoises, soit par le diaphanorama & la fantasmagorie. Bref, malgré les désavantages résultant d'un déplacement forcé, l'avenir semblait sourire aux efforts du jeune directeur, lorsque la mort en le frappant brisa du même coup la cheville ouvrière de cette

entreprise : avec Paul Royer (17) disparut sa fortune. Malgré les efforts de la veuve, secondée par un associé auquel manquait moins l'intelligence que l'activité, la vogue rebroussa chemin. L'insuccès, comme on fait, engendre volontiers le découragement ; peu à peu, le sceptre de Polichinelle tomba en quenouille, & le public, qu'aucune tentative ne cherchait à retenir, s'éloigna de plus en plus. Bientôt, de quotidiennes qu'elles avaient toujours été, les représentations n'eurent plus lieu que le jeudi & le dimanche. Les autres jours de la semaine, la salle était abandonnée à un prestidigitateur ! Combien de temps aurait duré cette transformation ou plutôt cette décadence ? C'est ce que nous ne saurions dire. Quoi qu'il en soit, les déplorable événements de 1870 précipitèrent un dénouement qu'il avait été facile de pressentir, & le 15 août de cette année sinistre, le Polichinelle de Séraphin, après avoir tant amusé nos pères, avait décidément vécu, sans qu'on eût même la consolation de pouvoir s'écrier : « *Polichinelle est mort... Vive Polichinelle !* » Hélas ! renaîtra-t-il jamais ? *Sic transit gloria mundi*. Donnons-lui au moins un regret (18) !

(17) Décédé le 4 décembre 1859.

(18) Dans un de ses feuilletons hebdomadaires du *Siècle*, M. de Biéville semble s'associer à nos regrets en voyant disparaître ■ le nom de Séraphin, que tout Paris connaissait & aimait, pour en prendre un, peu intelligible à des enfants..... ■

■ Du même coup, ajoute-t-il, il a eu la barbarie de mettre au rebut la bonne grosse mère Gigogne, la femme de Polichinelle, qui accouchait si lestement, en dansant, d'une nombreuse famille de pantins, au milieu

Depuis lors s'est élevé sur ses ruines un établissement qui s'intitule modestement : *Théâtre miniature* (19). Nous ne disconviendrons pas que l'agencement de ces marionnettes nouvelles n'annonce un certain perfectionnement, qui ne rachète pas toutefois la monotonie & la fatigue résultant de la représentation d'une pièce dont la durée excède, sans compensation, les proportions ordinaires.

Nous avons dit que c'est en grande partie à son répertoire varié que le théâtre enfantin a dû sa longue existence. Plusieurs écrivains, connus dans le monde des lettres, n'ont pas dédaigné de consacrer leur plume à cette modeste scène : Dorvigny, Gabiot de Salins,

desquels on distinguait une autre petite mère Gigogne, qui, à son tour, quelques secondes seulement après sa naissance, accouchait aussi, en dansant à côté de sa mère, d'une autre famille de tous petits pantins.

Le vase de fleurs qui, au grand ébahissement de Polichinelle, se transformait en moulin, & dont l'illustre bossu faisait alors tourner les ailes d'une façon si malhonnête, mais si réjouissante pour les enfants; les Ombres chinoises, le Pont cassé, les imitations naïves des contes de Perrault, accusés d'être trop *rococos*, ont été remplacés par des réductions en miniature des grandes féeries de la Porte-Saint-Martin, de la Gaité & du Châtelet. Les marionnettes, les décors, les machines, les trucs ont été perfectionnés. Les enfants ouvrent de plus grands yeux, mais on n'entend plus ces bruyants éclats de rire, ces battements de mains spontanés qui témoignaient de la grande joie du petit public. On a fait, comme dans beaucoup de grands théâtres, plus pour les yeux, moins pour l'esprit. »

(19) L'acquéreur-directeur de ce théâtre est un nommé Plet, chemisier par état, *impresario* de *Burattini*, par goût.

C'est un de ses fils, ex-acteur d'ordre inférieur au théâtre du Gymnase, qui s'occupe de la mise en scène.

Il ne lui a été vendu que les marionnettes; le reste du matériel a été en partie détruit.

Maillé de Marencour, Guillemain, qui fut son fournisseur le plus actif, le savant Capperonnier (tout conservateur qu'il fût à la Bibliothèque nationale), du Merfan, le numismate distingué & l'auteur de tant de vaudevilles, Duvert, Lausanne, Edouard Plouvier, &, s'il ose se compter après tant de notabilités littéraires, l'obscur *reporter* de cette notice, ont contribué par leurs ouvrages à la variété de son répertoire. N'oublions pas de mentionner encore un membre de la famille du fondateur, M^{lle} Pauline Séraphin, au nombre de ses fournisseurs les plus féconds & les plus heureux.

Nous terminerons cet aperçu rétrospectif en mettant sous les yeux de nos lecteurs une liste aussi complète qu'il nous a été possible de la faire, des pièces pour marionnettes ou scènes à la silhouette du Théâtre de Séraphin, avec le nom de leurs auteurs.

Nous donnons plus loin la farce du *Pont cassé*, comme spécimen du genre, suivi de quelques autres pièces qui donneront une idée du répertoire de ce théâtre.





REPERTOIRE.

(Les pièces pour Marionnettes sont désignées par la lettre M ; celles pour les Ombres chinoises, par les initiales O. C.)

DORVIGNY A DONNÉ :

Les Embarras de Paris (O. C.).
Qui dort dîne (O. C.).
Le Poète en boutique (O. C.).
Le Bois dangereux (en vers, O. C.).
Les Caquets du matin (O. C.).
Le Cabriolet renversé (M.).
Arlequin corsaire (O. C.), devenu plus tard Arlequin patriote.
Arlequin précepteur (M.).
Les Charrettes & le procès (O. C.).
La Poule plumée (O. C.).
Les Rivaux supposés (O. C.).
La place Maubert (O. C.).
La Poiffarde ambassadrice (O. C.).
Orphée aux Enfers (O. C.).
Arlequin changé en nourrice (O. C.).
Arlequin Baudet (O. C.).
La Bataille d'Arlequin (O. C.).
L'Or faux (O. C.).
Le Cuisinier supposé (M.).

La Perruque, le Ridicule & le Demi-Terme (O. C.).
 Les Proverbes (M.).

GUILLEMAIN A DONNÉ :

Les Boffus & les Lutins (O. C.).
 La Fidélité des chiens (O. C.).
 Le Peintre en portraits (O. C.).
 Cateau magnétiseuse (O. C.).
 Cateau la blanchisseuse (M.).
 La Chasse aux canards (O. C.).
 Le Pont caffé (O. C.) (1).
 L'Entrepreneur de spectacle (M.) (2).
 Polichinelle & la Sorcière (M.).
 Le Maître d'école & le Ramoneur (O. C.).
 La Mort tragique de Mardi-Gras (en vers, O. C.).
 L'Ecrivain public (O. C.) (3).
 L'Ecu de six francs (O. C.).
 Le Gagne-Petit (O. C.).
 Les Caquets du matin (O. C.) (4).
 Le Magicien Rothomago (O. C.).
 L'Embarras du ménage (O. C.).
 Gilles niais (O. C.).
 Madelon Friquet & Colin Tampon (M.).
 La Femme battue & contente (O. C.).
 La Forêt des animaux, l'âne & son maître (O. C.).

(1) Il s'appelait à l'origine *le Pont rompu*.

(2) Cette pochade, très-amufante, avait été déjà représentée, en 1783, chez Nicolet, sous le titre du *Directeur forain*.

(3) A la Révolution, on ajouta au titre de cette pièce l'épithète de *patriote*, que justifiaient quelques phrases déclamatoires à l'ordre du jour.

(4) Cette scène avait d'abord porté le titre des : *Aventures du matin*.

La Demande en mariage (O. C.).
 1789 & 1790 son fils (O. C.).
 La Démonseigneurisation (O. C.).
 Le Cabaret de grande route (O. C.).

CARON A DONNÉ :

La Sortie de l'Opéra (O. C.).
 Arlequin Pluton (O. C.).
 Les Pédants (O. C.).
 Le Peintre en portraits (O. C.) (5).
 L'Apothicaire patriote (O. C.).
 Le vieux Mari en fentinelle (O. C.).

BENOÎT A DONNÉ :

Gengis-Khan (O. C.).
 Les Forges de Vulcain (O. C.).
 Dispute pour rien (O. C.).

LANDRIN A DONNÉ :

Arlequin bijoutier (O. C.).
 Oreste & Pylade (O. C.).
 Les Trois Horaces (O. C.).
 La Pomme à la plus belle (O. C.).
 La Colère d'Achille (O. C.).
 Les Lauriers du patriotisme (O. C.).
 Le Jugement de Pâris (O. C.).
 Le Jugement du roi de Visapour (O. C.).
 La Fontaine de Jouvence (O. C.)

(5) Avec Guillemain.

MAILLÉ DE MARENCOURT A DONNÉ :

Les Coutumes du peuple (O. C.).
 La Fédération nationale (O. C.).
 Le Matelot (M.).
 Cendrillon (M.).
 Le Petit-Poucet (M.).
 L'Enlèvement de Proserpine (M.).
 Le Triomphe d'Arlequin (M.).
 Arlequin protégé par l'Amour (M.).
 La Belle & la Bête (M.).
 Les Fables mises en action (O. C.).
 Croquemitaine (M.).

CAPPERONNIER A DONNÉ :

L'Île des Perroquets (O. C.).
 Enée à Carthage (O. C.).

GABIOT DE SALINS A DONNÉ :

La Belle au bois dormant (M.).
 La Barbe-Bleue (M.).
 Les Petites Affiches (O. C.).
 La Petite Orgueilleuse punie (M.).
 Le Malade & le Bucheron (O. C.).

JACQUELIN A DONNÉ :

L'Origine des noms de rues (O. C.).

A. NOISETTE A DONNÉ :

Aladin (M.).
 L'Homme métamorphosé en lion (M.).

DUPLESSIS A DONNÉ :

Riquet à la houppe (M.).
 Le Nain jaune (M.).
 Les Fées (M.).
 La Belle aux cheveux d'or (M.).
 Le Savetier & le Financier (M.).
 Les Trois Souhaits (O. C. & M.).
 Arlequin, directeur de spectacle (M.).

GUSTAVE DEYEUX A DONNÉ :

Ali-Baba (M.).
 L'Etoile du bonheur (O. C.).

E. PLOUVIER A DONNÉ :

Le Voyage dans l'autre monde (M.).
 Sindbad le marin (M.).
 La Fée des Saules (M.).

M^{LE} PAULINE SÉRAPHIN A DONNÉ :

Gilles & son Parrain (O. C.).
 Le Pêcheur de Bagdad (M.).
 Le Génie de la fageffe (M.).
 Le Talifman aux Enfers (M.).
 Madelon (O. C.).
 L'Ane au falon (O. C.).
 L'Ecolier paresseux (O. C.).
 Le Royaume des grosses Têtes (M.).
 La Perruque de Caffandre (M.).
 Le Déménagement de Polichinelle (M.).
 Les Menfonges de Paillaffe (M.).

Les deux Tirelires (O. C.).
 La Sortie de Pension (O. C.).
 La Jument grife (O. C.).

VITALIS A DONNÉ :

Peau d'âne (M.).
 Le Chat botté (M.).

CARMOUCHE, SAINTINE ET DE COURCY ONT DONNÉ :
 L'Enchanteur Parafaragaramus (M.) (6).

M^{LLE} CÉLESTINE ROUX A DONNÉ :

La Princeffe Joliette (M.).

LAMIRAL A DONNÉ :

La Boule d'or (M.).
 La Statue parlante (M.).
 Le Prêteur sur gages (O. C.).
 La Petite Glaneuse (O. C.).
 Le Lion de Salerne (M.).
 Les Petits Maraudeurs (O. C.).
 Les Ecoliers en vacances (O. C.).
 Les Petits Pensionnaires (O. C.).

LAMBERT A DONNÉ :

M. & M^{me} Denis (M.).
 Le Violon enchanté (M.).
 Le Roi Pétaud (M.).

(6) Cette pièce avait été représentée, en 1832, au théâtre du Palais-Royal, sous le titre de *Pecquinet*.

HENRI SIMON A DONNÉ :

La Vieille Sorcière (M.).

DU MIRSAN A DONNÉ :

La Biche blanche (M.).

Le Rameau d'or (M.).

Les Rivaux supposés (M.).

Arlequin dans la Baleine (M.).

DU MERSAN ET THÉAULON ONT DONNÉ :

L'Oiseau bleu (M.).

PAUL ROYER A DONNÉ :

L'Ile des Singes (O. C.).

Le Secret du Laboureur (O. C.).

Le Petit Chaperon rouge (M.).

Le Château des fleurs (M.).

SAILLANT A DONNÉ :

La Caverne de la Forêt-Noire (M.).

FOLIGUET A DONNÉ :

Le Prince Fatal & le Prince Fortuné (M.).

LÉON ROYER A DONNÉ :

Tout n'est pas rose (M.).

Revue.

INCONNUS.

Le Combat des Poiffardes (O. C.).

La Mort de Socrate (O. C.).
 La Conquête de la Chine (O. C.).
 La Matinée du Sultan (O. C.).
 L'Argent vient en chantant (O).
 Le roi Tampon (O. C.).
 Le Monde renversé (O. C.).
 Les Poiffardes ambaffadrices (O. C.).
 La Caverne des Voleurs (M.).
 Les Gras & les Maigres (O. C.).
 La Maifon ruftique (O. C.).
 La Caserne de la Forêt noire (M.).
 Le Port de Brest (O. C.).
 Les Solutions (O. C.).
 Refte à deux (O. C.).
 Les Contes à Robert mon oncle (O. C.).
 La Brouette renversée (O. C.).
 Le Fagot enchanté (M.).

RÉSUMÉ :

Pour les Marionnettes	65 pièces.
Pour les Ombres chinoifes.	95 "
	<hr/>
	160 pièces.

Nous avons penfé qu'afin de préfenter un aperçu complet des éléments divers dont fe compofait ce fpectacle il n'était pas inutile de donner ici le tableau complet des figures de Marionnettes formant ce qu'on appelait en terme de métier : *le jeu courant*, & qui prenait fur l'affiche la désignation de : *Danfes de caractère*; ainfi que l'énumération des *intermèdes* & des pièces mécaniques à *métamorphofes*.

JEU COURANT.

Polichinelle.
 La Mère Gigogne.
 Le Petit Polichinelle.
 Arlequin.
 Le Jockey.
 Le Jongleur.
 L'Espagnol.
 Le Bâtonifte.
 Pierrot & Pierrette.
 La Valseuse masquée.
 Le Nain.
 Les Folies.
 Léonard.
 Les Cinq n'en font qu'un.
 Le Janiffaire.
 Le Ballon.
 Les Échaffes.
 L'Anglais.
 Les Deux danfeurs Chinois.
 Le Huffard.
 Les Nègres.
 Les Sauvages.
 Chinois & Chinoifes.
 Les Groffes Têtes.
 Danfeurs en quadrille.

INTERMÈDES.

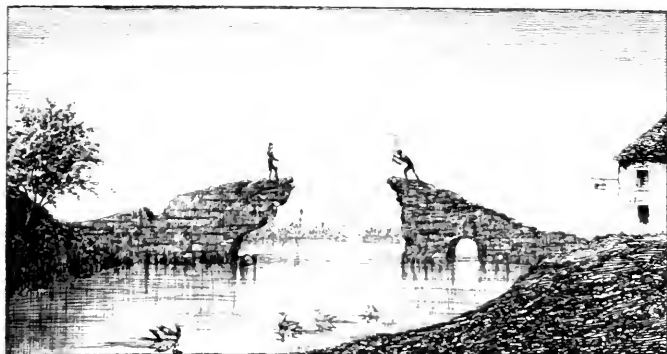
L'Ivrogne.
 Arlequin gastronome.
 Le Matelot.
 La Meunière.
 La Bouquetière.

Le Fauteuil.
Polichinelle & le Papillon.
La Chienne Flora.
Le Château des Fleurs.
La Difeuse de bonne Aventure.

MÉTAMORPHIOSES.

Le Pandour.
La Baleine.
La Fontaine.
L'Ane favant.
Le Serpent de mer.
La Sorcière.





LE PONT CASSÉ (1)

Le tableau transparent représente un paysage traversé par une rivière, sur laquelle est jeté un pont dont une arche est brisée. Sur la droite & dans un plan reculé, on aperçoit une maison avec une enseigne.

Au début de la scène, un petit bonhomme arrive en chantant & se met à piocher le tablier du pont.

(1) On trouve dans le recueil de la veuve Oudot, intitulé *Chansons ambiguës*, une chanson qui nous paraît être le type du fameux *Pont cassé*.

DIALOGUE ENTRE UN PRINCE ET UN BERGER.

Le Prince. — Hé, berger !

Le Berger. — Plait-il, mon beau monsieur ?

— La rivière est-elle profonde ?

— Les cailloux touchent à la terre,

 O lironfla, lirondère,

 O lironfla, lirondé...

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PETIT GAS.

Tralalalalaire, tirelirelaire. Ah ! ah ! il est encore de bonne heure & l'on n'aperçoit pas un chat dans la campagne ; je suis le premier levé. Allons, mettons-nous vite à l'ouvrage, & pour faire passer le temps plus vite, en avant la petite chanson. *Tralalalalaire....*

(Tandis qu'il pioche avec ardeur, arrive précipitamment, à l'extrémité opposée du pont, un voyageur, qui s'arrête subitement en voyant que le pont est rompu.)

— Peut-on passer la rivière à gué ?

— Les canards l'ont bien passée...

O lironfla, &c.

— Berger, où va ce chemin-là ?

— Il ne va ni il ne bouge, ô lironfla, &c. *.

— Berger, vend-on du vin dans ce cabaret ?

— Croyez-vous qu'on le donne ?

— Y b....-t-on l'hôteffe ?

— Croyez-vous qu'on b.... l'hôte ?

— Berger, si je vais là-bas, je te donnerai des coups de bâton.

Le berger. — J'en rends grâce à la rivière.

* Ce passage du vieux fabliau se retrouve dans le *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac :

« Je te demande où va le chemin que tu suis ! — Il ne va ni ne bouge. »...

Molière l'a également imité dans le *Dépît amoureux*, scène de Gros-Réné & de Marinette.

SCÈNE II.

Le petit Gas, le Voyageur.

LE VOYAGEUR.

J'allais faire une belle affaire avec ma précipitation : un peu plus, & j'étais lancé dans la rivière. On m'avait pourtant dit que c'était le chemin le plus court pour aller à la ville voisine ; mais on ne m'avait pas dit que le pont était en ruines & que je ne pourrais passer dessus. *Cap de Dious !* cela me retarde bien, & je ne fais à qui m'adresser..... Oh ! mais j'aperçois, de l'autre côté du pont, un jeune garçon ; je vais m'adresser à lui. (*Il l'appelle.*) Ohé ! l'ami !

LE PETIT GAS, *qui avait toujours pioché jusque-là,
levant la tête.*

Qui m'appelle ? (*Il se remet à piocher.*)

LE VOYAGEUR.

Hé donc ! C'est moi, mon petit bonhomme. Pourrais-tu me dire si la rivière elle est profonde ?

LE PETIT GAS.

Les cailloux touchent à la terre,
Lire lire laire !
Les cailloux touchent à la terre,
Lire lon phia !

LE VOYAGEUR.

Eh! *troun de l'air*, je le fais bien, & tu ne m'apprends là rien de nouveau! Mais, dis-moi, l'ami?

LE PETIT GAS.

Hé! monsieur?

LE VOYAGEUR.

Dis-moi donc, mon pétit, si je pourrais passer l'eau?

LE PETIT GAS.

Tiens, cette bêtife! Pourquoi ne la passeriez-vous pas?

Les canards l'ont bien passée (2),

Lire lire laire!

Les canards l'ont bien passée,

Lire lon pha!

(2) Dorvigny avait pris, dit-on, l'idée première de sa scène à la filhouette dans un ancien fabliau intitulé : *Dialogue du Prince & du Berger*, publié, en 1718, chez la veuve Oudot, dans lequel on trouve le passage suivant, presque textuellement reproduit par l'auteur moderne :

LE PRINCE.

Passe-t-on la rivière à gué?

LE BERGER.

Les canards l'ont bien passée,

O hironda, hirondé!

(Ch. MAGNIN, *Hist. des Marionnettes*, déjà citée.

Nous l'avons donné plus haut en entier.)

LE VOYAGEUR.

Hé! dis-donc là-bas, monsieur le mal-appris, est-ce que tu me prends pour un canard?

LE PETIT GAS, *sautant & riant.*

Oh! que nenni! Vous me faites plutôt l'effet d'un gros dindon.

LE VOYAGEUR.

Voyez un peu l'impertinent! Mais c'est jeune & cela veut rire..... Hé! l'ami!

LE PETIT GAS.

Hé! monsieur?

LE VOYAGEUR.

Pourrais-tu me dire à qui appartient cette belle maison que je vois là-bas?

LE PETIT GAS.

A qui elle appartient? Pardine, faut pas être malin pour ça :

Elle appartient à son maître,

Lire lire laire!

Lire lire laire!

Elle appartient à son maître,

Lire lon pha!

LE VOYAGEUR.

Lire lon pha! lire lon pha!..... Hé! l'ami!

LE PETIT GAS.

Hé! monsieur?

LE VOYAGEUR.

Y vend-on du vin, au moins, dans cette maison?

LE PETIT GAS.

Si on y vend du vin?

On en vend plus qu'on n'en donne,
Lire lire laire! &c.

LE VOYAGEUR.

Bagaffe! je voudrais favoir s'il est bon?

LE PETIT GAS.

Si bon qu'il se laisse boire,
Lire lire laire! &c.

LE VOYAGEUR.

Je commence à croire décidément que le petit drôle se moque de moi. Il faut que je fache son nom, afin de me plaindre aux autorités. Hé! l'ami!

LE PETIT GAS.

Plaît-il, mon bon monsieur ?

LE VOYAGEUR.

Dis-moi, mon joli petit, comment est-ce que tu te nommes ?

LE PETIT GAS.

Tiens ! vous voulez savoir mon nom ? Et qu'est-ce que vous en voulez faire de mon nom ?

LE VOYAGEUR.

Hé ! dis toujours, tu le verras.

LE PETIT GAS.

Eh bien ! monsieur,

Je m'appelle comme mon père,
Lire lire laire ! &c.

LE VOYAGEUR.

Ah ! tu t'appelles comme ton père, bagasse, petit farceur !
Eh bien ! tu crois être bien malin, mais je vais t'y prendre.
Hé ! l'ami !

LE PETIT GAS.

Plaît-il, monsieur.

LE VOYAGEUR.

Dis-moi donc, mon *pichoun*, comment s'appelle ton père?
— Hé donc! te voilà pris; comment te tireras-tu de celle-là?

LE PETIT GAS.

Vous voulez savoir comment s'appelle mon père? Vous croyez me tenir, pas vrai?

LE VOYAGEUR.

Eh oui! sans doute, que je te tiens.

LE PETIT GAS.

Pardine, mon bon monsieur..... le nom de mon père

C'est le secret de ma mère,
Lire lire laire! &c.

LE VOYAGEUR.

Oh! le petit drôle! Mais je m'aperçois que je perds mon temps, & je n'arriverai jamais à mon rendez-vous; la journée s'avance. (*Tirant sa montre.*) *Troun de l'air!* ma montre elle est arrêtée..... Oh! mais ce petit bonhomme ne refusera pas de me dire l'heure qu'il est. Hé! l'ami!

LE PETIT GAS.

Quoi que vous me voulez, monsieur?

LE VOYAGEUR.

Dis-moi, mon petit, ma montre ne marche pas & je voudrais bien savoir l'heure : peux-tu me la dire?

LE PETIT GAS.

Oh! je crois bien, monsieur : j'ai une excellente montre, & à répétition encore.

LE VOYAGEUR.

Ah! tu as une montre à répétition?

LE PETIT GAS.

Oui, monsieur..... Tenez, regardez. (*Il se retourne & lui montre le derrière.*)

Voilà mon cadran folaire,
Lire lire laire!
Voilà mon cadran folaire,
Lire lon pha!

LE VOYAGEUR.

Voyez-vous le poliffon! Attends, attends, petit insolent, je vais t'en donner d'une drôle de façon de ton cadran folaire. Mais j'aperçois un batelier..... (*Il appelle.*) Holà, hé, du bateau! Veux-tu me faire passer l'eau, mon ami?

LE BATELIER.

Tout de même. Descendez par ici, not' bourgeois.

(On voit passer le bateau dans lequel est le voyageur.)

LE VOYAGEUR.

Dites-moi donc, mon cher, qu'est-ce donc qu'un petit polifson qui travaille à l'autre bout du pont & qui, à toutes les questions qu'on lui fait, ne répond que par des *tire lire laire, lire lon pha* ?

LE BATELIER.

Oh ! pardine, not' bourgeois, c'est un méchant gas, qu'il n'en faudrait pas beaucoup de cette graine-là.

*(Au moment où le bateau arrive au-dessous de l'arche démolie, on entend le gamin dire, en jetant des pierres avec sa pioche :
Gare l'eau ! gare l'eau !)*

LE BATELIER, *hors du tableau.*

Voyez-vous le mauvais garnement ? — Mais nous voilà abordés, not' bourgeois.

LE VOYAGEUR, *de même.*

Tiens, mon ami, je suis content de toi ; voilà deux fous pour ta peine.

LE BATELIER.

V'là-t-il pas une belle régalaade !

LE VOYAGEUR.

Et de quoi te plains-tu ? Si j'avais su, je n'aurais pas été si généreux.

(Le petit gas, qui n'a pas cessé de fischer, s'arrête & jette les yeux de l'autre côté du pont.)

LE PETIT GAS.

Tiens, où donc est-il passé ? Je ne le vois plus, ce monsieur. C'est dommage : il m'amusait.

LE VOYAGEUR, arrivant sur lui, la canne levée.

Ah ! je t'amusais, drôle ? Je vais t'en donner de l'amusement, sur lequel tu ne comptais pas. *(Il s'avance & lui applique plusieurs coups de canne.)* Tiens ! tiens ! En veux-tu ? en voilà. Voici, mon petit, pour t'apprendre à me chanter *lire bon phar, c'est le secret de ma mère*. Tiens encore..... Pan, pan.

LE PETIT GAS, criant & se défendant avec sa pique.

Veux-tu bien finir ? grand lâche, qui bat un enfant.

LE VOYAGEUR.

J'ai cassé le verre de ta montre à répétition, sans doute ? C'est fâcheux, mais tu te souviendras de la leçon. *(Il fuit.)*





ARLEQUIN CORSAIRE ⁽¹⁾

PIÈCE A LA SILHOUETTE.

PERSONNAGES :

ARLEQUIN, *Corsaire,*
Son Lieutenant,
Première Recrue,
Deuxième Recrue.

(1) Devenu à l'époque de la Révolution *Arlequin patriote.*

Nous n'avons pu nous procurer le manuscrit de la pièce sous cette nouvelle forme ; mais il est facile de se figurer les modifications à l'ordre du jour introduites dans la pièce originale.

SCÈNE PREMIÈRE.

Arlequin, le Lieutenant.

LE LIEUTENANT.

Oui, mon capitaine, ce sont des jeunes gens que l'amour de la gloire engage à se ranger sous vos drapeaux. Je vous les présente pour que vous les examiniez & jugiez par vous-même s'ils sont convenables.

ARLEQUIN.

C'est bon, lieutenant. Allez à mon vaisseau & dites-lui qu'il se tienne prêt à mettre à la voile cet après-midi.

LE LIEUTENANT.

Si vous vouliez, capitaine, le vent est bon, & nous pourrions partir ce matin même.

ARLEQUIN.

Non pas, fangodemi, monsieur le lieutenant; je veux dîner auparavant. On dit que quand un vaisseau est bien lesté, il marche mieux; hé bien, mon ventre ressemble à un navire : il faut qu'il ait sa charge avant de démarrer. Ecoutez, vous direz à mes canons de se bien garnir la gueule, afin de pouvoir cracher au nez de l'ennemi, s'il vient à nous regarder de travers.

LE LIEUTENANT.

C'est bien, mon capitaine.

ARLEQUIN.

Vous ferez aussi boire la goutte à tous les gens de l'équipage, afin qu'ils aient plus de cœur à me défendre, si nous venions à en découdre.

LE LIEUTENANT.

Ça suffit, ils vont la boire à votre santé.

ARLEQUIN.

A ma santé ! Attendez donc ; ça me fait faire une réflexion. Ils en boiraient ainsi dix verres à ma santé, que ça ne la rendrait pas meilleure ; mais vous attendrez que je sois arrivé ; je trinquerai avec eux & ma santé s'en sentira davantage.

LE LIEUTENANT.

Je crois que vous avez raison.

ARLEQUIN.

Oui, j'ai comme ça tout plein de *revenez-y* qui ne font pas d'un sot, voyez-vous ; & ça me fait penser encore à une chose : Avez-vous engagé un cambusier ?

LE LIEUTENANT.

Non, mon capitaine, pas encore. Comme c'est à cet homme-là que sont confiées les clefs du vin, de l'eau-de-vie & des liqueurs, on ne saurait le choisir trop fidèle.

ARLEQUIN.

Vous dites bien, & vous n'en engagerez pas, entendez-vous, c'est une charge que je supprime. Dorénavant, dans les vaisseaux que je commanderai, je garderai les clefs de la cave moi-même. Allez à présent, & envoyez-moi les recrues.

(Le lieutenant sort.)

SCÈNE II.

Arlequin, première Recrue.

LA RECRUE, *avec un accent traînard.*

Salut, mon capitaine.

ARLEQUIN.

Comment t'appelles-tu ?

LA RECRUE.

Qu'est-ce que ça vous fait.

ARLEQUIN.

Comment, qu'est-ce que ça me fait? Ça me fait que je veux le favoir, puisque je te le demande. Voyons, comment est-ce que tu t'appelles?

LA RECRUE.

Qu'est-ce que ça vous fait, encore une fois.

ARLEQUIN.

Hé mais, mon drôle, je te trouve bien impertinent! Est-ce que l'on parle comme cela à un capitaine, & à un capitaine de corsaires?

LA RECRUE.

Mais, mon capitaine, je ne peux pas parler autrement. Vous me demandez mon nom, n'est-ce pas?

ARLEQUIN, *le contrefaisant.*

Vous me demandez mon nom, n'est-ce pas?... Sans doute, que je te le demande.

LA RECRUE.

Hé bien, mon capitaine, je vous le répète, *Qu'est-ce que ça vous fait.*

ARLEQUIN.

Mais ça me fait tout, animal. Est-ce que je peux t'engager sans savoir ton nom ?

LA RECRUE.

Hé bien, vous le savez aussi, mon capitaine.

ARLEQUIN.

Ça n'est pas vrai, je ne le fais pas, puisque quand je te le demande, tu me réponds toujours : *Qu'est-ce que ça vous fait ?*

LA RECRUE.

Mais je ne puis pas vous répondre autrement.

ARLEQUIN.

Tu ne le fais donc pas toi-même, ton nom ?

LA RECRUE, *riant niaisement*

Oh ! que si fait, que je le fais.

ARLEQUIN.

Alors, dis-le moi.

LA RECRUE.

Voilà une heure que je vous dis, *Qu'est-ce que ça vous fait.*

ARLEQUIN.

Oimé! voilà encore son diable de qu'est-ce que ça vous fait. Ah! ça, veux-tu parier que je te vas rincer les épaules, & nous verrons qu'est-ce que ça te fera, à ton tour.

LA RECRUE.

Mais, mon capitaine, vous vous fâchez mal-à-propos, ou vous ne voulez pas me comprendre : Vous me demandez mon nom, pas vrai? Hé bien, voilà quatre ou cinq fois que je vous le dis.

ARLEQUIN.

Mais non, mais non. Tu ne m'as jamais dit autre chose que : *Qu'est-ce que ça vous fait?*

LA RECRUE.

Certainement, puisque c'est mon nom.

ARLEQUIN, *riant.*

Comment, c'est ton nom? Tu t'appelles *Qu'est-ce que ça me fait?*

LA RECRUE.

Je ne vous dit pas : *Qu'est-ce que ça me fait ;* mais *Qu'est-ce que ça vous fait... vous fait... là !*

ARLEQUIN.

Ah ! vous fait !... Qu'est-ce que ça vous fait ? Voilà un singulier nom : Il n'est pas bon pour les curieux, par exemple. Et c'est ton nom de famille, ça ?

LA RECRUE.

Oui, mon capitaine.

ARLEQUIN.

Mais est-ce que tu n'en aurais pas un autre plus commode & plus poli ?

LA RECRUE.

Oh ! fi, mon capitaine, j'ai un nom de guerre.

ARLEQUIN.

Eh bien, dis-le moi, ton nom de guerre.

LA RECRUE.

Je le veux bien, *Çà m'est égal.*

ARLEQUIN.

Je le crois bien, mais ça ne me l'est pas à moi. Allons, dis-moi vite ton nom.

LA RECRUE.

Oh! mon Dieu, mon capitaine, *Çà m'est égal.*

ARLEQUIN.

Sangodémi, mon luron, est-ce que tu vas encore recommencer tes impertinences? Sais-tu bien que je n'ai pas de temps à perdre? Que voilà encore des gaillards qu'il faut que j'interroge avant d'aller dîner & que j'ai faim? Allons, ton nom, tout-à-l'heure?

LA RECRUE.

Mais, mon capitaine, comme vous avez donc l'oreille dure, je vous le dis, *Çà m'est égal.*

ARLEQUIN.

Hé, pourquoi ça t'est-il égal, animal?

LA RECRUE.

Comment pourquoi? Parce que c'est mon nom

ARLEQUIN.

Çà m'est égal, c'est ton nom?

LA RECRUE.

Oui, mon capitaine, mon nom de guerre.

ARLEQUIN.

Et ton nom de famille, *Qu'est-ce que ça vous fait?*

LA RECRUE.

Sans doute, mon capitaine, vous les avez tous les deux à présent.

ARLEQUIN.

Hé bien, que le bon Dieu te patafole ! Puisqu'il en est ainsi, va faire inscrire ces beaux noms-là par mon lieutenant ; car moi j'ai la colique rien qu'à les entendre. Allons, vas-t-en et envoie-moi tes camarades.

LA RECRUE.

Oui, mon capitaine (*en sortant, à la cantonnade*). Allons, toi, vas parler au capitaine.

SCÈNE III.

Arlequin, deuxième Recrue.

LA RECRUE. (*Il parle très-vite.*)

Bonjour, mon capitaine.

ARLEQUIN.

Comment t'appelles-tu ?

LA RECRUE.

Je m'appelle *Comme vous*.

ARLEQUIN.

Voilà une plaisante rencontre, par exemple ! Est-ce que tu fais mon nom ?

LA RECRUE.

Non, mon capitaine.

ARLEQUIN.

Eh bien, animal, si tu ne fais pas mon nom, pourquoi dis-tu que tu t'appelles comme moi ?

LA RECRUE.

Je ne dis pas *Comme moi* ; je dis *Comme vous*.

ARLEQUIN.

Cette bête, qui me donne un démenti encore ! Je m'appelle Arlequin, tu t'appelles donc Arlequin aussi, toi ?

LA RECRUE.

Non, certainement, que je ne m'appelle pas Arlequin, puisque je m'appelle *Comme vous*.

ARLEQUIN.

Ah ! çà, voyez, s'il ne me ferait pas donner au diable ! Il s'appelle comme moi, & il ne veut pas s'appeler Arlequin.

LA RECRUE.

Mais, encore une fois, je ne dis pas *Comme moi* ; je dis *Comme vous*.

ARLEQUIN.

Oh ! la chienne de tête ! hé bien, butor que tu es, je te dis que je m'appelle Arlequin.

LA RECRUE.

J'entends bien... moi, je m'appelle *Comme vous*.

ARLEQUIN.

Alors, ça fait deux Arlequins.

LA RECRUE.

Mais non, mon capitaine, cela n'en fait toujours qu'un.

ARLEQUIN.

Et lequel est-ce de nous deux ?

LA RECRUE.

Pardine, c'est vous.

ARLEQUIN.

Allons, c'est-encore bien heureux. Et toi, à présent ?

LA RECRUE.

Moi, je m'appelle *Comme vous*.

ARLEQUIN.

Le diable te torde le cou ! Il me fera devenir fou, fangodémi. Eh bien, je ne veux pas que tu t'appelles comme moi. M'entends-tu, maintenant ?

LA RECRUE.

Mais je ne m'appelle pas *Comme moi*, non plus ; car, j'enrage que vous ne vouliez pas m'entendre. Je vous dis que je m'appelle *Comme vous*. C'est-il clair ? *Comme vous, comme vous*.

ARLEQUIN.

Comme vous ? Ah ! oui, oui, tu t'appelles comme vous toi, & non pas comme moi vous.

LA RECRUE.

Hé, pardon, mon capitaine, je vous ai toujours dit comme vous moi & non pas comme moi vous.

ARLEQUIN.

Sangodémi, c'est précisément ce qui me trompait. Quelle peste de nom *Comme vous* ! Mais ce nom-là m'embrouillerait toujours ; j'aime mieux te donner un nom de guerre. En as-tu un ?

LA RECRUE.

Oui-dà, que j'en ai un, & un beau encore!

ARLEQUIN.

Hé bien, dis-le moi.

LA RECRUE, *enflant sa voix.*

Ventre-à-terre.

ARLEQUIN, *se jetant à terre.*

Miséricorde!... hé, *Comme vous?*

LA RECRUE.

Plaît-il, mon capitaine.

ARLEQUIN, *de même.*

Sont-ils partis?

LA RECRUE.

Qui ça?

ARLEQUIN, *tremblant.*

Les ennemis.

LA RECRUE.

Je n'en fais rien.

ARLEQUIN.

Ont-ils tiré ?

LA RECRUE.

Je n'en fais rien, je n'ai pas entendu.

ARLEQUIN.

Etaient-ils beaucoup de monde ?

LA RECRUE.

Je n'en fais rien, je n'ai vu personne.

ARLEQUIN.

Comment, tu n'as vu personne ? Mais alors, pourquoi donc est-ce que tu m'as crié ventre à terre ?

LA RECRUE.

Par la morguene, c'est mon nom de guerre.

ARLEQUIN, *se relevant.*

Ton nom de guerre, misérable? Mais c'est un nom à mettre toute une armée en déroute. Que la peste te crève! J'ai cru que la bombe éclatait au-dessus de ma tête. — Allons, vas trouver mon lieutenant & qu'il achève de t'enregistrer. Allons, va-t-en.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Arlequin, seul.

Diavolo, encore deux signalements pareils & cela me ferait l'effet d'une bataille. J'ai déjà eu des soldats à commander, quand j'avais l'honneur d'être capitaine de flibustiers; mais ils n'avaient pas des noms baroques & tapageurs comme celui-là. C'était *Joli-cœur*, c'était *Brin-d'amour*, c'était *Saute-aux-poules* ou *Prêt-à-boire*, tous jolis noms choisis... mais *Ventre-à-terre*! Oh! fangodémi, je crois que de la culbute qu'il m'a fait faire, j'ai eu trois côtes enfoncées. Ah! voici mon lieutenant.

SCÈNE V.

Arlequin, le Lieutenant.

LE LIEUTENANT.

Mon capitaine, je viens vous dire que la table est servie.
Le gigot à l'ail est rôti, les macaronis sont prêts.

ARLEQUIN.

C'est très-bien, monsieur le lieutenant, je vous fuis. Mais,
auparavant, j'ai un mot à dire ici.

*(Au public.)**Air : Mon père était pot.*

Messieurs, je vous fais mes adieux,
Car, je pars en voyage ;
Mais avant de quitter ces lieux,
Je brigu' votre suffrage.
Ragoûts & rôtis,
Bons macaronis,
Me sont fort agréables ;
Mais votre agrément,
Vaut assurément,
Les plus splendides tables.





L'ENTREPRENEUR DE SPECTACLES

Par Guillemain.

PIÈCE EN VAUDEVILLE POUR LES MARIONNETTES.

(Remise à ce théâtre, en 1858, avec quelques modifications, & jouée, en guise de prologue, pour l'inauguration de la nouvelle salle du boulevard Montmartre, le 8 septembre 1858.)

PERSONNAGES :

ARLEQUIN, *Directeur*,
LA MECHÉ, *Allumeur*,
M^{lle} PAMÉLA, *Actrice*,
M^{me} DUPONT,
NICOLAS,
FLONFLON, *Poète*.

SCÈNE PREMIÈRE.

Arlequin, seul.

Grâce au ciel & à mon architecte, voilà ma salle faite, & je puis maintenant l'ouvrir quand je voudrai ; il ne manque plus que des acteurs & des pièces. Quant à celles-ci, j'en aurai dès demain.... je n'ai qu'à faire un appel aux auteurs ; il y en a à Paris autant que de limonadiers, & l'on y fait aujourd'hui plus de comédies, qu'il ne s'y avale de bava-roïses. C'est si facile, puisqu'avec les procédés nouveaux on est toujours sûr de réussir.

Air : Ainsi jadis un grand prophète.

Tout le monde d'écrire a la rage,
Pour ce métier chacun se croit fait ;
Aussi voit-on plus d'un ouvrage
Manquer de plan & d'intérêt.
Mais grâce aux billets qu'il prodigue,
L'auteur atteint le but qu'il s'est promis,
Et si sa pièce manque d'intrigue,
L'auteur du moins ne manque pas d'amis.

Pour les acteurs, je ne suis pas plus embarrassé, ils pullulent de tous les côtés comme des champignons ; il n'y a qu'à choisir. D'ailleurs, j'ai instruit mes correspondants que je formais ma troupe, & ils ne manqueront pas de m'adresser quelques fujets. Justement, j'entends quelqu'un.

SCÈNE II.

*Arlequin, Lamèche.*LAMECHE, *chantant.*

Moi, j'allume (*bis*),
C'est grâce à moi qu'on confume...

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur.

ARLEQUIN.

Bien le bonjour, monsieur. A qui ai-je l'avantage de parler ?

LAMECHE.

Monsieur, tel que vous me voyez, c'est moi qui fais le jour & la nuit.

ARLEQUIN.

Comment, vous faites le jour & la nuit ? Expliquez-vous, car je ne vous comprends pas.

LAMECHE.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

Ce que l'soleil est dans les cieux,
Moi, je l'fuis pour la comédie ;

En vain l'on ouvrirait d'grands yeux,
 Sans moi qu' verrait-on, je vous prie ?
 J'éclaire le palais des grands ;
 J'éclair' la modeste chaumière :
 Enfin avec mes verres blancs,
 Du soleil j' remplis l' ministère.

ARLEQUIN.

Ah ! je comprends ! Vous êtes, pour parler en style vulgaire, vous êtes l'allumeur.

LAMECHE.

Oui, monsieur, Isaac Lamèche, tout à votre service. J'ai commencé mes premières armes à la Comédie-Française... Oh ! que cela allait bien alors ! C'était le bon temps, où l'on ne jouait que du classique ! Mais, un beau jour, ne s'avise-t-on pas de remplacer l'huile par le gaz hydrogène, & Racine & Corneille, par MM. Tel & Tel... Il n'y avait plus mèche ; mais, par *Agamemnon*, m'écriai-je...

AIR : *De l'homme vert.*

A quoi tient donc cette manie
 De vouloir innover en tout ?
 A cette nouvelle folie,
 Je ne pouvais pas prendre goût.
 Ça m' parut d'abord une sottise ;
 Mais j' vas vous dir' e' que j'ai pensé :
 Dans l' romantique y a tant de bêtises,
 Qu'il était bon qu' ça fût gâté.

ARLEQUIN.

Peste! des calembourgs, monsieur Lamèche!

LAMECHE.

Excusez-moi, monsieur, c'est une faiblesse; j'ai vu si longtemps des tragédies... Je vous disais donc que je fus obligé de quitter ma place, & j'entrai aux Funambules. Mais, voilà-t-il pas que les Funambules se donnèrent à leur tour le genre du gaz. Enfoncé de rechef, & ayant entendu parler de la réouverture de votre joli petit théâtre, j'ai quitté le boulevard du Temple, & je viens vous proposer mes services & mes lumières.

ARLEQUIN.

C'est que je tiens essentiellement à ce que ma salle soit bien éclairée, à cause de mes actrices (*montrant la salle*); vous la voyez.

LAMECHE.

J'entends votre affaire: j'ai justement apporté avec moi deux jolis quinquets à deux becs, qui, il y a trente ans, éclairaient le bal Dourlens.

ARLEQUIN.

Le bal Dourlens? Qu'est-ce que celà? Connais pas. Plaisantez-vous? Que parlez-vous de quinquets? Je veux être éclairé en bougies du Mans.

LAMECHE.

Oui, oui, bien & duement.

ARLEQUIN.

Encore un calembourg. De grâce, parlons sérieusement.

LAMECHE.

Une question. Monsieur paiera-t-il comptant ?

ARLEQUIN.

N'ayez aucune inquiétude à cet égard.

LAMECHE.

C'est que je m'en vais vous dire : la lune fera bientôt comme une écumoire : les directeurs de spectacles y font tant de trous ! Le charpentier & le menuisier reprennent leurs bois ; le ferrurier, ses ferrailles ; le maçon remporte ses moëllons ; mais moi, monsieur, ma cire & mon huile sont usées par ma mèche ; ma mèche est consumée par le feu ; le feu s'en va en fumée... Comment, diable ! voulez-vous que je courre après ma fumée, si vous me brûlez la politesse ?

ARLEQUIN.

Encore une fois, n'ayez point d'inquiétude.

LAMECHE.

Puisque monsieur payera, il peut compter sur moi. Je reviendrai demain prendre l'état de ce qu'il faudra vous fournir. (*À Arlequin qui ne bouge pas :*) Ne vous dérangez donc pas, je vous prie ; je fais le chemin. (*Il sort.*)

SCENE III.

Arlequin, seul.

Vous paierez ! vous paierez ! Ils sont singuliers, ces gens-là ! Ils ne veulent rien perdre. Hé oui, je paierai... si je fais des recettes. Autrement, votre serviteur de tout mon cœur.

SCENE IV.

Arlequin, M^{lle} Pamela, en poissarde.

PAMÉLA.

Je vous salue, monsieur.

ARLEQUIN.

Bonjour, ma belle enfant.

PAMÉLA.

Vous voyez en moi un joli petit poisson.

ARLEQUIN, *à part*.

Voilà un singulier langage. (*Haut.*) Vous dites que je vois en vous un petit poisson? Je ne comprends pas trop... Expliquez-vous, ma petite chatte.

PAMÉLA.

J'entends par là que je suis bonne à toute sauce.

ARLEQUIN.

En effet, vous feriez un joli petit ragoût! Vous êtes actrice, sans doute?

PAMÉLA.

A votre service, mon cher directeur.

AIR : *Quand nous y vivions ensemble.*

Oui, de mon art idolâtre,
Voilà bien déjà deux ans
Que je figure au théâtre,
Où j'eus des succès brillans.
Forte sur la pantomime,
Le coup d'fabre ne m'effraye pas;
Contre quatre homm's je m'escrime
Et sans leur céder d'un pas.

Je montre aussi du mérite
Dans ma danse & dans mon chant ;
De plus encore, on me cite
Pour le travestissement.
Bref, partout j'ai fait merveille ;
J'obtins beaucoup de succès
Dans les pièces de Corneille...
A Londres... chez les Anglais.
Enfin, dans la comédie,
Comme c'est un fait réel,
J' puis dire avec modestie
Mon talent universel.

Aussi faut voir comme tous ces petits auteurs me font des rôles. Ils s'attachent tous à mon char ; ils soupirent pour moi... Mais je fais la cruelle .. Cela change un peu mes habitudes, & puis cela fait mouffer ma réputation.

ARLEQUIN.

Au fait, c'est un moyen tout comme un autre.

PAMÉLA.

Oui, mais je suis la première femme qui le mette en usage.

ARLEQUIN.

D'après ce que vous m'avez dit, ma bonne amie, aucun genre ne vous est étranger ?

PAMÉLA.

Aucun, monsieur, mais je suis modeste, & il ne m'appartient pas de faire mon éloge.

ARLEQUIN.

Vous m'avez dit, je crois, que dans la tragédie vous étiez...

PAMÉLA.

Délicieuse, cher ami. Si vous me voyiez sur un trône, je suis gentille à croquer. Mon pied n'est pas plus gêné dans le cothurne que dans le brodequin, quand celui-ci n'est pas trop étroit & que j'ai coupé mes cors.

ARLEQUIN.

Mais si en homme j'avais votre pendant, je n'aurais besoin que de deux fujets pour former ma troupe. Votre nom, ma belle ?

PAMÉLA.

Paméla.

ARLEQUIN.

Votre demeure ?

PAMELA.

Rue Percée, hôtel de la Chaste-Suzanne.

ARLEQUIN.

Demain, au plus tard, j'aurai l'honneur de vous écrire.

PAMELA.

Votre lettre fera reçue à bras ouverts. Votre servante, monsieur.

ARLEQUIN.

Votre serviteur, mon cœur. (*Il la conduit & revient.*) Oh ! la drôle de créature. J'ai bien fait de l'éconduire, elle & sa modestie. Mais, qui vient ?... Par la batte de mon père, c'est M^{me} Dupont, une vieille connaissance.

SCENE V.

Arlequin, M^{me} Dupont.

M^{me} DUPONT.

Bonjour, mon cher Arlequin ; comment vous portez-vous ?

ARLEQUIN.

Fort bien, madame Dupont. Vous aussi, à ce qu'il me paraît ; car vous avez bon visage.

M^{me} DUPONT.

Au contraire, mon ami. J'ai le foie attaqué, un rhumatisme affreux & une migraine épouvantable.

ARLEQUIN.

Hé, madame, pourquoi alors sortir dans cet état ! Il fallait rester chez vous.

M^{me} DUPONT.

Au contraire... J'ai lu ce matin dans les journaux l'annonce de la prochaine ouverture de votre spectacle, & je viens vous donner des conseils.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop aimable.

M^{me} DUPONT.

Au contraire... Un devoir rigoureux veut qu'on fasse tout pour ses amis.

ARLEQUIN.

Charmé d'être le vôtre. Je vous dirai donc que je cherche des acteurs : l'essentiel est d'en avoir de bons.

M^{me} DUPONT.

Au contraire.

ARLEQUIN.

Comment, au contraire ?

M^{me} DUPONT.

J'entends par là que vous devez plutôt chercher à avoir de belles actrices. C'est un point plus important qu'on ne pense, pour attirer le public.

ARLEQUIN.

Je crois que vous pouvez avoir raison.

M^{me} DUPONT.

Au contraire.

ARLEQUIN.

Vous dites pourtant que cela contribuera beaucoup à amener le public.

M^{me} DUPONT.

Au contraire, mon cher. Ce sont les pièces qui vous feront faire des recettes.

ARLEQUIN.

Aussi compté-je ne garder de mon ancien répertoire que les ouvrages les plus amusants, & donner force nouveautés... A propos de nouveautés, j'ai un certain *Nain Jaune* sur lequel je compte beaucoup. On m'a promis un falmigondis dans le genre à la mode.

M^{me} DUPONT.

Mais c'est moins au poëme qu'à la musique qu'il faut s'attacher.

ARLEQUIN.

Qu'à cela ne tienne ; j'aurai, quand je le voudrai, d'excellente musique. Ainsi, nous voici d'accord.

M^{me} DUPONT.

Mais au contraire.

ARLEQUIN.

Que voulez-vous donc encore ? Car nous avons presque tout dit... Au reste, madame *au contraire*, mêlez-vous de vos affaires & laissez-moi conduire les miennes à ma fantaisie.

M^{me} DUPONT.

Mais, au contraire ! l'amitié veut que je vous empêche de faire des fottifes.

ARLEQUIN.

Si j'en veux faire, moi ! Et obligez-moi de vous en retourner chez vous...

M^{me} DUPONT.

Au contraire ; je suis venue pour dîner avec vous & je dînerai.

ARLEQUIN, *la contrefaisant.*

Au contraire ! Quoi ! vous parlez de dîner & vous avez une migraine affreuse ?

M^{me} DUPONT.

Au contraire, mon ami, je ne l'ai plus.

ARLEQUIN.

Que le diable vous emporte, vous & vos *au contraire !*

M^{me} DUPONT.

Mais, mon cher ami...

ARLEQUIN.

Moi, votre ami ? Au contraire, ventrebleu ! au contraire !
Et passez-moi vite la porte.

M^{me} DUPONT.

Si vous faisiez bien, vous suivriez mes conseils.

ARLEQUIN.

Au contraire.

M^{me} DUPONT.

Vous ne vous ferez pas de partifins.

ARLEQUIN.

Je n'en veux pas de votre espèce. (*Il la pousse dehors.*)

M^{me} DUPONT, *revenant en scène*

Mais au contraire ! au contraire !

SCÈNE VI.

Arlequin, seul.

A-t-on jamais vu une femme pareille? Avec son diable d'esprit à l'envers de tous les autres. (*On entend du bruit.*) Est-ce elle qui revient encore? Qui va là?

SCÈNE VII.

Arlequin, Nicolas.

NICOLAS.

C'est moi, monsieur.

ARLEQUIN.

Comment vous appelez-vous?

NICOLAS.

Ah! Je vas vous dire. N, i, ni, c, o, co, las, las. *Nicolas.*

ARLEQUIN

Quelle est votre profession?

NICOLAS.

Je fais de tout.

ARLEQUIN.

Cela prouve en faveur de votre complaisance.

NICOLAS.

Point du tout, monsieur; cela dépend surtout de l'argent qu'on me donne.

ARLEQUIN, *à part*.

Il est naïf! C'est sûrement un acteur qui vient se proposer pour jouer les niais & qui veut rire.

NICOLAS.

C'est-il pas vous qui êtes couché de tout votre long...

ARLEQUIN.

Comment, qui suis couché de tout mon long?

NICOLAS.

Laissez-moi donc dire... dans le journal... pour un valet qu'il vous faut?

ARLEQUIN.

Sangodémi, c'est ma foi vrai, monsieur.

NICOLAS.

Oh ! monsieur Arlequin, vous êtes trop honnête en me donnant du monsieur. Donnez-moi du Nicolas tout court. Hé bien, ce valet que vous demandiez, il est tout trouvé.

ARLEQUIN, *à part*.

Je l'avais bien pensé. Et quelles sont vos prétentions ?

NICOLAS.

Oh ! mon Dieu, je ne suis pas exagéré.

AIR : *Il était tems*.

Pour cent vingt francs (*bis*)

Je promets d' faire

Votre affaire ;

J' vous confacre mes p'tits talents.

Pour cent vingt francs (*bis*).

Nous pourrons, j'espère, nous entendre...

J'aurai tout le zèle qu'on peut attendre

Pour cent vingt francs.

Mais je suis homme à me relâcher jusqu'à cent francs.

ARLEQUIN.

Vous n'êtes pas cher.

NICOLAS.

Je suis superbe quand il faut m'acquitter d'une commission !

ARLEQUIN.

Comment, d'une commission ? Est-ce que vous ne jouez pas la comédie ?

NICOLAS.

Je ne joue jamais... Je perds toujours, & un pauvre domestique n'a pas le moyen.

ARLEQUIN.

Domestique, dites-vous ? Il paraît que je me suis joliment trompé.

NICOLAS.

Oui, c'est en cette qualité que je me présente chez vous.

ARLEQUIN.

Oh ! sangodémi, la méprise était bonne ! C'est un valet de comédie que je demandais. Mais n'importe... me voici Directeur ; il est bon que j'augmente mon train de maison.

NICOLAS.

Hé bien, nous arrangeons-nous? D'abord, je suis d'un très-bon caractère, moi.

ARLEQUIN.

Et moi aussi; quelquefois pourtant je jure... mais c'est quand je suis en colère.

NICOLAS.

Oh! ben, une taloche de plus ou de moins, c'est pas ça qui fait; j'y suis habitué.

ARLEQUIN.

En ce cas, mon cher, puisque tu es si accommodant, je te prends à mon service. Mais j'aperçois quelqu'un. Je te parlerai dans un moment. Vas à la cuisine.

NICOLAS.

Oui, monsieur, je vais y attendre vos ordres.

(Il entre dans la cuisine.)

SCENE VIII.

Arlequin, Flonflon.

ARLEQUIN.

Monsieur, j'ai l'honneur d'être votre serviteur.

FLONFLON, *chantant.*

Mon cher monsieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

ARLEQUIN.

Puis-je, monsieur, savoir qui vous êtes?

FLONFLON.

C'est trop juste.

AIR : Restez, restez, troupe jolie.

Bravant les ris & la critique,
Vifant l'universalité,
De vers je tiens une fabrique
Pour le talent & la gaité,
L'esprit, la jeunesse, la beauté,
Même, en m' prévenant huit jours d'avance,

Je fais, n'en foyez pas surpris,
Des impromptus de circonstance...
Et le tout au plus juste prix.

ARLEQUIN.

J'entends ; monsieur est poète. Mais quel est le genre que vous cultivez de préférence ?

FLONFLON.

Le vaudeville, le vaudeville. C'est le seul genre un peu propre, surtout quand on le traite à ma manière. Car vous n'ignorez pas... (*Chantant.*)

Que c'est la façon de faire qui fait tout.

ARLEQUIN.

J'aime beaucoup les vaudevilles ; mais il me faut aussi d'autres pièces.

FLONFLON, *chantant.*

• N'en demandez pas davantage. •

ARLEQUIN

Mais, monsieur, remarquez...

FLONFLON, *chantant*.

« Non, mon ami Thomas,
« Tu n' fais pas c' que tu veux dire ;
« Non, mon ami Thomas,
« Non, je ne t'écoute pas. »

ARLEQUIN.

Vous êtes pas mal malhonnête ; quand je vous parle, c'est pour être écouté.

FLONFLON.

Soit ! je vous écoute.

ARLEQUIN.

C'est une tragédie qu'il me faut, & dans le genre d'*Hernani*, par exemple.

FLONFLON.

Ah ! Monsieur aime le théâtre étranger... hé bien, prenez mon vaudeville.

ARLEQUIN.

Il est fou. (*Haut.*) Une tragédie en vaudeville.

FLONFLON.

« Vraiment, mon compère, voire,
« Vraiment, mon compère, oui. »

Et le public y courrait. Cela aurait au moins l'attrait de la nouveauté.

AIR : *Des Cancans.*

Du nouveau
Du nouveau
Du nouveau.
C'est ce qu'il faut ;
Du nouveau
Du nouveau...
C'est un mot
Qui fait écho.

Que demande le marchand ?
Que demande le chaland ?
Que demandent les spectateurs ?
Que ne trouvent pas les auteurs ?
Du nouveau
Du nouveau
Du nouveau,
C'est ce qu'il faut.

Pensez-vous que plusieurs tragédies n'offrent pas des situations qui prêtent au vaudeville. Par exemple, Mithridate mourant unit Xipharès & Monime, ne peut-il leur dire :

Allez-vous-en gens de la noce,
Allez-vous-en chacun chez vous.

Pyrrius poursuit Andromaque, dont il veut obtenir la main... Andromaque, qu'il ennue, lui répond :

Tu n'auras pas ma rose,
Car tu la flétrirais.

Iphigénie est fauvée du sacrifice que Calchas voulait en faire. Croyez-vous qu'elle ne peut pas chanter?

Ah ! il m'en souviendra, larira,
Du curé de Pompone !

Et pour choisir un exemple plus moderne : Don Gomez de Silva demande à Hernani, qu'il surprend aux genoux de doña Sol, ce qu'il comptait faire de lui ; Hernani peut naturellement lui répondre :

(Il chante sur l'air du Carillon de Dunkerque.)

Tra la, tra la, la, lère, &c.

Ce qui s'adapte merveilleusement à la situation.

ARLEQUIN.

Voilà une extravagance à laquelle je ne m'attendais pas. Mais il faut vous prendre comme vous êtes, & nous pourrions bien nous arranger ensemble. Pourriez-vous me chanter quelques-uns de vos couplets ?

FLONFLON.

Je n'ai pas de couplets, je n'ai que des refrains.

Ce font des navets, navets, navets,
Ce font des navets au sucre.

ARLEQUIN.

C'est bon pour une fricassée, mais pour une pièce...

FLONFLON.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac,
Tu n'en auras pas.

Quand je dis *tu n'en auras pas*, je ne dis pas cela pour vous. Au contraire, si vous voulez accepter mon vaudeville, opéra-diabolico-dramatico-féerie, dont le sujet est tiré de l'histoire célèbre & mémorable du fameux *Riquet à la houppe*, je vous tiens en réserve encore d'autres jolies pièces, dont voici les titres : *le Chat botté*, *la Belle aux cheveux d'or*, *les Trois souhaits*, &c., &c., & de plus, je ferai votre restaurateur.

ARLEQUIN.

Comment mon restaurateur ?

FLONFLON.

Je veux dire par là, que pour mettre votre répertoire à l'unisson de votre salle restaurée, de vos acteurs renouvelés, je donnerai à vos anciennes pièces un nouveau coloris, en y ajustant des airs nouveaux de mon invention, que je prendrai dans la Clef du Caveau.

ARLEQUIN.

Sangodémi ! vous me faites là une proposition qui me fourit fort. Mais ne faudrait-il pas que je connusse votre pièce de Riquet ?

FLONFLON.

Inutile : vous en ferez content, aussi vrai que je m'appelle *Flonflon*.

Flon-Flon, lariradondaine,
Flon-Flon, lariradondé.

ARLEQUIN.

Hé bien, monsieur Flonflon, nous allons passer dans mon cabinet, & nous pourrons, peut-être, faire affaire ensemble.

FLONFLON.

Tout comme il vous plaira. (*Il chante.*)

Hé gai gai, mon officier,
Allons à la guinguette...

(*Il entre à droite.*)

ARLEQUIN.

Je vous rejoins, je n'ai plus qu'un mot à adresser à l'aimable compagnie que je vois là.

AIR : de *M^{me} Scarron*.

Dans cette esquisse légère
Notre auteur eut le dessein
De faire rire & de plaire :
Son fort est dans votre main.

Que de Flon-Flon chaque ouvrage
De vous tienne son éclat
Et que votre suffrage
Scelle notre contrat.

Approuvez (*bis*)
Cette œuvre légère ;
Et vous nous prouvez
Que nos efforts ont su vous plaire.
Mais pour loi,
Oui, pour loi,
Prenez l'indulgence,
Et chacun, je pense,
Aura bien rempli son emploi.





LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR

PIÈCE FÉRIE, EN TROIS ACTES

1844

PERSONNAGES :

AZÉLIE, surnommée la Belle aux cheveux d'or,

AVENANT, *Ambassadeur du roi Potestas,*

ZÉPHYRINE, *Suivante de la Reine,*

ARLEQUIN-CABRIOLE, *Écuyer d'Avenant.*

GALIFRON, *Géant.*

Suite, paysans.

Le théâtre représente un site champêtre. Sur l'un des côtés, vers le fond, on aperçoit une rivière qui s'en va fuyant. Elle est bordée d'herbes, de roseaux, &c.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

AVENANT, *entrant suivi d'un carlin.*

Éloignons-nous un peu de ma fuite & respirons en liberté la fraîcheur de cet ombrage qui invite au repos & à la méditation. Affeyons-nous au bord de cette petite rivière. (*Il s'assied & son chien se couche près de lui.*) Que l'on est bien ici! Loin du tumulte des cours, on y peut au moins goûter quelque calme... Oui! seul, en ces lieux, avec mon petit Cabriole, je m'y plais mieux que dans ces vastes palais, dont la pompe me fatigue, qu'au milieu de ces courtisans, dont le langage convient si peu à mon caractère, & qui, tout en vous ferrant la main, n'ont souvent qu'un désir: celui de vous remplacer dans la faveur du maître. Me voilà donc chargé par le roi *Potestas*, mon souverain, d'une ambassade auprès de cette beauté célèbre qu'on a surnommée la *Belle aux cheveux d'or*, dont il s'est violemment épris. Il paraît que le cœur de cette princesse n'est pas aussi facile à toucher; car, nombre de prétendants ont échoué. Hélas! je ne serai peut-être pas plus heureux que tous ceux qui m'ont précédé!... Si je reviens sans elle ou sans son aveu, à la cour du roi mon maître, ma perte est certaine. (*Se levant.*) Allons, à la grâce de Dieu! Je ne négligerai rien pour réussir, & si

j'échoue, quelque soit mon fort, je saurai le supporter avec résignation.

Air : de *Voltaire chez Ninon*.

Inspire-moi, Dieu des amours,
Viens me prêter ton assistance !
Je veux, pour vaincre, avoir recours
À ta séduisante éloquence.
Malgré son dédain, ses mépris,
Son orgueil & ses injustices,
Cœur qui résiste est bientôt pris,
Quand on épouse ses caprices !

(Cabriole, qui est sur le bord de la rivière, va & vient & jappe d'un air inquiet.)

Cabriole, qu'as-tu donc à tant te remuer ? Ah ! ah ! c'est une belle carpe dorée qui, en s'élançant, a sauté sur l'herbe ! La pauvre bête est à l'agonie... rendons-lui la vie en la mettant dans l'eau bien doucement... *(Il prend la carpe & la met dans la rivière.)* Comme elle faute ! Comme elle frétille ! C'est un plaisir de la voir ! Mon petit Cabriole, c'est à toi que je dois cette bonne action.

Une voix dans l'eau.

Avenant ! Avenant !

AVENANT.

Qui m'appelle ?

LA VOIX.

Baiffe-toi, regarde sur le bord de la rivière.

AVENANT, *regardant.*

Je crois, en vérité, que c'est M^{me} la Carpe.

LA CARPE.

Et tu ne te trompes pas. Je te remercie du service que tu m'as rendu. Tu m'as sauvé la vie ; mais fais sûr que je te le revaudrai.

AVENANT.

Ah ! M^{me} la Carpe, je suis trop payé par le plaisir que je vous ai fait.

LA CARPE

Je veux d'abord récompenser ton joli petit Cabriole qui, le premier, s'est aperçu de ma triste position sur l'herbe. Ordonne-lui de se jeter à l'eau, & ne crains rien pour lui. Je suis la fée Carpillonne, & je veux te donner dans Cabriole un confident plus digne de toi.

AVENANT.

Je vous crois incapable de me tromper. (*A Cabriole.*) Cabriole ! Hop là !... à l'eau, mon toutou, à l'eau. (*Cabriole s'élance dans la rivière, d'où il ressort sous la forme d'Arlequin.*) O ciel ! quel prodige !

LA CARPE.

Voilà ta première récompense. Adieu, aimable Avenant ; je ne suis pas encore quitte avec toi & nous nous reverrons.

SCÈNE II.

Avenant, Arlequin.

AVENANT.

Je ne reviens pas de ma surprise... Eh quoi, mon petit Cabriole?...

ARLEQUIN.

Est toujours le même sous une autre forme, mon cher maître. Oui, je vous ferai toujours attaché & vous pouvez compter sur ma fidélité qui tiendra du caniche.

AVENANT.

Quelle heureuse aventure! Combien je fais de gré à cette bonne fée de m'avoir donné un compagnon tel que toi.

ARLEQUIN.

Et moi donc, mon bon maître, qui, lorsque je n'étais qu'un carlin, vous aimais tant, & qui maintenant pourrai vous le dire!

AIR : *De galop.*

A vous chérir,
Comme à vous obéir,
En ferviteur fidèle,
Mettant mon zèle
En tout temps
En tout temps
Je tiendrai mes ferments.
Puisque je vous dois
Ici ma nouvelle existence,
Ma reconnaissance
Sur mon cœur prouvera vos droits.
A vous servir, &c.

AVENANT.

J'en suis persuadé, mon cher Arlequin. Je veux pourtant que tu conserves ton premier nom.

ARLEQUIN.

Comme cela je m'appellerai Cabriole-Arlequin ou Arlequin-Cabriole... Vous avez bien raison. Ce nom de chien me rappellera ce que j'étais avant d'être devenu un joli garçon et cela m'empêchera d'être trop vain de mes avantages.

AIR : *De madame Favart.*

Lorsque je n'étais qu'une bête,
J'avais certain raisonnement,
Qui me disait : Sois doux, honnête,
Ne grogne pas trop fréquemment ;
Chacun te trouvera charmant.

Mais, hélas ! au siècle où nous sommes,
L'origine de bien des maux
Vient de c' que les trois quarts des hommes
Ont moins d'raison qu' les animaux.

(A cet instant un corbeau traverse en volant le théâtre ; un vautour le poursuit.)

LE CORBEAU.

Croà ! croà ! croà !

AVENANT.

Voilà un pauvre corbeau bien en peine !

ARLEQUIN.

Je le crois bien ! Le malheureux oiseau est poursuivi par un vautour. S'il l'attrape il n'en fera qu'une bouchée.

AVENANT.

Hé bien, je vais le préserver de cette triste fin, en tuant son ennemi d'un coup de flèche.

(Avenant, qui n'a pas cessé de tenir son arc à la main, disparaît un instant du côté par lequel ont disparu le corbeau & le vautour, qu'il est censé tuer avec une flèche)

ARLEQUIN, regardant dans la coulisse.

Oh ! comme il l'ajuste ! Crac... voilà M. le mangeur de corbeaux à bas !... C'est bien fait ! comme dit le proverbe :
« *Qui mal veut, mal lui arrive.* »

AVENANT, *qui est rentré en scène.*

Je puis dire que sans moi c'en était fait de ce pauvre corbeau.

LE CORBEAU, *revenant & se perchant sur un arbre.*

Généreux Avenant, vous n'avez pas dédaigné de me secourir, moi, qui ne suis qu'un obscur corbeau ; mais je ne ferai pas ingrat, je vous le jure, & croyez bien que, tôt ou tard, je vous le revaudrai. (*Il s'envole.*)

ARLEQUIN.

Ce corbeau-là parle comme un avocat. Il a l'air d'un commisfaire avec sa robe noire ; il ne lui manque que le rabat. (*Regardant dans la coulisse.*) Oh ! là là ! qu'est-ce que je vois entre les arbres ? Regardez par ici, mon cher maître. Ne voyez-vous pas de ce côté un gros oiseau qui se débat... Il a des yeux ronds comme des boules de loto & qui reluisent comme des chandelles romaines... Hé ! mais c'est un hibou qui s'est laissé prendre dans un filet.

AVENANT.

Quel est donc le plaisir que trouvent les hommes à tourmenter ainsi de pauvres animaux qui ne leur font aucun mal ! Attends-moi : Je vais bientôt lui avoir rendu sa liberté. (*Il sort.*)

ARLEQUIN.

Mon cher maître, prenez bien garde. Ce monsieur Hibou-

là n'a pas la physionomie avantageuse : il a une mine renfrognée.

AVENANT, *rentrant*.

Quand on rend service, il ne faut considérer ni la tournure, ni la figure de celui qu'on veut obliger.

LE HIBOU, *paraissant sur le tronc d'un vieil arbre*.

Avenant, il est inutile que je vous fasse une longue harangue pour vous exprimer toute l'obligation que je vous ai ; elle parle assez d'elle-même. Les chasseurs allaient venir, sans vous j'étais mort ; mais j'ai le cœur reconnaissant & je vous le revaudrai. (*Il disparaît.*)

ARLEQUIN.

Hé bien, il gagne à être vu de près. Il est joli comme un petit amour... Sa figure me plaît infiniment... depuis qu'il a parlé.

AVENANT.

Tu le vois, Arlequin, il ne faut pas toujours juger d'après les premières apparences. Mais le jour s'avance. Il est temps d'aller retrouver ma fuite qui pourrait bien s'inquiéter d'une plus longue absence. Puis, nous nous mettrons sur-le-champ en route pour le palais de la Belle aux cheveux d'or, qu'on ne doit pas tarder à apercevoir.

(*Ils sortent.*)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un riche salon du palais de la Belle aux cheveux d'or.

Azélia, Zéphyrine.

ZÉPHYRINE.

Oui, belle princesse, le nouvel ambassadeur Avenant est bien nommé ; car il est beau comme l'amour.

AZÉLIA.

Mais, Zéphyrine, comment savez-vous cela ?

ZÉPHYRINE.

C'est que la curiosité nous a toutes fait monter sur la terrasse du palais, quand l'ambassadeur du roi Potestas & sa suite font entrés dans la grande avenue.

AZÉLIA.

Hé quoi, vous avez quitté vos occupations, pour voir passer cet étranger ? Savez-vous bien qu'un tel empressement est blâmable & que vous en devriez rougir. Pour moi, je le recevrai, parce que je dois le recevoir ; mais je ne pense pas que ce nouveau négociateur soit plus heureux que tous ceux qui l'ont précédé. La renommée, j'en conviens, publie les louanges du roi Potestas ; mais je ne me sens aucune inclination à compromettre ma liberté. Qu'ai-je à désirer ? Je règne, je suis indépendante... & un mari, quelque aimable qu'il soit, est toujours un mari, c'est-à-dire un maître.

AIR : Lorsque c'est la fidelite.

En vain l'hymen avec des fleurs
Couvre les nœuds du mariage :
Peut-il adoucir les rigueurs
Qu'offre un éternel esclavage ?
Être soumise à son époux
C'est un devoir ou c'est faiblesse !...
Et je trouve beaucoup plus doux
De rester toujours sa maîtresse.

ZÉPHYRINE.

Ah ! madame, s'il m'était permis de vous répondre...

AZÉLIA.

Que pourrais-tu me dire ? Parle ; je te permets de m'expliquer ta façon de penser sur ce sujet.

ZÉPHYRINE.

Librement ?

AZÉLIA.

Oui... en toute fécurité.

ZÉPHYRINE.

Hé bien, voici ce que je répondrais à Votre Majesté :

AIR : De Céline.

Vivre dans un autre foi-même
Au fein d'une douce amitié ;
Mettre avec celui que l'on aime
Tous fes sentiments de moitié.
Entre deux ne former qu'une âme,
Qu'un esprit, qu'une volonté...
Près d'un époux, voilà, Madame,
Le bonheur en réalité.

AZÉLIA.

Tu me fais là un tableau qui pourrait me féduire, si je n'avais précifément le mariage en averfion.

ZÉPHYRINE.

Ah ! Princeffe, c'eft que perfonne n'a encore eu le bonheur de vous plaire ; & bien certainement vous n'auriez pas refusé par avance le roi Potestas, s'il avait fu vous intéreffer. S'il faut pourtant en croire tout le bien qu'on publie de fa perfonne...

AZÉLIA.

Je voudrais savoir ce qu'il peut attendre de cette seconde ambassade, quand déjà j'ai congédié la première avec un refus formel.

ZÉPHYRINE.

Il aura pensé qu'Avenant, plus adroit que son prédécesseur, trouverait moyen d'obtenir votre consentement... & cela pourrait bien advenir ainsi.

AZÉLIA.

Oh ! j'en doute fort.

ZÉPHYRINE.

Vous ne pouvez cependant pas toujours rester fille ; vos peuples ont le plus vif désir de vous voir faire choix d'un époux, & sans doute que si vous refusez un monarque aimable, ce n'est pas pour accorder votre main au géant Galifron qui vous obsède de ses instances & qui, pour se venger de vos refus, dépeuple vos États en croquant tous vos sujets, & finira par vous dévorer vous-même, si vous n'avez là personne pour vous défendre contre lui.

AZÉLIA.

Oh ! il y a un terme à tout, & peut-être, à la fin, se trouvera-t-il à ma cour quelque chevalier vaillant, plus dévoué & plus heureux que les autres, qui saura combattre & vaincre cet odieux géant.

ZÉPHYRINE.

Jusqu'ici, tous ceux qui l'ont tenté ont été ses victimes, & je crains bien que sa rage ne le pousse à quelque acte de violence qui vous oblige à le prendre pour mari.

AZÉLIA.

Plutôt mille fois la mort !

ZÉPHYRINE.

En ce cas, accueillez donc l'hommage du roi Poteftas qui, pour la seconde fois, vous fait offrir son cœur & ses richesses.

AZÉLIA.

J'y réfléchirai... Mais j'entends du bruit ; c'est sans doute l'ambassadeur Avenant qui se rend dans mon palais pour l'audience que je lui ai accordée. Montons sur mon trône pour le recevoir.

ZÉPHYRINE.

Puisse-t-il réussir à toucher le cœur de la Belle aux cheveux d'or, & obtenir un succès qui, en assurant votre bonheur, comblera les vœux de tous vos sujets !

(La Belle aux cheveux d'or se place sur son trône ; Zéphyrine est assise auprès d'elle sur un pliant.)

SCÈNE II.

Azélia, Zéphyrine, Avenant, Arlequin portant une riche corbeille, gardes, suite.

CHOEUR.

AIR : *Des Poletais.*

Succès, honneur, victoire,
Au bel ambassadeur !
Lui seul aura la gloire
De subjuguier son cœur.

Reprise.

AVENANT.

Grande Reine, souffrez que je mette à vos pieds l'hommage du Roi mon maître. Il vous offre par ma voix son cœur & sa couronne, & n'a pas de plus ardent désir que de vous voir les accepter l'une & l'autre.

AZÉLIA.

Gentil Avenant, je suis certainement flattée des sentiments que vous m'exprimez au nom de votre prince ; & s'il dépendait de moi de faire un choix, je puis vous affurer que je me déciderais en sa faveur.

AVENANT.

Belle Princeffe, vous me défespérez ! J'avais cru qu'en vous faisant connaître tout l'amour que vous avez inspiré à mon Souverain, j'aurais le bonheur de vous ramener avec moi, ou du moins, de remporter votre consentement... Mais je vois combien était grande mon erreur ! Le roi Potestas croira que je l'ai trompé... & ma perte est inévitable.

AZÉLIA.

Votre prédécesseur n'a pas péri, & pourtant il avait échoué comme vous.

AVENANT.

Rien de plus vrai, Princeffe ; mais ma position est bien différente : je me suis fait fort de réussir auprès de vous, & le roi ne manquera pas de châtier une présomption aussi téméraire.

AZÉLIA.

Vous avez, en effet, pris là un engagement bien irréfléchi... Cependant, si vous ne vous rebutez pas des obstacles & que vous soyez homme à lutter contre eux de courage & d'adresse, hé bien... je ne dis pas... je ne dis pas que vous deviez renoncer à tout espoir.

AVENANT.

Ah ! Madame, expliquez-vous ; il n'est rien que je ne sois prêt à tenter pour vous prouver mon dévouement & mon obéissance.

AZÉLIA, *descendant du trône.*

Sachez d'abord qu'il y a un mois environ, me promenant sur le bord de la rivière, j'y laiffai tomber une bague à laquelle je tenais plus qu'à tout mon royaume. Quelque peine qu'on se soit donnée, il me fut impossible de la retrouver... Dès lors, je me suis juré, dans mon chagrin, de ne jamais écouter une proposition de mariage, que l'ambassadeur qui me la transmettrait, ne m'eût rapporté ma bague.

AVENANT.

Ce que vous me dites, Reine, équivaut presque à un refus. Comment puis-je espérer retrouver une bague perdue depuis si longtemps & de cette façon ? N'importe ; je risquerai tout pour y parvenir &...

AZÉLIA.

J'ai aussi un autre désir à satisfaire. Il y a dans le voisinage une grotte profonde, dont l'entrée est gardée par deux dragons qui vomissent feu & flammes. C'est là qu'est la source de l'Eau de beauté, & je veux absolument avoir de cette eau une bonne provision, avant de quitter mon royaume.

AVENANT.

Oh ! vous êtes si belle, que cette eau vous est bien inutile... & pourtant je braverai encore cette épreuve.

AZÉLIA.

Oh ! ce n'est pas tout encore.

ARLEQUIN, *à part.*

Et de trois ! quand nous ferons à dix, nous ferons une croix.

AZÉLIA.

Il y a ici près un vilain géant, nommé Galifron, qui s'est mis en tête de m'épouser : vous pensez bien que je l'ai refusé. Depuis ce temps, pour se venger de mes dédains, il tue tous mes fujets. Avant de rien conclure, j'exige que vous vous battiez avec lui & que vous m'apportiez sa tête.

AVENANT.

Je vois, madame, que vous voulez ma mort. Vous ferez obéie, je combattrai Galifron.

ARLEQUIN, *à part.*

Pauvre maître ! Avec la certitude de n'en pas revenir.

AZÉLIA.

Voilà à quelles conditions est attaché le don de ma main ; mais je fuis la première à vous conseiller de ne pas essayer de les remplir. Je ferais fâchée qu'il vous arrivât malheur à cause de moi.

AVENANT.

AIR : *Du baïser imposteur.*

De mon roi j'ai la confiance,
Et la tromper ferait un tort ;

Sa justice & sa bienveillance
Ont toujours veillé sur mon fort.
Pour me donner de l'énergie,
Je n'ai qu'à consulter mon cœur ;
Et, s'il le faut, aux dépens de ma vie,
Je dois assurer son bonheur ;
Aux dépens de ma propre vie
Je dois assurer son bonheur.

Oui, Princesse, dûssé-je trouver la mort en vous servant,
je veux que le roi Potestas sache qu'il a eu raison de compter
sur le dévouement de son ambassadeur.

AZÉLIA.

Allez donc, aimable Avenant, suivez votre destinée ; les
Dieux, sans doute, vous feront favorables.

(La reine & sa suite sortent.)

SCENE III.

Avenant, Arlequin.

ARLEQUIN.

Hé bien, mon cher maître, voilà une fâcheuse aventure !

AVENANT.

Devais-je prévoir de semblables difficultés ?

ARLEQUIN.

J'espère que nous allons repartir & que vous ne vous prêterez en rien aux vilaines fantaisies de cette belle mijaurée.

AVENANT, *sévèrement.*

Silence, Arlequin !... Loin de partir, je vais me mettre en mesure de satisfaire aux exigences de la Belle aux cheveux d'or. Tu vas fonger à m'accompagner à la Fontaine de beauté.

ARLEQUIN, *tremblant.*

Oh ! là, là..., où ça ?... Mais vous avez donc oublié qu'elle est gardée par des dragons qui n'ont peut-être pas dîné depuis huit jours ? Rien que d'y penser, j'en ai la chair de poule.

(Avenant va pour sortir, Arlequin l'arrête.)

Hé quoi, mon cher maître, vous persistez dans vos projets ?

AVENANT.

Allons, viens, te dis-je, obéis-moi.

La décoration change & représente l'intérieur d'une grotte sauvage. A gauche est une espèce d'excavation entourée de joncs, de plantes rampantes ; c'est là qu'est la source de l'Eau de beauté.

SCÈNE IV.

Arlequin, entrant seul avec précaution.

Oh ! là là ! que c'est noir par ici. Faut-il que mon maître ait le diable au corps pour s'obstiner à venir puiser de l'Eau de beauté pour cette belle si exigeante ?... Il m'a forcé de le précéder dans cette caverne ; j'ai dû lui obéir, mais je meurs de peur & je suis sûr que je dois être tout pâle... Avec ça que je suis à jeun... Je n'ai rien pris depuis la dernière fois que j'ai mangé... & je commence à sentir que la faim me tourmente... Auffi, quelle manie a donc cette princesse de vouloir se débarbouiller plutôt avec cette eau-là qu'avec une autre ? (*Il croit entendre du bruit.*) Qui va là ? Chantons un peu ; ça m'ôtera de la tête ce je ne fais quoi qui me trotte dans l'imagination. (*Il chante à tue-tête.*)

AVENANT, *dans la coulisse.*

Arlequin !

ARLEQUIN.

Hé, mon Dieu, qu'est-ce qui m'appelle ?

AVENANT.

C'est moi... où es tu ?

ARLEQUIN.

Par ici, notre maître ; par ici.

SCENE V.

Avenant, Arlequin.

AVENANT.

Tu chantais tout-à-l'heure ; est-ce que tu avais peur ?

ARLEQUIN.

Non, feigneur.

AVENANT.

Tu chantais pourtant ?

ARLEQUIN.

Vous savez que c'est ma coutume quand je suis seul.

AVENANT.

Mais ne perdons pas de temps pour entrer dans la grotte.
Éclaire-moi.

ARLEQUIN.

Comment! vous allez entrer dans ce vilain trou-là? Mais c'est noir comme l'âme d'un corbeau.

AVENANT.

Allons, trêve à tes fottes réflexions. Eclaire-moi.

(Avenant s'approche de la grotte, escorté d'Arlequin qui l'éclaire. Chaque fois qu'il fait un pas en avant, des flammes sortent du trou. Arlequin tombe sur le derrière.)

UNE VOIX.

Avenant! Avenant!

AVENANT.

Quelle voix m'appelle?

LA VOIX.

Regarde de ce côté. Avenant, je n'ai pas oublié ce que tu as fait pour moi. Approche sans crainte & passe-moi cette bouteille autour du cou; puis, attends avec confiance & ne t'embarrasse pas du reste.

(Avenant passe dans la coulisse où il est censé attacher la bouteille au cou du hibou qu'on voit, un instant après, s'élancer dans le puits d'où sortent des flammes.)

ARLEQUIN.

En voici bien d'une autre! Un hibou qui parle comme ferait un académicien.

AVENANT.

C'est mon hibou de ce matin, qui se montre reconnaissant du service que je lui ai rendu.

LE HIBOU, *reparaissant à l'orifice.*

Tiens, Avenant, ta fiole est remplie jusqu'au goulot, de cette Eau de beauté que désire la Belle aux cheveux d'or : porte-la-lui. Tu vois bien que je n'oublie pas le bien que l'on m'a fait.

(Avenant a détaché la fiole du cou de l'oiseau qui s'envole.)

AVENANT.

Maintenant, au géant Galifron !

ARLEQUIN.

Il ne manquait plus que cela.

AIR : *Avec adresse il faut.*

Je me fens tout tremblant...
Grands Dieux ! quelle triste ambassade !
Faut-il absolument
Vous fair' mettre en capilotade ?

AVENANT.

Va ! tu n'es qu'un poltron.

ARLEQUIN.

Monfieur, vous êtes bien bon !
 Mais écoutez la raifon :
 Revenez à la maifon.
 Comme un vrai marron,
 Au rifque d'en être malade,
 L'affreux Galifron
 Va vous croquer... quelî' régalade !

Reprife.

Faut-il abfolument, &c.

AVENANT.

Va, ton raifonnement
 Me femble on ne peut plus mauffade ;
 Il part, affurément,
 D'un cerveau quelque peu malade.

ACTE III

Le théâtre représente une campagne sauvage.

SCÈNE PREMIÈRE.

Arlequin, une broche à la main.

Je cours comme un fou... je vais, je viens, sans savoir ce que je fais. Mon pauvre maître n'a pas fermé l'œil de la nuit, & ce matin, il est parti sans me réveiller. Je suis désespéré... car il sera allé combattre Galifron, ainsi qu'il me l'avait dit. Il aura pensé que je lui ferais inutile... Hé bien, non... Il ne s'exposera pas seul aux coups de cet affreux géant. J'irai, s'il le faut, le combattre en personne, &, à cet effet, je me suis déjà muni d'une arme. Ah ! mais ! ah ! mais!!!

AIR : Du Braffeur de Preston.

Je veux déployer mon courage
Et combattre ici vaillamment ;
Je saurai bien braver sa rage,
En m'y prenant adroitement.
Je ferai ferme comme un roc ;
Je suis courageux comme un coq...
Avec une broche, d'un seul bloc,
Je foudrifierai fort bien le choc,

De taille & d'esloc ,
Mais au moindre danger ad hoc,
Mon cœur fera tic-toc ..
Je veux déployer mon courage..., &c.

(Après le chant, il fait beaucoup de rodomontades.)

Il n'a qu'à bien se tenir... Je lui en ferai voir de févères. Cric, crac, pif, paf, pouf... Ah ! il ne viendra pas aisément à bout de moi. Je sauterai & je cabriolerai si bien, qu'il ne fera plus possible de m'attraper. Il semble que j'y suis déjà ! Pif, paf, pouf, zig, zag. *(Il se démène comme un furieux &, à l'entrée d'Avenant, il tombe assis.)*

SCENE II.

Arlequin, Avenant.

AVENANT.

Que faisais-tu là à te démener comme un fou ?

ARLEQUIN.

Je m'effayais à combattre le géant Galifron.

AVENANT.

Avec une broche?... Tu me fais rire, pauvre sot.

ARLEQUIN.

Vous verrez, vous verrez.

AVENANT.

Ah ! ça, pourquoi es-tu à terre ?

ARLEQUIN.

J'étais tombé de faiblesse. (*Se relevant.*) Mais, mon cher maître, oserai-je vous demander quelle est cette bague qui brille si fort à votre doigt ?

AVENANT.

Apprends, fidèle Arlequin, & mon bonheur & l'aventure incroyable qui vient de m'arriver.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce donc ?

AVENANT.

J'ai trouvé...

ARLEQUIN.

Pas le géant Galifron, j'espère ?

AVENANT.

Hé non !... Mais une carpe...

ARLEQUIN.

Comment, mon Seigneur, vous vous feriez régalé d'une friture. Vous auriez bien dû m'en réserver.

AVENANT.

Tais-toi donc, imbécile, & écoute-moi. C'est la bague de la Reine que j'ai retrouvée.

ARLEQUIN.

Et par quel miracle ?

AVENANT.

J'étais sorti dès le point du jour & me promenais au bord de la rivière en rêvant à mon triste sort, lorsque j'entendis, à deux reprises, prononcer mon nom. C'était une belle carpe qui me dit : « Avenant, vous m'avez hier secourue, lorsque j'allais périr sur l'herbe où j'étais tombée ; je vous ai alors promis de reconnaître ce service à la première occasion, & cette occasion, elle se présente aujourd'hui même. Ne vous tourmentez plus à propos de la bague de la Belle aux cheveux d'or : je vais vous la rapporter. » A ces mots, la carpe plonge & reparaît bientôt avec la bague. Je la saisis, je remercie l'obligeante carpe, & , tout joyeux, je me dispose à reporter ce matin à la Reine ce bijou auquel elle semble attacher tant de prix.

ARLEQUIN, *sautant.*

Parlez-moi d'obliger des gens reconnaissants ! Allez, allez

vite, mon cher maître. Peut-être que la capricieuse Azélia en voyant sa bague retrouvée, vous tiendra quitte de la dernière condition qu'elle nous a imposée.

AVENANT.

Et ta valeur s'en arrangerait assez, n'est-ce pas?... Tiens, veux-tu que je te dise? Tu avais plus de courage lorsque tu n'étais qu'un simple carlin... Je me rends au palais. Si dans l'intervalle Galifron vient à se montrer, dis-lui qu'un chevalier inconnu brûle de se mesurer avec lui.

ARLEQUIN.

Mon cher maître, vous me mettez du cœur au ventre, & vous verrez qu'Arlequin aussi possède quelques sentiments généreux.

(Avenant sort.)

SCÈNE III.

Arlequin, seul.

Moi aussi, je brûle de le mesurer avec ma broche, l'aventure de la bague retrouvée me paraît de favorable augure. J'espère bien venir à bout de ma valeureuse entreprise & je prétends :

- « Qu'on puisse lire un jour, écrit en lettres d'or :
- « Vivat Arlequinus Galifronis victor. »

(On entend dans le lointain une espèce de tumulte & comme des cris d'effroi qui grossissent en se rapprochant.) Qu'est-ce que c'est que ce remue-ménage? (Il regarde dans la coulisse.) Hé bon Dieu, comme tout le monde se sauve par ici! c'est, sans doute, le géant qui les fait fuir... Sont-ils poltrons!... Je n'ai pas peur, moi... (il parle en tremblant) & je l'attends sans trembler... C'est singulier le premier effet!... Allons, surmontons cette légère venette.

SCENE IV.

Arlequin, dans un coin du théâtre, Galifron, sans le voir.

GALIFRON, *sa massue sur l'épaule.*

Les coquins ont sagement fait de se sauver; je n'en aurais pas laissé un seul vivant. Oui, par les mille millions de tonnerres, je détruirai tous les sujets de l'orgueilleuse Belle aux cheveux d'or, qui persiste à refuser ma main.

ARLEQUIN, *à part.*

Quand je dis!... la main de ce monsieur! Avec ça, qu'elle est jolie... elle ressemble à une patte.

GALIFRON.

Il m'a semblé qu'on avait parlé en dessous de moi.

ARLEQUIN, *à part.*

J'ai envie de lui jeter un caillou pour l'agacer.

GALIFRON, *apercevant Arlequin.*

Je ne me trompais pas. Qui va là ? (*Il se baisse & regarde.*)
Qu'est-ce que c'est que cette misérable bamboche ?

ARLEQUIN.

Bamboche ?... Hé bien, attends un peu, je vais t'en faire des bamboches, moi !

GALIFRON.

Misérable avorton ! pauvre mirmidon ! Il ne vaut, en vérité, pas une chiquenaude.

ARLEQUIN.

Apprends donc ta langue, animal. On dit pichenette.

GALIFRON, *le pouffant du pied.*

Tiens, marmoufet, voilà un léger à-compte.

ARLEQUIN, *tombant assis.*

Oh ! le butor ! Je suis mort !. . à la garde !... au secours !

GALIFRON, *levant sa massue.*

Tu cries?... Je vais t'affommer.

ARLEQUIN, *qui s'est relevé.*

Si je pouvais l'embrocher.

(Il s'approche de Galifron & veut lui porter un coup de broche ; mais le géant le voit & lui assène un coup de massue qui renverse de nouveau Arlequin.)

GALIFRON, *agitant sa massue.*

Quand ils feraient une centaine, je les exterminerais tous !

ARLEQUIN.

En vérité !

AIR : *J'en dirai tant, tant.*

Détestable garnement,
Voyez comme il se démène !
Tu te donn's trop de mouv'ment ;
Tu vas gagner la migraine.
Je veux que cet instrument
En te crevant la bedaine,
Je veux que cet instrument
Te mette ici sur le flanc.

Mais, Dieu merci ! voici mon maître. Il va te travailler le cazaquin. A moi, Seigneur !

SCENE V.

Arlequin, Galifron, Avenant, un Corbeau.

AVENANT, *accourant l'épée à la main.*

Ah ! mon pauvre Arlequin.

(Galifron, à l'entrée d'Avenant, s'est retourné de son côté. Arlequin en profite pour lui donner un coup de sa broche. — L'orchestre joue l'air : On va lui percer le flanc, en fourdine.)

ARLEQUIN.

Tiens, attrape toujours cela.

GALIFRON.

Cinq cent trente millions de rochers !

AVENANT.

O cruelle princesse, à quel danger m'exposez-vous ! Mais prenons courage.

GALIFRON.

Ah ! tête ! ah ! ventre ! ah ! mort !

(Il lève sa massue contre Avenant ; mais un corbeau vient se percher sur sa tête & lui crève les yeux à coups de bec.)

AVENANT.

Oh ! Dieux ! quel prodige ! un corbeau lui crève les yeux.

(Galifron s'agite avec fureur.)

ARLEQUIN, *lui donnant des coups de broche.*

Tiens, voilà pour me venger de tes coups de pied.

(Avenant lui allonge un grand coup d'épée.)

GALIFRON, *tombant.*

O rage ! les forces m'abandonnent... Je succombe & fans vengeance !

ARLEQUIN.

Voilà la fin de tous les méchants.

AVENANT.

Grâce au ciel qui protège l'innocence.

LE CORBEAU.

Avenant, j'ai voulu reconnaître le service que tu m'as rendu. Nous sommes quittes. Croà... Croà... Croà... *(Il s'envole.)*

ARLEQUIN.

Oui, vraiment, c'est ce corbeau que mon maître a sauvé des griffes du vautour; je l'ai reconnu à son air distingué & à son œil gauche qui louche un peu. (*Regardant dans la coulisse.*) Bon, voilà mon maître qui tranche la tête de M. de Galifron ! Oh ! qu'il est laid !

(*Avenant rentre tenant à la main la tête du Géant. Il est suivi du peuple.*)

CHOEUR.

AIR : *Des Polonais.*

Célébrons la valeur
De ce héros aimable,
D'un monstre abominable
Le ciel le rend vainqueur.

AVENANT.

Rendons-nous au palais de la Princesse. Arlequin, suis moi.

Reprise du chœur.

(*Tous sortent.*)

La décoration change & représente une superbe salle du palais de la Reine.

SCÈNE VI.

Azélie, seule.

Je ne fais où porter mes pas... J'erre dans ce palais, sans pouvoir prendre une détermination... Je ne puis deviner ce qui se passe en moi. Le sort de l'aimable Avenant excite si fort mon intérêt, que la crainte des périls auxquels je l'ai inhumainement exposé, trouble sans cesse la tranquillité de mon cœur. Ah ! si je l'avais su aussi docile à mes caprices, si j'avais cru trouver en lui une si grande abnégation, je me ferais bien gardée de lui opposer tant de difficultés... Je croyais le rebuter. Hélas ! le ciel me punit de ma longue indifférence & l'amour se venge en m'inspirant un sentiment qui, de quelque façon que les événements tournent, fera le malheur de ma vie. Oui, si Avenant a péri, ma mort suivra la sienne... & s'il revient victorieux des épreuves auxquelles j'ai soumis son courage, il faudra alors que j'épouse le roi Poteestas, & mon sort ne fera pas moins affreux !

AIR : De l'Héritière.

Amour, dont j'ai bravé les armes,
Mets fin à mes tourments secrets !
Fais que mon cœur, rempli d'alarmes,
Retrouve le calme & la paix.
O ciel ! quelle peine est la mienne,
Et combien est grand mon ennui,
S'il faut, hélas, qu'un autre obtienne
L'amour que je ressens pour lui !

SCÈNE VII.

Azélia, Zéphyrine.

AZÉLIA.

Ah ! Zéphyrine, tu arrives bien à propos pour calmer l'agitation de mon âme.

ZÉPHYRINE.

Je vous cherchais partout, Madame, & ne savais de quel côté vous étiez... Vous paraîsez nous fuir toutes, & il me semble que l'inquiétude où vous êtes ne vous laisse pas un instant de tranquillité.

AZÉLIA.

Oui, je te l'avoue, ma chère Zéphyrine, je suis défolée des conditions que j'ai imposées au malheureux Avenant.

ZÉPHYRINE.

Ah ! Madame, ces regrets sont trop tardifs. Si j'avais été à votre place, lorsqu'il est revenu avec tant de joie & d'empressement vous rapporter votre bague, ce qu'il n'a pu faire sans un secours surnaturel, je l'aurais dispensé des deux autres épreuves.

AZÉLIA.

Ah ! rends-moi justice, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'empêcher d'aller combattre l'odieux Galifron. S'il fallait qu'il eût péri dans cette lutte, je me reprocherais sa mort toute ma vie... ou plutôt je sens que je ne lui survivrais pas !

ZÉPHYRINE.

Je me suis bien doutée, Madame, que l'aimable Avenant trouverait votre cœur sensible.

AZÉLIA.

Oui, j'en fais l'aveu, & ce qui met le comble à ma douleur, c'est que je dois être pour lui un objet de haine.

(On entend dans le lointain le chœur.)

O ciel, quel est ce bruit ? Ah ! c'est sans doute la mort d'Avenant qui cause cette rumeur.

ZÉPHYRINE.

Détrompez-vous, Madame, ce sont des chants d'allégresse.

(On entend distinctement la reprise du chœur :

Célébrons la valeur, &c.)

SCÈNE VIII.

Azélia, Avenant, Arlequin, Zéphyrine, suite.

AVENANT.

Vous me revoyez triomphant, grande Reine, votre ennemi n'est plus.

ARLEQUIN.

Pour ma part, je l'ai lardé comme un bœuf à la mode.

AVENANT.

Le ciel, favorable à mes vœux, m'a fait remplir deux conditions bien périlleuses, & je vous crois, Madame, trop juste pour ne pas tenir à présent la promesse que vous avez daigné me faire.

(Zéphyrine fort.)

AZÉLIA.

Vous l'emportez, brave Avenant ! Je me rends à vos instances, & dès demain, je pars avec vous.

AVENANT.

Ah ! Princeffe, que de bontés ! Combien le roi, mon

maître, va se trouver heureux quand il saura que la Belle aux cheveux d'or consent à lui donner sa main.

AZÉLIA.

Il ne tiendra qu'à vous, Avenant, de m'éviter ce voyage, si vous voulez m'épouser.

AVENANT.

Pardon, Madame ; quoique votre proposition soit à mes yeux d'un prix inestimable, je ne trahirai point la confiance de mon roi.

ARLEQUIN, *à part.*

Bah ! acceptez toujours.

AZÉLIA.

Je ne puis blâmer votre délicate façon de penser, Avenant ; mais je suis libre de disposer de ma main en faveur de qui bon me semble &...

AVENANT.

Ah ! belle Reine, vous cesseriez de m'estimer, si je trahissais ainsi la confiance de mon prince.

ZÉPHYRINE, *rentrant précipitamment.*

Madame, madame, rien ne s'oppose plus à vos vœux.

AZÉLIA.

Que veux-tu dire ?

ZÉPHYRINE.

Un courrier, chargé de dépêches importantes, vient d'apporter la nouvelle de la mort du grand roi Poteftas, qui a succombé, il y a trois jours, aux suites d'une chute de cheval qu'il a faite à la chasse. Cet événement funeste dégage le bel Avenant de tout ferment de fidélité.

AVENANT.

Que m'apprenez-vous ? ô ciel !

AZÉLIA.

Avenant, les Dieux l'ont voulu, & puisque le destin en a décidé ainsi, vous ferez mon époux & je vous fais Roi de mon peuple.

AVENANT.

Ah ! Princesse, que de grâces à vous rendre pour tant de bienfaits, & comment m'acquitter jamais ?...

AZÉLIA.

En m'aimant & en faisant le bonheur de mes sujets.

ARLEQUIN.

O mon cher maître ! ô mon Roi ! vous méritez le haut rang où cette illustre Reine vous élève... Quand on est comme vous généreux & bienfaissant, on est sûr de régner sur les cœurs.

Reprise du chœur.

Célébrons la valeur
De ce héros aimable.
D'un monstre abominable
Le ciel le rend vainqueur.





LA PERRUQUE DE CASSANDRE

PIÈCE FÉERIE EN TROIS ACTES

par M^{lle} Pauline Séraphin

Représentée sur le théâtre Séraphin, le 2 août 1846.

PERSONNAGES :

CASSANDRE,
ARLEQUIN,
PIERROT,
Un Notaire,
COLOMBINE,
La Fée CARABOSSE,

La Fée BLANCHETTE,
Un Lion,
Un Renard,
Un Perroquet,
Un Singe,
Une Pie.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente une chambre rustique.

Cassandre, Arlequin, Colombine.

CASSANDRE.

Ah ça! aurez-vous bientôt fini vos jérémiades & vos lamentations, tous les deux? En vérité, voilà des figures bien gâtes pour un jour de nocce.

ARLEQUIN.

En! n'avons-nous pas sujet de nous désoler?... Nous nous aimons, Colombine & moi, depuis notre enfance, &, au lieu de nous marier ensemble, vous la donnez à Pierrot, un imbécille qui a une quantité innombrable de défauts.

CASSANDRE.

Dis donc, tu arranges bien mon neveu.

ARLEQUIN.

Et moi aussi je suis votre neveu, puisque j'étais celui de votre femme. Ainsi nos droits étaient égaux ; pourquoi l'avez-vous choisi ?

COLOMBINE.

Il a raison, pourquoi l'avez-vous choisi ?

CASSANDRE.

Voulez-vous bien vous taire, mademoiselle : en donnant la préférence à Pierrot j'ai agi dans votre intérêt, car il est le meilleur pâtissier du pays, & c'est un état avec lequel on gagnera toujours de l'argent, car on fera toujours des brioches.

ARLEQUIN.

Le fait est qu'il est très-fort sur les brioches.

CASSANDRE.

Ensuite, étant le filleul de la fée Carabosse, il peut prétendre à tout.

ARLEQUIN.

Est-il heureux, ce maudit Pierrot, d'avoir une fée pour marraine !

CASSANDRE.

Tu vois bien que, franchement, je ne pouvais pas te préférer à lui, toi qui n'es qu'un pauvre garçon perruquier.

ARLEQUIN.

Je ne suis qu'un pauvre garçon perruquier, c'est vrai, mais j'ai du talent dans mon état, & puis je suis un chimiste très-distingué.

CASSANDRE.

Eh bien ! à la bonne heure, tu ne te dis pas de sottises.

ARLEQUIN.

Ah ! c'est que je suis enchanté de ma nouvelle invention.

CASSANDRE.

Quelle invention ?

ARLEQUIN.

Eh bien ! ma pommade miraculeuse, qui a la vertu de faire pousser les cheveux ; je n'attends plus, pour la livrer au public, que de lui avoir trouvé un beau nom.

CASSANDRE.

Laisse-nous donc tranquilles avec ta pommade.

ARLEQUIN.

Ah ! vous doutez de sa vertu, mon oncle, eh bien ! voulez-vous en essayer ?

CASSANDRE.

Je m'en garderais bien.

ARLEQUIN.

Je me charge de faire repouffer vos cheveux, cela vaudra mieux que votre grosse vilaine perruque.

CASSANDRE.

Mais tu ne fais donc pas combien elle m'est précieuse ? Apprends qu'autrefois j'avais une très-mauvaise santé, j'étais toujours malade, enfin j'étais l'homme le plus enrhumé, le plus goutteux, le plus douloureux de toute l'Italie, lorsque, le jour du baptême de Pierrot, la fée Carabosse, touchée de mes souffrances, me donna cette perruque merveilleuse. A peine l'eut-elle posée sur ma tête que tous mes maux cessèrent comme par enchantement, & depuis je n'ai pas ressenti la plus légère souffrance ; aussi ne la donnerais-je pas pour tout l'or du monde.

PIERROT, *dans la coulisse*.

Mon oncle ! mon oncle !

CASSANDRE.

Mais j'entends Pierrot.

SCÈNE II.

Les précédents, Pierrot, un notaire.

PIERROT.

Oui, mon oncle, c'est moi ; j'amène le notaire pour la signature du contrat. (*S'approchant de Colombine.*) Ma jolie cousine, je viens vous exprimer le... les... enfin... je... bientôt...

ARLEQUIN.

Allons, tu n'en fortiras pas, tu ferais mieux de te taire.

PIERROT.

Veux-tu me laisser tranquille, vilain moricaud, de quoi te mêles-tu ?

ARLEQUIN.

Est-ce que tu crois pouvoir m'imposer silence, visage de farine ?

CASSANDRE.

Ah ça ! est-ce que vous n'allez pas vous taire ! Ces deux êtres-là sont insupportables pour se quereller sans cesse, ils n'ont jamais pu se souffrir.

ARLEQUIN.

Il est vrai que, quoique étant tous deux vos neveux, nous ne sommes guères cousins ensemble.

CASSANDRE.

Arlequin, tu commences à m'échauffer les oreilles ; si tu dis encore un mot, je te mets à la porte... par la fenêtre.... Mais les témoins ne sont pas encore arrivés ; en les attendant, je vais déjeuner ; d'ailleurs j'ai pour habitude de ne jamais parler affaires avant ce repas ; avec cela qu'aujourd'hui j'ai un mets extraordinaire, je suis sûr que personne n'en a encore mangé.

PIERROT.

Oh ! qu'est-ce que c'est donc, mon oncle ?

COLOMBINE.

Le vilain gourmand !

CASSANDRE.

C'est un œuf de Rock que j'ai eu l'adresse de dénicher ce matin.

ARLEQUIN.

Savez-vous, mon oncle, que c'est très-imprudent ce que vous avez fait là.

CASSANDRE.

Je le fais bien, car le Rock est l'oiseau le plus fort & le plus féroce; mais enfin il ne m'a pas vu & j'en profite.... Pierrot, va me chercher mon œuf, & surtout prends garde de le laisser tomber. (*Pierrot sort.*) J'ai commandé qu'on le fasse cuire à la coque, pour le voir entier le plus longtemps possible.

PIERROT, *rentrant avec l'œuf.*

Le voilà, mon oncle. Dieu ! quel œuf ! j'en ai ma charge ; il y a de quoi faire une omelette pour vingt personnes. Vous m'en donnerez, n'est-ce pas, mon oncle ?

CASSANDRE.

Oui, & je vais... (*Au moment où il commence à casser l'œuf, un petit oiseau en sort.*) Ah ! quel prodige ! (*Le Rock paraît & enlève la perruque de Cassandre.*)

TOUT LE MONDE.

Ah ! le Rock ! le Rock !

CASSANDRE.

Mais il m'enlève ma perruque. Au secours ! je suis perdu, je sens tous mes maux qui reviennent. (*Il touffe.*) Aïe ! aïe ! aïe ! mon catarrhe. (*Il veut se relever.*) Aïe, aïe, aïe, ma goutte, je ne puis plus marcher.

ARLEQUIN.

Mon pauvre oncle !

PIERROT.

Comme c'est contrariant pour la noce !

CASSANDRE.

Va-t-en au diable, toi, avec ta noce ! Est-ce que je peux marier ma fille dans un état pareil ? Le mariage n'aura lieu que lorsque j'aurai retrouvé ma perruque.

PIERROT.

Ah ! mon Dieu ! que dit-il là ?

CASSANDRE.

Partez tous, je ne donnerai ma fille qu'à celui qui me la rapportera... ma perruque.

ARLEQUIN.

Je vais me mettre en route sur-le-champ. Tout espoir n'est pas encore perdu, ma petite Colombine.

PIERROT.

Mais, mon oncle...

CASSANDRE.

C'est mon dernier mot ; invoque ta marraine, elle est puissante & te donnera, sans doute, le moyen de la retrouver. Allons, conduisez-moi dans ma chambre, car je ne peux plus bouger.

(Il sort avec Pierrot & Colombine.)

SCÈNE III.

Arlequin, seul.

C'est vrai, il a sa marraine qui le fera réussir, tandis que moi je n'ai personne pour me protéger.

SCÈNE IV.

La fée Blanchette, Arlequin.

LA FÉE, *fortant d'un bahut.*

Tu te trompes, Arlequin.

ARLEQUIN.

Que vois-je ?

LA FÉE.

La fée Blanchette. Je suis touchée de ton amour pour Colombine, & viens à ton secours. Malheureusement je suis reçue depuis peu de temps à la cour des fées, & n'ai pas autant de pouvoir que la fée Carabosse, qui en est la doyenne ; cependant j'espère t'être utile plus tard ; mais pour le moment je t'engage à ne pas quitter Pierrot un seul instant.

ARLEQUIN.

Je vous obéirai, madame la fée, quoique cela doive m'être peu agréable.

LA FÉE.

Il le faut... Mais je l'aperçois, il va venir invoquer sa marraine ; cache-toi ; adieu, du courage !

SCÈNE V.

Arlequin, seul.

Je ne reviens pas de ma surprise. Mais voilà Pierrot, cachons-nous, comme madame Blanchette me l'a dit.

SCÈNE VI.

Arlequin, caché, Pierrot.

PIERROT.

Il n'y a pas moyen de faire entendre raison à mon oncle. Ah! s'il n'était pas si riche, comme je le laisserais là, lui, sa fille & sa perruque. Voyons, invoquons ma marraine. Puissante fée Carabosse, venez à mon secours.

SCÈNE VII

Pierrot, la fée Carabosse. (Elle descend sur un manche à balai.)

LA FÉE CARABOSSE.

Me voici, mon garçon, je fais ce dont il s'agit; ainsi ne perdons pas de temps en paroles inutiles. La perruque de Caffandre est maintenant dans l'île des Bêtes; je te donnerai les moyens d'y pénétrer, mais ce ne fera pas sans de grandes difficultés, car le Rock est tout-puissant, & il en veut mortellement à ton oncle de lui avoir enlevé son œuf.

PIERROT.

Oui, j'ai entendu dire que le Rock avait le cœur très-dur. Mais, dites donc, marraine, j'ai peur d'être dévoré, dans l'île des bêtes.

LA FÉE.

J'espère que tu y feras bien reçu, mais il faut d'abord fortir d'ici; viens te placer à côté de moi.

PIERROT.

Sur votre manche à balai?

LA FÉE.

Sans doute.

PIERROT.

Mais, dites donc, marraine, c'est bien étroit, je vais tomber.

LA FÉE.

Ne crains rien.

PIERROT.

Vous me donnerez la main, n'est-ce pas?

LA FÉE.

Sois tranquille.

(Pierrot se place près de la fée Carabosse. Au moment où ils s'enlèvent, Arlequin saisit la jambe de Pierrot & dit:)

ARLEQUIN.

Maintenant, je ne te quitte plus.

PIERROT, *criant*.

Aïe ! aïe ! aïe ! Qui est-ce qui me tire la jambe comme cela ?

(*La toile tombe.*)

ACTE II

Le théâtre représente le bord de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

Pierrot, Arlequin.

PIERROT.

Ouf ! il était temps que ma marraine me fasse prendre pied ici, car le siège sur lequel elle voyage est terriblement dur ; je suis bien fatigué.

ARLEQUIN.

Et moi aussi.

PIERROT.

Je te conseille de te plaindre, tu m'as presque brisé la jambe en t'accrochant après moi.

ARLEQUIN.

Il m'eût été difficile de te suivre autrement.

PIERROT.

Je me ferais bien passé de toi, car je connais ton projet; tu espères profiter de la protection de ma marraine pour retrouver la perruque de mon oncle, mais tu n'y parviendras pas, car si la fée Carabosse n'a pu t'empêcher de me suivre jusqu'ici, je saurai bien me débarrasser de toi.

ARLEQUIN, *à part*.

C'est ce que nous verrons.

(Pendant la tirade de Pierrot, il a marché de long en large & Arlequin l'a suivi pas à pas.)

PIERROT, *se retournant brusquement*.

Ah ça! veux-tu me laisser tranquille?

ARLEQUIN.

Mais je te laisse parfaitement tranquille.

PIERROT, *à part*.

Et dire que ma marraine m'a prévenu en route qu'elle ne pouvait l'empêcher de me fuivre ! Si je pouvais, cependant, avec adresse... Essayons... Dis donc, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que tu veux ?

PIERROT.

Je pense que, puisque tu ne veux pas me quitter, & que nous devons voyager ensemble, il vaut mieux être bons amis.

ARLEQUIN.

Je ne demande pas mieux.

PIERROT.

Faisons la paix.

ARLEQUIN.

Je le veux bien. (*A part.*) Il est trop aimable, tenons-nous sur nos gardes.

PIERROT.

Ne trouves-tu pas que c'est charmant ici ?

ARLEQUIN.

Oui, c'est très-joli, très-joli.

PIERROT.

Avant de nous remettre en route, je vais aller visiter les environs. Attends-moi un instant, je reviens tout de suite.

(Il sort en courant.)

SCÈNE II.

Arlequin, seul.

Ah! tu n'es pas adroit, cher ami, tu crois pouvoir me laisser là, mais je suis plus habile que toi à la course; tu as beau courir, je t'aurai bien vite rattrapé. *(Il va pour sortir.)*

PIERROT, *dans la coulisse.*

Au secours! au secours!

ARLEQUIN.

Mais, que vois-je! Il est dévoré par un crocodile. Diable! je n'ai pourtant pas envie de le suivre jusque-là.

SCÈNE III.

(Le crocodile paraît, tenant Pierrot dans sa gueule.)

PIERROT.

Au secours! Arlequin, fauve-moi.

ARLEQUIN.

Et comment veux-tu que je fasse ?

PIERROT.

J'étouffe, dépêche-toi.

ARLEQUIN.

Dépêche-toi, dépêche-toi, c'est bien aisé à dire. En vérité, il est si méchant que j'ai bien envie de laisser le crocodile le digérer tranquillement. Mais il faut être meilleur que lui ; d'ailleurs, lui seul peut me faire arriver dans l'île des Bêtes ; mais comment faire pour le sortir de là ?

PIERROT.

J'étouffe !

ARLEQUIN.

Tâche de sortir par où tu es entré.

PIERROT.

Je ne peux pas, l'animal a les dents ferrées.

ARLEQUIN.

Tâche de trouver une porte de derrière. Sangodémi ! c'est qu'il n'y a pas de temps à perdre. Ah ! il me vient une idée.

(Il saute sur le poisson & piétine dessus). Je vais peut-être l'étouffer tout-à-fait, mais, ma foi, je risque le tout pour le tout. (Pierrot commence à sortir.) Ah! je l'aperçois. Attends, je vais te donner la main. (Il va dans la coulisse & tire Pierrot, qui sort du poisson extrêmement long & mince.) Sangodémi! comme il a grandi dans le corps de ce poisson! J'ai beau tirer, je n'en vois pas la fin. Je crois, cependant, que c'est fini, mais le malheureux n'a plus forme humaine.

SCÈNE IV.

Pierrot, Arlequin.

(Pierrot reparait sous sa forme naturelle.)

ARLEQUIN.

Tiens! tu n'es pas plus grand! Ah ça, es-tu bien rajusté?

PIERROT.

Je crois que oui, mais j'ai eu bien peur.

ARLEQUIN.

Cela t'apprendra à vouloir me quitter.

PIERROT.

C'est étonnant comme mon passage dans cet animal m'a

creusé l'estomac, je voudrais bien pouvoir me restaurer.
(*Une table servie paraît.*) Ah ! quel bonheur !

ARLEQUIN.

Oui, c'est heureux, car j'ai bien faim aussi.

PIERROT.

Mais, dis donc, cette table est envoyée par ma marraine, bien sûr, & je ne veux pas que tu y touches.

ARLEQUIN.

Gourmand, va ! Décidément, Pierrot, ça me fait de la peine pour toi, mais tu as tous les défauts... Comment ! tu refuses de me laisser partager ton repas, quand je viens de te fauver la vie !

PIERROT.

Tiens ! il n'y en a pas trop pour moi, & je vais... (*Au moment où il va manger, sa tête se retourne.*) Ah ! mon Dieu ! ma tête qui regarde mon dos, à présent.

ARLEQUIN, *riant*.

C'est pour te punir de ta gourmandise.

(*Arlequin mange.*)

PIERROT.

Est-ce que je vais rester comme cela ? (*Sa tête se remet.*) A la bonne heure ! voyons, mangeons. (*Sa tête se retourne.*) Déci-

dément, ça commence à m'inquiéter. (*Sa tête tourne très-vite.*) Ah! ma tête qui tourne comme un tonton, à présent. Arlequin! mon cher Arlequin!

ARLEQUIN.

C'est cela, tu as recours à moi dans les moments difficiles, & quand je t'ai tiré d'embarras, tu me maltraites; ma foi, que ta tête tourne, si elle veut, pendant ce temps je vais finir le macaroni. (*Il mange & boit.*) Là! j'ai fini; tu disais bien, Pierrot, il n'y en avait pas de trop pour une personne.

(*La table disparaît.*)

PIERROT.

Enfin, ma tête reste en place! mais j'ai l'estomac encore plus creux qu'auparavant.

ARLEQUIN.

Tu vois bien que tu es puni de tes mauvais procédés envers moi; mais il faut songer à fortir d'ici.

(*Un bateau paraît.*)

PIERROT.

Justement, voilà un bateau.

ARLEQUIN.

Pour arriver à une île, c'est de première nécessité.

(*Ils sautent tous deux dans le bateau, s'asseyant de côté opposé, & rament chacun de leur côté.*)

PIERROT.

C'est de mon côté qu'il faut ramer.

ARLEQUIN.

Non; d'après notre première direction, ce doit être du mien.

PIERROT.

Je suis sûr que non.

ARLEQUIN.

Je suis sûr que si.

PIERROT.

Mais si nous ramons toujours de côté opposé, nous n'arriverons jamais.

ARLEQUIN.

Pourquoi ne veux-tu pas m'écouter?

PIERROT

Parce que c'est moi qui ai raison.

ARLEQUIN.

Et moi, je suis sûr du contraire.

(Le bateau se sépare en deux.)

PIERROT.

Pour le coup, nous voilà séparés.

ARLEQUIN.

Et moi qui ne devais pas le quitter!

(*La toile tombe.*)

ACTE III

Le théâtre représente l'île des Bêtes. — *Chaque personnage doit avoir la tête & les pattes de l'animal dont il porte le nom.*

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Renard, le Perroquet.

LE PERROQUET.

Avez-vous remarqué, seigneur Renard, comme le roi est triste depuis quelque temps?

LE RENARD.

Oui, seigneur Perroquet, & Sa Majesté a bien fujet de s'affliger, car sa crinière, qui était citée pour sa beauté, di-

minue tous les jours; aussi y a-t-il une forte récompense promise à celui de ses sujets qui pourra remédier à cet inconvénient en lui procurant une perruque.

Une voix dans la coulisse : Le Roi!

(Le Renard & le Perroquet s'inclinent.)

SCÈNE II.

Le Lion, le Renard, le Perroquet.

LE LION.

Bonjour, mes fidèles ministres. Eh bien, pendant mon absence, a-t-on apporté l'objet que j'ai fait demander?

LE PERROQUET.

Votre perruque?... Non, Sire.

LE LION.

Ne prononcez pas ce nom, feigneur Perroquet, car mon cœur se brise à l'idée d'employer ce subterfuge, moi qui avais la plus belle crinière de tout mon royaume.

LE RENARD.

Je vous assure, Sire, que votre crinière était trop grosse autrefois, & que les traits si nobles & si beaux de Votre Majesté gagnent à ce qu'elle soit légèrement diminuée.

LE LION.

Ministre Renard, vous êtes un flatteur, mais je fais à quoi m'en tenir; je réussis beaucoup moins auprès des lionnes & des panthères, & le seigneur Perroquet me disait encore ce matin que ma crinière était le fujet de toutes les conversations.

LE PERROQUET.

Sire, mon opinion...

LE LION.

Eh! mon cher Perroquet, je ne vous demande pas votre opinion, car je fais que vous n'en avez pas; vous ne parlez que d'après les autres, & voilà pourquoi je m'en rapporte à vous pour savoir ce qui se passe. Mais je commence à être très-inquiet, car, malgré la récompense promise, peut-être ne pourrai-je obtenir cet objet tant désiré. Mais, que nous veut notre grand-chambellan?

SCÈNE III.

Les précédents, le Singe.

LE SINGE.

Sire, l'ambassadrice de votre illustre cousin, le grand-duc le Rock, désire parler à Votre Majesté à l'instant même.

LE LION.

Faites entrer.

(Une voix dans la coulisse.)

Madame la comtesse la Pie.

SCÈNE IV.

Les précédents, la Pie.

LA PIE.

(Elle parle très-vite.) Pardonnez-moi, Sire, de me présenter si brusquement devant Votre Majesté; mais l'affaire qui m'amène étant de la plus haute importance, ne pouvait souffrir de retard.

LE LION.

Je vous écoute, madame.

LA PIE.

Je vais vous expliquer en peu de mots le motif de mon ambassade : le grand-duc, monseigneur le Rock, ayant appris que vous désiriez une perruque, m'a chargée de vous apporter celle-ci ; il l'a enlevée à un nommé Cassandre, pour le punir d'avoir eu l'audace de lui prendre un de ses œufs.

LE LION.

Je vous prie, madame, d'exprimer ma sincère reconnaissance à mon cher cousin, & de lui dire que je tâcherai de reconnaître un si grand service.

LA PIE.

Monseigneur le Rock fait que les deux neveux de Cassandre font en route pour venir demander cette perruque à Votre Majesté, & il désire, pour toute récompense, que vous veniez sur eux l'outrage que leur oncle lui a fait.

LE LION.

Il fera obéi.

SCÈNE V.

Les précédents, le Singe.

LE SINGE.

Sire, deux voyageurs qui viennent d'arriver dans votre île, l'un au nord, l'autre au midi, réclament l'honneur de vous être présentés.

LE LION.

Ce sont sans doute ceux que nous attendons. Faites entrer. (*Le Singe sort.*)

SCÈNE VI.

Les précédents, Pierrot, Arlequin.

PIERROT,

Sire, je viens...

ARLEQUIN, *l'interrompant.*

Sire, le fujet qui m'amène...

PIERROT, *de même.*

Je demande pardon à Votre Majesté...

ARLEQUIN, *de même.*

Je supplie Votre Majesté de me pardonner...

LE LION.

Voulez-vous bien vous taire, messieurs. Je connais le but de votre voyage; vous venez me demander la perruque de votre oncle, mais vous ne l'aurez pas, d'abord parce que notre cher cousin, le grand-duc le Rock, qui vient de me l'envoyer, veut venger sur vous la témérité de votre oncle, & ensuite parce que je veux la garder pour mon usage. Maintenant, messieurs, je veux bien vous accorder la faveur de choisir vous-mêmes celui de mes fujets par lequel vous préférez être dévorés.

PIERROT, *à part.*

Ah! que dit-il? Je sens mes jambes qui fléchissent sous moi.

ARLEQUIN, *à part.*

Diable! Il ne plaifante pas. Comment fortir de là?

LE LION.

Eh bien! messieurs, avez-vous fait votre choix?

ARLEQUIN.

Pardon, Sire, mais je suis un peu curieux, & avant de mourir, je voudrais bien savoir en quoi cette perruque peut vous être utile.

LE LION.

Vous êtes bien hardi de m'adresser une pareille question. Cependant, comme c'est la dernière, je veux bien y répondre. Je compte me servir de cette perruque pour suppléer à ma crinière, qui diminue tous les jours.

ARLEQUIN.

Eh bien ! Sire, au lieu de vous affubler de cette perruque qui vous enlaidirait, je vous offre de faire repouffer votre crinière aussi belle que possible, avec une pommade miraculeuse que j'ai composée.

LE LION.

Ah ! cela ferait merveilleux.

ARLEQUIN.

Je ne demande que quelques heures pour la préparer.

LE LION.

Eh bien ! on ajournera ta mort jusque-là. Mais ce surris ne concerne pas ton compagnon.

PIERROT.

Sire, ne l'écoutez pas, il vous en impose avec sa pommade.

ARLEQUIN.

Ah ! si je pouvais en avoir de fuite, je prouverais à Votre Majesté..... (*Un pot de pommade paraît sur une table.*) Justement, en voici.

PIERROT.

Je vous répète, Sire, que c'est un imposteur, & qu'au contraire sa pommade est nuisible.

LE LION.

En ce cas, je veux qu'on en fasse l'essai sur toi.

(*Arlequin frotte la tête de Pierrot, dont le serre-tête disparaît, & qui paraît avec une chevelure qui lui cache la figure & tombe presque jusqu'à terre.*)

TOUS.

Ah ! quel prodige !

LE LION.

C'est miraculeux ! Arlequin, non-seulement je t'accorde la perruque de ton oncle, mais je veux breveter ta pommade en lui donnant mon nom.

ARLEQUIN.

Ah ! Sire, que de bontés ! Ma petite Colombine, je te reverrai enfin.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

*Les précédents, la fée Blanchette, Cassandre, Colombine.
(Ils arrivent dans un nuage.)*

LA FÉE.

Nous venons te féliciter, Arlequin.

ARLEQUIN.

Combien je vous remercie, madame la fée ! C'est à votre protection que je dois mon bonheur. Eh bien, mon oncle ?

CASSANDRE.

Eh bien, je suis prêt à tenir ma promesse.

ARLEQUIN.

Vous ne nierez plus, j'espère, l'efficacité de mes inventions, & la pommade du lion fera ma fortune.

LE LION.

Madame l'ambassadrice, vous direz, je vous prie, à mon cher cousin que j'espère qu'il voudra bien pardonner à Cassandre, en faveur du service que son neveu m'a rendu.

(La pie s'envole.)

PIERROT.

Et moi, est-ce que je vais rester comme cela ?

LA FÉE.

Oui, car en voyant ton mauvais caractère, ta marraine t'a retiré sa protection.

ARLEQUIN.

C'est cela, tu feras mon enseigne vivante.

PIERROT.

Oh ! Arlequin, je t'en prie.

ARLEQUIN.

Le fait est que tu es si laid comme cela, que tu me fais de la peine. Allons, console-toi, si tu te comportes bien, je composerai une autre pommade pour te faire tomber tes cheveux.

COUPLET FINAL.

*AIR : de Partie & Revanche.**ARLEQUIN, au public.*

Nos acteurs font les vrais modèles
De ces vertus qu'on cherche à l'opéra.

Chez nous, ni foudis, ni querelles,
 Cabale, envie, & cætera...
 Nous ne connaissons pas cela.
 Aucun travail ne nous rebute ;
 Jamais de fièvre ou d'enrouement.
 Nous ne redoutons qu'une chute,
 Car nous nous cassons en tombant.

TOUS.

Nous ne redoutons qu'une chute,
 Car nous nous cassons en tombant.





LES FÉES

COMÉDIE-FÉERIE

PERSONNAGES :

ARLEQUIN,
Le Prince ALMANZOR,
La Fée SENSIBLE,
DOROTHÉE,
FANCHON,
MATHURINE, leur mère,
LOUISON, leur servante.

SCÈNE PREMIÈRE

Le Prince, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ouf! je n'en puis plus, je suis éreinté! Ah! ça, mon prince, est-ce que vous allez nous faire courir la pretontaine pendant longtemps encore? Croyez-moi, mettez dans votre poche ce portrait dont la vue vous rendra fou, & retournons-nous-en de suite chez votre illustre père.

LE PRINCE.

Retourner chez mon père? Es-tu fou toi-même? Que viens-je faire ici?

ARLEQUIN.

Il est bien temps de le demander. Quoi! vous n'en savez rien!

LE PRINCE.

J'y viens chercher une beauté que j'adore, & je ne partirai pas que je ne l'aie rencontrée.

ARLEQUIN.

Voilà une perspective bien agréable.

LE PRINCE.

J'ai trouvé, il y a un mois, ce portrait à mon réveil, avec ce mot d'écrit : « *Je t'attends au bout du monde,* » & cet écrit était signé de la main de ma marraine, la fée Sensible. Un feu cruel s'est emparé de mon âme; en vain j'ai cherché à l'éteindre ; entraîné par mon étoile & par mon amour, je ne prétends renoncer à mes voyages que quand j'aurai parcouru infructueusement la terre entière.

ARLEQUIN.

Eh bien ! nous voilà jolis garçons ! La peste soit de la fée qui vous a suggéré une pensée si fatale à mon repos & au vôtre ?

LE PRINCE.

Que dis-tu, malheureux ?

ARLEQUIN.

Je dis, je dis que je crains fort que votre marraine, la fée Sensible, ne se soit moquée de vous, & que, pour ma part, je la maudis de bon cœur...

(Coup de tonnerre violent. Une voix formidable fait entendre ce mot : Le téméraire !)

ARLEQUIN, tombant à la renverse.

Oh ! là là ! madame la fée, ne me faites pas de mal ; je suis un misérable, un malotru... mais je ne pensais pas ce que je disais.

SCÈNE II.

(L'arbre qui est au milieu du théâtre s'ouvre, & la fée Sensible en sort.)

LA FÉE SENSIBLE.

Rassurez-vous, Almanzor, je viens en amie ; mais cependant je ne puis laisser impunie l'insolence de votre valet, qui a pu soupçonner ma bonne foi.

ARLEQUIN, *tremblant*.

Oh ! là là ! que va-t-elle me faire ? fangodémi !

LA FÉE.

Pour le châtier, je le condamne à plaire à la première femme qu'il rencontrera au terme de votre voyage.

ARLEQUIN, *raffuré*.

Tiens, cela n'est pas si mauvais, ni si difficile ! La nature m'a déjà tenu, en cela, lieu de fée & m'a doué, grâce à mon physique, du don de plaire à qui je voudrai.

LE PRINCE.

Le butor !

LA FÉE.

Oui, mais à dater d'aujourd'hui, je veux, au moment que tu aimeras ou que tu feras aimé, que tu sentes une faim que rien ne pourra rassasier.

ARLEQUIN.

Tant mieux, je mangerai toujours.

LA FÉE.

Non pas : les mets disparaîtront sitôt que tu les toucheras.

ARLEQUIN.

Ohimé ! est-ce tout de bon que vous dites cela ?

LA FÉE SENSIBLE.

L'arrêt est prononcé, il est irrévocable... Quant à vous, Almanzor, ne vous découragez pas. Il ne m'est pas permis de vous dire encore où réside celle que vous cherchez ; qu'il vous suffise de savoir que votre marraine veille toujours sur vous.

(Un nuage descend & enlève la fée.)

SCÈNE III.

Le Prince, Arlequin.

LE PRINCE.

Ces paroles consolantes de la bonne fée raffermissent ma résolution, & je me sens plus décidé que jamais à persévérer dans mon entreprise. Allons, viens, Arlequin.

ARLEQUIN.

Mon prince, si vous le permettez, je m'en vais prendre congé de vous.

LE PRINCE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que je n'ai pas envie de m'exposer à mourir de faim pour les beaux yeux de la première venue.

LE PRINCE.

Imbécille! Ne te figures-tu pas, réellement, que tu es fait pour inspirer de l'amour? Ma marraine a voulu se venger, en se moquant de toi. Viens, te dis-je.

ARLEQUIN, *regardant dans la coulisse.*

Oh ! je suis perdu, je suis un homme mort !

LE PRINCE.

Qu'as-tu donc ? qu'as-tu ? réponds.

ARLEQUIN, *mettant les mains devant ses yeux.*

J'ai... j'ai... que je crois déjà sentir un appétit dévorant. C'est fait de moi, si elle me voit, je vais la rendre amoureuse, c'est sûr.

LE PRINCE.

M'expliqueras-tu, maraud, ce que signifient ces exclamations ?

ARLEQUIN.

Hé ! mon prince, voyez plutôt vous-même... là bas, dans ce chemin creux... cette jeune fille qui porte une cruche.

LE PRINCE.

Quoi ! c'est là ce qui te fait peur ?

ARLEQUIN.

Sangodémi ! la menace de la fée n'est pas faite pour me rassurer.

LE PRINCE, *qui a toujours regardé dans la coulisse.*

Que vois-je ? ô ciel ! Arlequin, mon cher Arlequin, je l'ai trouvé, l'objet de mes recherches, cette adorable personne dont une main invisible m'a envoyé le portrait.

ARLEQUIN.

Ce que vous dites est-il possible ?

LE PRINCE, *lui montrant le portrait.*

Tiens, juge toi-même.

ARLEQUIN, *regardant.*

C'est la vérité véritablement véritable.

LE PRINCE.

Elle s'approche, éloignons-nous un peu. Notre présence pourrait l'effrayer, & je suis bien aise de l'observer avant d'en être connu.

(Ils se retirent.)

ARLEQUIN, *en sortant.*

Ah ! morbleu, il m'a semblé qu'elle jetait les yeux de mon côté ; n'allons pas nous faire aimer d'elle, ce serait du propre. Cachons-nous.

SCÈNE IV.

Dorothée, paraissant. Elle porte une cruche à la main.

Bon Dieu ! bon Dieu , que je suis donc malheureuse ! Je tâche d'être douce, polie envers tout le monde ; j'aime tendrement ma mère, quoiqu'elle me gronde sans cesse ; j'aime aussi ma sœur, quoiqu'elle me traite plus mal qu'une servante & qu'elle me batte souvent pour un rien, & cependant mon sort ne paraît pas devoir changer. Pourquoi faut-il qu'il y ait des personnes plus malheureuses les unes que les autres ? C'est réellement désolant. N'est-il pas pénible pour moi de venir tous les jours chercher de l'eau à la fontaine des Saules, qui est à près d'une demi-lieue de chez nous ? D'ailleurs, pourquoi ma sœur, qui fait tant la renchérie, n'y viendrait-elle pas à son tour ? Mais à quoi bon me plaindre ? Soumettons-nous plutôt. Je le dis sans hésiter, je préférerais la mort cent fois. Ah ! vraiment, je suis bien à plaindre. Qui prendra pitié de mon sort ? Mais, que dis-je ? Ne ferait-il pas plus sage de me taire sur mes ennuis, car tôt ou tard Dieu vous tient compte de la résignation. Ne murmurons donc plus & occupons-nous de notre tâche.

SCÈNE V.

Dorothée, la fée Sensible, sous les habits d'une vieille femme.

LA FÉE SENSIBLE.

Ma belle, feriez-vous assez complaisante pour me donner à boire. Je suis trop vieille pour pouvoir me baïffer jusqu'à la fontaine. Je vous ferais bien obligée si vous vouliez m'éviter cette peine.

DOROTHÉE.

Oui dà, ma bonne mère, avec grand plaisir ; laissez-moi rincer ma cruche, & je vous donnerai l'eau la plus claire.

(Elle rince la cruche qu'elle secoue, & puis, après l'avoir remplie, elle la présente à la fée.)

LA FÉE.

Vous êtes bien bonne, mon enfant.

DOROTHÉE.

Approchez-vous, ma pauvre vieille, je vais foutenir ma cruche, afin de vous donner plus de facilité pour boire.

LA FÉE.

Oh! que je vous ai d'obligations, ma chère fille !

DOROTHÉE, *quand la fée a bu, remplit de nouveau sa cruche.*

Cela ne vaut pas la peine d'un remerciement.

LA FÉE.

Pardonnez-moi, & je vais vous prouver ma reconnaissance. Apprenez que je suis la fée Sensible. (*Métamorphose.*) J'ai voulu éprouver votre bon cœur. Je suis contente de vous & je veux vous en récompenser. Je veux, chaque fois que vous rapporterez de l'eau de la fontaine, que cette eau se métamorphose en perles, en diamants, en pierres précieuses; mais cependant rappelez vous qu'il n'en fortirait rien, si vous aviez quelque mouvement de dépit ou de colère.

DOROTHÉE.

Oh! que je vais être heureuse de pouvoir enrichir ma pauvre mère! (*Elle renverse un peu sa cruche, il en sort des diamants.*) Oh! quel prodige!

LA FÉE.

Vous voyez ce que je vous ai dit.

DOROTHÉE.

Oh! comme ma sœur va enrager, quand elle verra toutes ces pierres précieuses! (*Elle secoue la cruche, dont il ne sort plus rien.*) Tiens, il ne fort plus rien!

LA FÉE.

C'est parce que vous venez d'avoir une mauvaise pensée. N'oubliez pas ce que je vous ai dit, ma chère Dorothée, & profitez de mon avis. Adieu.

(Elle disparaît.)

DOROTHÉE.

Oh! oui, j'en profiterai. Courons vite faire part de ce bonheur à ma mère. *(Elle sort par le côté où elle était entrée.)*

SCÈNE VI.

Le Prince, Arlequin.

LE PRINCE.

Elle s'éloigne! Suivons-la. Je veux m'affurer du lieu où elle demeure, avant de me présenter à elle.

ARLEQUIN, *à part.*

Une petite femme comme cela me conviendrait assez, si je n'avais pas peur de devenir trop affamé.

LE PRINCE.

Viendras-tu?

ARLEQUIN.

Mon prince, toute réflexion faite, accordez-moi la faveur d'attendre ici votre retour : je ne veux pas faire le malheur de cette jeune fille.

LE PRINCE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Hé, fangodémi ! dès qu'elle va me voir, elle n'a qu'à tomber éprise de moi !

LE PRINCE.

Imbécile ! ne crains rien.

ARLEQUIN.

Ou bien, je n'ai qu'à me prendre de belle passion pour elle.

LE PRINCE.

Insolent ! Il ne te manquerait plus que d'aller sur mes brisées. Viens, te dis-je, & ne réplique pas.

ARLEQUIN, *à part*.

Il est vraiment fort agréable d'être domestique, on ne peut jamais faire ses volontés.

(*Ils sortent.*)

ACTE II.

Le théâtre représente une habitation modeste.

SCÈNE PREMIERE

MATHURINE, *seule*.

Mais, voyez donc cette petite sotte de Dorothée ! Rester si longtemps à la fontaine, jamais cela ne lui est arrivé : il faut qu'elle se soit amusée en route. Il y a quelque chose là-dessous... Oh ! je vais l'arranger de la bonne façon quand elle va rentrer. Mais j'entends quelqu'un... c'est peut-être elle... justement.

SCÈNE II.

Mathurine, Dorothée.

MATHURINE.

Eh ! d'où venez-vous donc, mademoiselle la mufarde ? Vous avez été cueillir des noisettes, des fleurs, sans doute ? Je vais vous corriger d'importance.

DOROTHÉE.

Veillez m'écouter, ma mère, &...

MATHURINE.

Que pourrez-vous dire pour vous justifier, mauvais sujet?

DOROTHÉE.

J'ai trouvé à la fontaine une pauvre vieille femme qui m'a demandé à boire; je me suis empressée de lui en donner. Quel a été mon étonnement lorsque ses haillons ont fait place à un costume magnifique! Cette pauvre femme était une fée qui, pour me récompenser de ma complaisance, m'a dit que chaque fois que je me rendrais à la fontaine des Saules pour y puiser de l'eau, ma cruche se remplirait de diamants, de topazes, de rubis... J'ai tout de suite pensé à vous, ma mère, que ce don va rendre heureuse à jamais. Tenez, voyez plutôt.

(Elle secoue la cruche, dont il sort des perles. &c.)

MATHURINE.

O ciel! quelle merveille! cela n'est pas croyable. Mais il ne ferait pas juste que votre sœur, mademoiselle, n'ait pas le même bonheur. *(Elle appelle.)* Fanchon! Fanchon!

FANCHON, *brutalement, dans la coulisse.*

Eh bien! qu'est-ce que vous me voulez, encore? Vous êtes toujours à dire.

MATHURINE.

Fanchon, ma petite Fanchon, viens vite, viens voir...
viens, ma poule, viens, ma cocotte.

FANCHON, *de même*.

Oh ! Dieu, que c'est ennuyeux !

SCÈNE III.

Les mêmes, Fanchon.

FANCHON.

Vous ne pouvez donc pas me laisser un moment tranquille ? Qu'est-ce qu'il y a donc de si pressé ?

DOROTHÉE.

Ah ! si tu savais, ma bonne petite sœur !

MATHURINE.

Tiens, vois les belles choses qui sortent de sa cruche.

FANCHON.

Tant mieux pour elle : qu'est-ce que ça me fait ?

MATHURINE.

Il faut, ma petite bi-biche, que tu ailles aussi à la fontaine ; tu y trouveras une vieille femme qui te demandera à boire, & quand tu lui en auras donné, elle te récompensera comme ta sœur.

FANCHON.

Il ferait beau voir, vraiment, que j'allasse à la fontaine, avec une cruche sur la tête ! J'aurais une belle tournure, une fille comme moi ! et cela pour donner à boire à une vieille sempiternelle. Ma foi, non. Que Dorothée y retourne, ou envoyez-y qui vous voudrez, si cela vous convient.

MATHURINE.

Je veux que tu y ailles, mon rat-rat. Prends mon grand gobelet d'argent au lieu de la cruche ; cela fera plus honnête & cela te fatiguera moins. Va, ma bien-aimée, va.

FANCHON.

J'y vais, mais c'est bien à contre-cœur.

(Elle sort.)

MATHURINE.

Vous, venez déjeuner, mademoiselle ; débarrassez-vous de votre cruche. Vous devez être fatiguée.

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

Arlequin, entrant avec précaution.

Tiens, la porte est ouverte... C'est bien ici que la jeune fille est entrée... Sangodémi ! L'intérieur répond assez bien à l'extérieur... Cela ne respire pas l'opulence, en ces lieux. Il faut convenir que les princes ont quelquefois de singuliers caprices... Ils vont chercher bien loin ce qu'ils ont à foison sous la main. Je vous demande un peu si mon maître avait bien besoin de s'amouracher d'un portrait, et... Mais, acquittons-nous de sa commission. Il s'est arrêté à peu de distance de cette maison & m'a envoyé en avant pour reconnaître le terrain... Je ne vois personne... les informations ne seront pas longues... Je ne fais ce que cela signifie, je viens de dîner ce qu'on appelle à fond, & cependant je me sens, depuis un instant, un appétit défordonné. Oh ! là là ! je crois que la menace de la fée s'accomplit... je n'aime pourtant personne ! qu'est-ce que cela fait ? je suis aimé, sans doute ; quelque beauté soupire en secret pour moi & va me faire mourir de faim ! Qui pourrait-ce être ? je n'ai vu personne.

SCÈNE V.

Arlequin, Dorothée.

DOROTHEE.

J'ai entendu du bruit... c'est un étranger. Que demandez-vous, monsieur ?

ARLEQUIN.

Oh ! le ragoûtant minois ! Mais, morbleu ! ne la regardons guère ; c'est justement celle dont mon maître est amouraché.

DOROTHÉE.

Cet homme a un singulier air ! (*Haut.*) Encore une fois, monsieur, voulez-vous bien me faire part du motif qui vous amène ici ?

ARLEQUIN, *lui tournant le dos.*

Je ne fais plus que dire... je suis tout troublé. Me voilà le rival du prince, à présent.

DOROTHÉE.

Votre silence m'étonne, je l'avoue.

ARLEQUIN, *de même.*

Je suis bien à plaindre. Oh ! bon Dieu, est-ce que, par hasard, je l'aimerais tout de bon ? Je sens un appétit horrible.

DOROTHÉE.

En vérité, votre conduite est inconcevable ! Venez-vous parler à ma mère, ou bien...

ARLEQUIN, *à part.*

Ah ! chienne de fée Sensible !

DOROTHÉE.

Je vous en prie, expliquez-vous.

ARLEQUIN, *sans se retourner.*

Oh! tenez, accordez-moi une grâce... Il est écrit dans les grimoires du diable, qu'en cas que je sois aimé ou que j'aime, je ferai dévoré d'une faim effroyable, & je sens, depuis que vous êtes là, que vous m'adorez.

DOROTHÉE.

Moi! mais nullement, je vous jure.

ARLEQUIN.

Alors il faut que ce soit moi qui vous aime, & cela revient au même pour mon estomac. Par pitié, faites-moi servir à dîner tout de suite, car je mangerais toute une garenne.

DOROTHÉE.

Nous ne sommes pas riches, mais je puis contenter votre envie.

ARLEQUIN, *se retournant.*

Venez, que je vous embrasse! Mais, que dis-je? j'omettais la plus cruelle circonstance : tous les mets qu'on me présentera doivent disparaître dès que je voudrai y toucher.

DOROTHÉE.

Hé! bon Dieu, à qui devez-vous donc cette disgrâce?

ARLEQUIN.

A la marraine du prince Almanzor, mon maître, qui est fée & qui m'a ainsi puni pour avoir mal parlé d'elle.

DOROTHÉE.

Je vous plains.

ARLEQUIN.

Je le crois bien. A-t-on jamais éprouvé un pareil supplice ? Vivre & ne point manger. La peste soit de l'amour que j'éprouve pour vous !... Encore si j'espérais guérir de cette maudite tendresse !... Tenez, mon enfant, ayez pitié de moi... c'est votre vue qui cause mes tourments, éloignez-vous ; cela va sans doute se passer.

DOROTHÉE.

Allons, j'y consens pour vous obliger. Je viendrai dans quelques instants savoir ce que vous nous voulez.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

Arlequin, seul.

Et nous, décampons au plus vite. Elle se trompe fort, si elle croit que je vais l'attendre. Ah ! ça, mais qu'est-ce que je dirai à mon maître, au sujet de sa connaissance ? Ma foi,

mon génie m'inspirera... Diable ! un appétit avide comme le mien, c'est effrayant ! Il ne me manquerait plus que la pépie.

(*Il fort.*)

ACTE III

Le théâtre représente le même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

Fanchon, seule.

Ah ! que je suis lasse ! les mauvais chemins ! Moi qui ai les pieds si délicats, les voilà tout meurtris. J'en ferai malade plus de quinze jours... Eh bien, où est-elle donc, cette vieille?... Je ne fais où me reposer, en l'attendant ; l'herbe est trop fraîche, les pierres sont trop dures... Il faut donc que je reste debout comme une sentinelle... C'est vraiment bien ennuyeux ; mais ma sœur me payera la peine que je me donne ici.

SCÈNE II.

Fanchon, la fée Sensible en belle dame.

FANCHON.

Tiens, qu'est-ce que c'est donc que cette superbe madame

qui a l'air de faire tant l'importante, parce qu'elle a une belle robe?

LA FÉE, *allant vers Fanchon.*

Ma jeune fille, je meurs de soif... Voulez-vous bien avoir la complaisance, puisque vous avez un gobelet en main, de me le prêter pour boire à cette fontaine?

FANCHON.

Vraiment?... buvez dans le creux de votre main, si vous avez soif. Ah! oui, sans doute, j'aurai apporté exprès un beau gobelet d'argent pour donner à boire à une inconnue. En voilà d'une bonne, par exemple! Faites comme je vous l'ai dit, buvez à même le biffin de la fontaine.

LA FÉE, *sèverement.*

Puisque vous êtes si peu généreuse & si insolente, je vais vous punir comme vous le méritez.

FANCHON.

Oh! je me moque bien de vous.

LA FÉE.

Hé bien! puisque vous avez le cœur si corrompu, que votre figure soit à l'avenant; qu'elle devienne noire comme votre âme. (*La figure de Fanchon est devenue toute noire.*) Voilà comme on punit les méchants. (*Elle disparaît.*)

FANCHON, *seule.*

O ciel ! que dit-elle là ? C'est une fée que j'ai offensée.
(*Se regardant dans la fontaine.*) Grands dieux ! quelle horrible figure ! Ah ! regagnons notre demeure & cachons-nous à la terre entière.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

Le théâtre change & représente la maison de Mathurine.

Mathurine, Dorothee.

DOROTHÉE.

Oui, ma mère, il était ici il n'y a qu'un instant, & je lui avais fait promettre de nous attendre. Mais il paraît qu'il se fera impatienté.

MATHURINE.

D'après ce que tu m'as dit, cela m'a l'air d'un fou & j'aime autant qu'il ne revienne pas. Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit, c'est de notre bonheur... Voilà, grâce au don que tu as reçu, notre fortune faite... Ah ça, il faudra avoir soin de ne pas nous laisser manquer d'eau. Toi & ta sœur, vous irez chacune à votre tour à la fontaine ; mais je ne saurais trop t'engager à ne pas apprendre à tout le monde ce qui nous arrive, car les habitants misérables de ce village, & Dieu fait s'il y en a, tomberaient tous chez nous.

DOROTHÉE.

Ma mère, il ferait pourtant si doux de les soulager !

MATHURINE.

Pardine oui, un tas de gueux comme ça. Ils n'ont qu'à travailler. Mais j'entends du bruit, c'est sans doute Fanchon.

SCÈNE IV.

Les mêmes, Fanchon, accourant.

FANCHON.

Ah ! ma mère, je suis perdue.

MATHURINE.

Oh ! Dieu, quelle horreur !

FANCHON.

C'est ma sœur qui est cause de mon infortune.

DOROTHÉE.

Hélas ! ma pauvre sœur, en quoi suis-je coupable ?

MATHURINE.

Oui, montre, c'est toi qui causes ton malheur ; tu l'as trompée pour la perdre. Sors d'ici, malheureuse ! sors de cette maison... Je ne fais ce qui me retient que je ne t'affomme !

DOROTHÉE.

Quoi ! ma mère, vous me chassez ?

MATHURINE.

Oui, pour jamais !

DOROTHÉE, *se dirigeant vers la porte.*

Grands Dieux ! que vais-je devenir ?

SCÈNE V.

Les mêmes, la Fée, le Prince, Arlequin.

(Au moment où Dorothée va sortir, la fée paraît & l'arrête.)

LA FÉE.

Restez, Dorothée, c'est moi qui vous en prie.

ARLEQUIN, *à part.*

La pauvre petite est dans les larmes. Est-ce que ce ferait de ne plus m'avoir vu ?

FANCHON.

O ciel ! c'est la méchante Fée à qui je dois mon affreux visage.

(Elle veut sortir.)

LA FÉE.

Restez aussi, je vous l'ordonne.

ARLEQUIN, *à part.*

Oh ! le vilain laideron ! Pourvu qu'elle ne devienne pas amoureuse de moi. Je ne ferais pas flatté de jeûner pour elle !

LA FÉE.

Dorothée, je n'ai pas oublié que, lorsque j'étais sous les habits d'une pauvre vieille, vous m'avez tendu une main généreuse ; j'ai voulu vous en récompenser. Mais sachez, ma chère enfant, que ce n'est point le hasard qui m'avait amenée près de vous ; depuis longtemps je vous portais un vif intérêt. Vos vertus vous méritaient un sort heureux ; j'avais fait parvenir au prince Almanzor, mon filleul, votre portrait, pour le rendre amoureux de vous.

LE PRINCE.

Oui, divine Dorothée, sans savoir en quel lieu du monde vous résidiez, je me suis mis en route pour vous trouver. Le hasard ou plutôt ma bonne marraine, à mon insçu, m'a rendu témoin de votre bon cœur & m'a fortifié, plus que jamais, dans l'intention de vous épouser...

DOROTHÉE.

Qu'entends-je ! Se peut-il ?...

ARLEQUIN.

La vérité, la belle, & qui pis est, je ne suis plus amoureux de vous.

DOROTHÉE.

Mais ma mère, ma pauvre sœur ?

LA FÉE.

Quoique votre mère ait été injuste à votre égard, je veux bien lui pardonner.

MATHURINE.

Que de bonté ! (*A Dorothée.*) Va, ma pauvre enfant, je me repens bien de t'avoir maltraitée.

LA FÉE.

Quant à Fanchon, elle s'est montrée trop endurcie pour que je ne prolonge pas sa pénitence ; mais si elle peut se repentir, je lui promets, en votre faveur, de l'abréger.

(Fanchon s'éloigne en levant les mains au ciel.)

Soyez heureux tous les deux, & n'oubliez jamais qu'un bienfait obtient toujours sa récompense.





LA MANIE CORRIGÉE

OU

ARLEQUIN-PLUTON

PIÈCE FÉERIQUE EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES :

M. RICHARD, *propriétaire ;*
M^{me} RICHARD, *sa femme ;*
ARLEQUIN, *leur domestique ;*
LISETTE, *leur servante ;*
HORTENSE, *leur fille ;*
VALÈRE, *le prétendu d'Hortense ;*
UN DIABLE.

ACTE I

Le théâtre représente une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

Richard, Arlequin.

RICHARD, *qu'on ne voit pas.*

Sors d'ici, coquin, fors au plus tôt ou je t'affomme ; ce ferait trop d'honneur pour toi que de te pendre.

ARLEQUIN, *fortant de la maison.*

Oh ! oh ! oh ! Le plaissant original ! Voyez donc le bel honneur que celui d'être pendu. Oh ! oh ! Quel diable de vertigo le tourmente ; mais je ris là comme un butor, c'est bien plutôt pour moi le moment de pleurer. Hi ! hi ! hi ! Pauvre Arlequin, que vas-tu devenir ? Si j'avais touché mes gages, j'aurais encore quelque ressource ; mais je suis sans le sou & sans la maille. Hi ! hi ! hi ! J'ai une faim d'enragé ; il devait bien attendre, ce monsieur Richard, que j'eusse dîné pour me renvoyer ; mais on ouvre la porte, sauvons-nous, sauvons nous.

SCÈNE II.

Lifette, Arlequin.

LISETTE.

Arlequin, Arlequin !

ARLEQUIN, *se retournant.*

Ah ! c'est toi, Lifette.

LISETTE.

Comme tu te fauves.

ARLEQUIN.

Oh ! je craignais que ce ne fût ce vilain monsieur Richard qui se mit à mes trouffes ; mais toi, mon petit bouchon, tu ne me fais pas peur.

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé ?

ARLEQUIN.

Ah ! tendre mignonne, je te quitte ; adieu, mon petit pigeon, adieu pour jamais.

LISETTE.

Mais dis-moi donc le fujet ?

ARLEQUIN.

Monfieur Richard me met à la porte.

LISETTE.

Et pour quelle raifon ?

ARLEQUIN.

Il veut me faire pendre & je m'y refuse : un joli garçon comme moi à la fleur de fon âge, faire la grimace à la lune, fi, fi donc.

LISETTE.

Te faire pendre, tu lui as donc volé quelques effets ?

ARLEQUIN.

Volé ! ce foupçon de ta part me déchire le gégier ! Ai-je donc la mine d'un voleur ?

LISETTE.

Je ne te comprends pas.

ARLEQUIN.

Oui, me faire pendre & lui auffi.

LISSETTE.

Tu extravagues. Le pauvre garçon ! Explique-toi donc mieux.

ARLEQUIN.

Comment, petite poulette, tu ne fais pas quelle est la manie de monsieur Richard ? Il a fait, il y dix-huit mois, un voyage en Angleterre.

LISSETTE.

Je fais cela. Eh bien !

ARLEQUIN.

Eh bien ! depuis ce maudit voyage, la vie, à ce qu'il dit, lui paraît un fardeau trop lourd ; il veut le mettre bas, en un mot, il veut mourir.

LISSETTE.

Cependant il vit encore.

ARLEQUIN.

C'est vrai ; mais aujourd'hui il voulait que nous nous pendissions tous deux ; j'aurais encore accepté la partie s'il avait voulu mettre son premier enjeu ; mais non, le bourreau voulait que ce fût moi. Là-dessus bien des débats, bien des menaces, enfin, à la porte ! Hi ! hi ! hi !

LISETTE.

Que je te plains, pauvre Arlequin ! Mais que dit madame Richard à toutes ces extravagances ?

ARLEQUIN.

Elle en rit, elle en pleure.

LISETTE.

Comment ? Elle en rit, elle en pleure ?

ARLEQUIN.

Oui, elle rit de voir que son cher époux veut se donner la mort, & elle pleure de ce qu'il n'en a réellement pas la force.

(On appelle Lisette.)

Mais j'entends qu'on t'appelle, je ferais fâché que tu fusses grondée. Rentre, mon petit trognon, & dis pour la dernière fois adieu à ton petit brunet qui va chercher un maître qui n'aime pas la pendaïfon.

LISETTE.

Il est tout trouvé, ce maître.

ARLEQUIN.

Oui, déjà !

LISSETTE.

Tu connais bien monsieur Valère ?

ARLEQUIN.

Sûrement, qui aime la fille de monsieur Richard, la charmante Hortense, & dont le conjugo est arrêté pour aujourd'hui.

LISSETTE.

Hé bien ! C'est à moi qu'il est redevable de cet hyménée ; & à ma sollicitation , il ne refusera pas de te prendre à son service.

ARLEQUIN.

Oh ! *cara mia Lisetta*, que je t'embrasse, que je t'embrasse. (*Il l'embrasse.*)

LISSETTE.

Tu m'étrangles , doucement. Je rentre ; toi, fais le tour de la maison & je vais t'ouvrir la petite porte ; au revoir.

ARLEQUIN.

Vas vite, vas vite. Allons, faisons ce que m'a dit mon cher cœur & rentrons par la petite porte.

(*Il sort.*)

ACTE II

Le théâtre représente un appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

Valère, Madame Richard.

VALÈRE.

Se peut-il, madame, que vous vous refusiez à mon bonheur, quand j'ai l'agrément de monsieur votre époux ?

M^{me} RICHARD.

Prières inutiles, monsieur ; mon époux est maître de ses volontés comme je suis maîtresse des miennes ; & c'est assez qu'il veuille ce mariage pour que je m'y oppose.

VALÈRE.

Que va devenir ma chère Hortense ?

M^{me} RICHARD.

L'épouse d'un autre, qui, plus adroit que vous, m'en fera la première demande.

VALERE.

O fort funeste ! faut-il me jeter à vos pieds ?

M^{me} RICHARD.

La scène ferait trop pathétique. Retirez-vous, monsieur.
Ah ! voici ce maraud d'Arlequin, il faut que je lui lave la tête.

SCÈNE II.

Arlequin, les précédents.

ARLEQUIN, *à part.*

Oh ! oh ! Elle y perdra sa lessive.

M^{me} RICHARD.

Avance ici, maroufle ?

ARLEQUIN, *à part.*

Oh ! le joli petit mouton.

M^{me} RICHARD.

Dis-moi, faquin, qui t'a permis de sortir de chez moi ?

ARLEQUIN.

C'est la canne de monsieur votre tendre époux qui m'en a donné l'ordre.

M^{me} RICHARD.

Allons, finis tes balourdifes.

ARLEQUIN.

Houais ! des balourdifes, être comme un pendu & danfer en l'air, moi & votre mari, un pas de deux.

VALÈRE.

Eh bien ! madame, m'accordez-vous la main d'Hortense, si, par mes soins, je puis corriger monsieur Richard de cette folle manie qu'il a de vouloir se tuer ?

M^{me} RICHARD.

Je n'écoute rien, monsieur ; vous voulez me gagner, mais vous y perdrez vos peines. Encore une fois, ma fille n'est pas pour vous. Votre servante.

(*Elle sort.*)

ARLEQUIN.

Oh ! quelle tête entêtée ! Eh mais, madame, daignez donc vous laisser expliquer ce que monsieur... Oh ! elle est partie. (*A Valère.*) Comment allez-vous faire maintenant ? Le succès me paraît bien compromis.

VALÈRE.

N'importe, je ne me décourage pas, Arlequin, & je suis

fût d'obtenir Hortense. Va dire à mes gens de travailler à ce que je leur ai dit.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

Arlequin, seul.

Quel peut donc être le projet de monsieur Valère pour qu'il soit si fût de son mariage?.....

SCÈNE IV.

Arlequin, Lisette.

LISETTE.

Eh bien ! mon cher Arlequin, que dit madame Richard ?

ARLEQUIN.

Madame Richard est inexorable ; elle n'a rien voulu entendre. Mais, à ton tour, dis-moi, qu'allons nous faire ?

LISETTE.

Je n'en fais rien.

ARLEQUIN.

Si monsieur Valère n'obtient pas la main d'Hortense, la dot qu'il t'a promise ?

LISETTE.

Eh bien ! je ne l'aurai point.

ARLEQUIN.

Tu ne veux donc pas te conjoindre avec moi ?

LISETTE.

Je ne dis rien là-dessus.

ARLEQUIN, *tendrement*.

Tu ne m'aimes donc plus, ma minette ?

LISETTE, *riant*.

Mami, non ! Oh ! oh ! oh !

ARLEQUIN.

Ah ! petit serpent, tu ris quand j'enrage. Oh ! fangodémi, si je m'étais pendu.

LISETTE.

Tu aurais eu grand tort. Je t'aime toujours & je ferai ta petite femme.

SCÈNE V.

Valère, les précédents.

VALÈRE.

Bravo ! mes enfants ; j'épouse. Madame Richard est dans nos intérêts.

LISETTE.

Je vous félicite, monsieur, de ce premier succès.

VALÈRE, à *Arlequin*.

Et toi, as-tu été où je t'ai dit ?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur, voilà que j'y vole.

SCÈNE VI.

Lisette, Valère.

VALÈRE.

Le maraud ! Tout devrait être déjà prêt. Je ne fais ce qui me retient de courir après lui pour lui arracher les oreilles.

LISSETTE.

De grâce, monsieur, ne lui arrachez rien ? Il doit être mon époux, & je veux un mari complet.

VALÈRE.

On ne peut lui refuser sa grâce en voyant tes beaux yeux.

LISSETTE.

Vous êtes aussi galant que vif.

VALÈRE.

C'est vrai. Je te quitte, Lisette, je vais moi-même faire mes apprêts, tant j'appréhende qu'on les fasse de travers.

LISSETTE.

Et moi, monsieur, je retourne auprès de madame, la maintenir dans ses bonnes dispositions à votre égard.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

Valère, seul.

Va, Lisette, va vite. Elle est vraiment serviable, cette fille. C'est à elle seule que je dois mon bonheur, & je dois affurer le sien.

M. RICHARD, *qu'on ne voit pas.*

C'était un ivrogne, un gourmand, & j'ai bien fait de le renvoyer.

VALERE.

J'entends monsieur Richard. Eh ! vite, eh ! vite, cédonz-lui la place.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

M. Richard, Hortense.

M. RICHARD.

Oui, ma chère enfant, il aime trop la vie, & je ne dois pas faire cas de pareilles gens.

HORTENSE.

Pourquoi, donc, mon petit papa, ne pas aimer la vie quand on en fait bon usage ?

M. RICHARD.

Et qui peut se flatter d'en faire bon usage ?

HORTENSE.

Vous-même, qui prévenez vos amis sur leurs besoins, qui êtes généreux, qui vous occupez sans cesse du bien de votre fille, de votre chère Hortense ; qui lui donnez même aujourd'hui pour mari celui qui a fixé son choix.

M. RICHARD.

Tu me parles de mariage. Je croyais d'abord qu'il devait & pouvait te rendre heureuse ; mais j'ai vu assez tôt, Dieu merci, que c'était pour toi le comble de tous les maux. J'entrevois des larmes qui tombent de tes yeux. Oh ! la pauvre enfant, c'est de joie qu'elle pleure. Adieu, ma chère enfant, adieu.

SCÈNE IX.

Hortense, seule.

Que je suis malheureuse d'avoir un père dont la folle manie détruit la bonté de son cœur ! Valère m'a bien promis de le corriger. Hâte-toi donc, cher amant, d'apporter le remède à ce mal qui me tourmente & me désespère.

ARLEQUIN, qui a entendu les derniers mots.

Le remède est dans cette fiole, le daron va l'avaler, & tout ira bien, fangodémi !

HORTENSE.

Puiffes-tu dire la vérité, mon cher Arlequin !

ARLEQUIN.

La vérité véritablement véritable... L'apothicaire me l'a bien garanti. Si ça ne faisait pas son effet, mille millions de mortiers ! c'est que M. Pilon ferait pilonné, oui... La salle est toute préparée, nos costumes sont prêts ; allons, mademoiselle, venez mettre la main à la pâte...

(Ils sortent.)

ACTE III

Le théâtre représente les Enfers.

SCÈNE PREMIÈRE.

Valère seul, examinant le local.

C'est fort bien disposé; si je n'avais pas moi-même préfidé à cet arrangement, je me croirais vraiment aux enfers. Mais c'est lui, M. Richard, comme il sera surpris à son réveil!

SCÈNE II.

Arlequin, Valère.

ARLEQUIN, *accourant.*

Monsieur! monsieur! M. Richard vient d'éternuer, ça ne dérange-t-il rien à la chose?

VALÈRE.

A ton air pâle, tu m'as fait peur; non, non, ça n'y fait rien : ce dormitif qu'il a pris dans son café l'affoupit, mais ne lui ôte pas les facultés d'un vivant.

ARLEQUIN.

Dam! c'est que je craignais....

VALÈRE.

Rassure-toi, nous avons un quart d'heure à nous... Mais, quoi! tu ne songes pas à t'habiller en Pluton?

ARLEQUIN.

Oh! je ne ferai pas long à me pelotonner, je ferai aussitôt prêt que ces dames... Mais vous-même?

VALÈRE.

Ne t'inquiète pas, va faire ta toilette.

ARLEQUIN, *riant*.

Oh, oh, oh, oh, je vais avoir bonne tournure. (*Il sort, il revient.*) Monsieur, voici notre Mégère & la belle Didon.

VALÈRE.

Ah! bravo! bravo!

ARLEQUIN.

Bravissimo! Madame est très-bien sous ce costume, & je suis sûr qu'elle jouera son rôle d'après nature.

VALÈRE.

Mais va donc t'habiller.

ARLEQUIN.

Je ne fais qu'un faut.

SCENE III.

Valère, Hortense, Madame Richard.

VALÈRE.

Ah! ma chère Didon, je vous quitte, non pas comme Enée, pour vous être infidèle, mais pour revenir auprès de vous & plus tendre & plus constant.

M^{me} RICHARD.

En voyant, monsieur, le zèle que vous mettez à corriger mon mari, je vous trouve de plus en plus digne de posséder la main de ma fille. Mais je crois que nous étions convenus de faire transporter monsieur Richard tout endormi dans ce falon.

VALÈRE.

C'était bien d'abord mon plan, mais j'ai trouvé mieux de le faire mettre tout à fait à l'entrée de cette salle, pour, à l'instant qu'il s'éveillera, mettre les diables à ses trouffes.

HORTENSE.

Mon cher cousin, c'est pour moi le plus grand bonheur que de me prêter à tout ce stratagème. Que n'est-il fini, & que ne sommes-nous tous heureux!

VALÈRE.

Nous le ferons, ma belle, & même avant peu. Je reviens à l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Arlequin, Madame Richard.

ARLEQUIN, *habillé en Pluton, éternuant.*

Apfit ! apfit ! apfit ! Trois éternuements de plain-pied qu'il vient encore de faire.

M^{me} RICHARD.

Ah ! c'est le feigneur Pluton.

ARLEQUIN.

Oui, madame Mégère, c'est lui-même qui est bien votre petit valet.

M^{me} RICHARD.

Daignez monter sur votre trône, Majesté diabolique.

ARLEQUIN.

Diabolique vous-même... Mais c'est bien haut, ça.

M^{me} RICHARD.

Il faudra pourtant y monter.

ARLEQUIN.

Non pas, non pas, je perdrais la tramontane ; je tomberais & je me fendrais la cervelle, me démettrais le bras, me disloquerais le..... Voyez donc le beau coup de théâtre que ça ferait....

SCENE V.

Valère, les précédents.

VALERE.

Me voilà prêt, monsieur est où il doit être ; il commence à se frotter les yeux , retirons-nous, retirons-nous.

(L'orchestre joue.)

SCÈNE VI.

*Les démons, devant & derrière M. Richard, font à le tourmenter.*M. RICHARD, *se débattant.*

Miséricorde ! laissez-moi tranquille.

UN DIABLE.

Tu t'es donné la mort, tu es notre gibier.

(L'air continue.)

M. RICHARD.

Ah! dieux! par pitié, retirez-vous.

LE DIABLE.

Oui, par pitié nous allons te griffer. Heureusement pour toi, Pluton nous appelle : ne t'impatientes pas, nous allons revenir.

SCENE VII.

M. Richard, seul.

Quoi! je suis aux enfers! Ciel! est-il possible? Je me ferais donné la mort sans m'en apercevoir? J'aperçois des ombres qui s'avancent, interrogeons-les... Pourriez-vous me dire où je suis & qui vous êtes?

VALERE, *en Romain.*

Qui je suis, moi?... Caton d'Utique, qui me tuai de désespoir, parce que la république romaine avait été renversée par César.

DIDON.

Et moi, cette tendre Didon, qui me donnai la mort après avoir été trompée par l'infidèle Enée.

VALERE.

Mais avez-vous subi votre jugement ?

M. RICHARD.

Quel jugement ?

VALFRE.

Celui que tout nouveau venu doit subir, & qui est terrible. Mais fuyons, fuyons, j'aperçois les Furies qui nous cherchent, & Pluton lui-même qui vient dans ces lieux.

SCÈNE VIII.

Arlequin-Pluton marche jusqu'au moment où il est sur le trône.

ARLEQUIN.

Halte-là !.. Mais quel est encore ce vaurien, ce maroufle qui s'est avisé de prévenir la mort ? Réponds à ma question. Qui a pu te dégouter de la vie ? Tu ne parles pas ! Je vais te faire

délier la langue. Que Mégère paraisse, qu'elle s'arme de ses fouets & qu'elle étrille d'importance ce coquin, pour lui rendre la parole.

MÉGÈRE, *paraissant*.

Que faut-il faire, feigneur Pluton?

ARLEQUIN.

Donner cent coups d'étrivières à ce pendard.

MÉGÈRE.

J'y suis toute préparée.

M. RICHARD.

C'est en vain que tu crois m'épouvanter; de mon vivant je n'ai jamais craint ma femme, qui était encore plus méchante que toi.

MÉGÈRE.

Il blasphème, feigneur; cent coups de plus, n'est-il pas vrai?

ARLEQUIN.

Tout beau! belle dame; je suis plus indulgent & je lui pardonne ce blasphème; mais puisqu'il se refuse de répondre à mes questions, je vais moi-même rappeler à sa conscience les crimes dont il est coupable. Dis-moi, tu avais à ton service un nommé Arlequin?

M. RICHARD.

Oui, un fripon qu'il ne faudra pas épargner, car il est descendu dans votre empire.

ARLEQUIN.

Houaif! les étrivières; les étrivières, on te les donnera tout à l'heure. Pourfuivons: je fais que tu lui as donné des coups de canne, que tu l'as même mis à la porte parce qu'il n'a pas voulu se pendre...

M. RICHARD.

Comment! Est-ce qu'un maître n'a pas le droit de battre un impertinent, un lâche poltron?

ARLEQUIN.

C'en est trop! Agissez, Mégère! Paraissent, démons, & mettez-le dans l'huile bouillante pour le rafraîchir.

M. RICHARD.

Grâce! seigneur Pluton, grâce!

MÉGÈRE.

Ne vous laissez point attendrir? Point de miséricorde pour ce malheureux.

ARLEQUIN.

Si fait, je suis bon diable. Je vais lui offrir les moyens d'échapper aux châtimens qu'il mérite. D'abord, demande pardon à ce pauvre Arlequin que tu as si maltraité ; c'est moi qui le représente.

M. RICHARD.

Vous, feigneur, le dieu des enfers, Pluton, le représentant de ce faquin ?...

ARLEQUIN.

Hein ! tu veux donc.....

M. RICHARD.

Eh bien ! oui, je lui demande pardon.

ARLEQUIN.

Je suis satisfait de ton obéissance ; mais ce n'est pas tout. Consens-tu que je marie ces deux ombres que tu vois ici présentes ?

M. RICHARD.

Vous êtes bien le maître là-dessus.

ARLEQUIN.

Non, il me faut ton consentement, finon...

M. RICHARD.

Eh bien ! oui, j'y consens.

ARLEQUIN.

Ta soumission m'intéresse en ta faveur, je veux faire encore plus pour toi : tu es mort & je te rappelle à la vie.

M. RICHARD.

Bon, si j'étais veuf; mais ma femme ?

ARLEQUIN.

Eh bien ! ta femme vaut plus que tu ne mérites : c'est ta folle manie qui te la faisait craindre, parce qu'elle s'opposait à tes extravagances; mais je ne veux te rendre à la vie, qu'autant que tu vas signer de ton sang que tu renonces à ta folie pour jamais.

M. RICHARD.

Oh ! oui, j'y renonce.

ARLEQUIN.

C'est de tout ton cœur : ne va pas tromper le diable, au moins.

M. RICHARD.

Oh ! oui, oui, de tout mon cœur.

ARLEQUIN.

Oh ! fangodémi, nous sommes tous heureux. Monsieur Caton l'Étique l'avait bien prédit.

VALÈRE.

Oui, monsieur Richard, nous sommes tous heureux.

M. RICHARD.

Eh quoi ! où suis-je donc ?

ARLEQUIN.

Eh ! fangodémi, vous êtes chez vous : la farce est jouée ; moi, trop heureux de l'avoir fait réussir ; mais c'est à vous, messieurs, à certifier son succès.

M^{me} RICHARD.

Oui, mon tendre ami, tu es dans ton falon que nous avons fait ainsi décorer pour te jouer cette pièce, dont nous te conterons le détail en foupant.

M. RICHARD.

Vous l'avez très-bien jouée, mes amis, & ma reconnaissance.....

ARLEQUIN.

Bon, de la reconnaissance ; mais surtout tenez votre promesse, fangodémi, & ayez toujours devant les yeux cette maxime :

AIR : Des dettes.

Quelque triste que soit son fort,
Soi-même se donner la mort,

C'est étrange manie.

Malgré les plus fâcheux destins,

Malgré les fous, les chagrins,

Ma foi, vive la vie !





LE NAIN JAUNE

OU

QUIRIBIRINI

PIÈCE FÉERIE EN DEUX ACTES

PERSONNAGES :

LE NAIN JAUNE,
FLORESTAN, *prince de ****,
ARLEQUIN, *son écuyer*,
ILCANOR, *magicien, roi des Iles Noires*,
ROSEMONDE.

ACTE I

Le théâtre représente une chaumière ; sur un des côtés est une énorme bouteille, sur laquelle est écrit *Effence* ; du côté opposé un bahut praticable

SCÈNE PREMIÈRE.

Arlequin d'abord, ensuite Florestan.

(Arlequin entrant avec précaution. Il salue de tout côté, ensuite il appelle son maître.)

ARLEQUIN.

Seigneur Florestan !

FLORESTAN.

Je ne vois personne.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus.

FLORESTAN.

Il paraît que cette chaumière n'est point habitée.

ARLEQUIN.

Tant pis, mon prince... Nous n'y trouverons point à manger & j'ai une faim!...

FLORESTAN.

Gourmand! qui ne pense qu'à manger! N'as-tu pas bien déjeuné avant de partir?

ARLEQUIN.

Oh! oui, parlez-moi de ça! Quatre pruneaux & deux noisettes.

FLORESTAN.

Et tu n'as rien laissé?

ARLEQUIN.

Sangodémi, ne fallait-il pas encore inviter une demi-douzaine d'amis? Et dire que c'est à peu près mon régime de chaque jour... Aussi, je m'amoindris, je fonds à vue d'œil. Mais que regardez-vous ainsi, mon prince?

FLORESTAN.

Cette porte qui conduit, sans doute, dans une autre pièce. Entrons-y.

ARLEQUIN.

Entrez-y tout seul, mon prince. Quant à moi, je demeure.

FLORESTAN.

Que crains-tu donc ?

ARLEQUIN.

Tout absolument, depuis que nous sommes sortis de notre pays pour courir après une femme, que nous ne reverrons peut-être jamais.

FLORESTAN.

Infortunée Rosemonde !

ARLEQUIN.

Nous n'avons eu que mésaventures sur mésaventures. Vous avez manqué périr mille fois pour une.

FLORESTAN.

Hé ! que m'importe la vie sans Rosemonde !

ARLEQUIN.

Ah ! voilà qui est bien dit ! Il y a deux mois que cette belle princesse vous fut enlevée au moment où vous alliez devenir son époux ; vous résolûtes aussitôt de courir la pretontaine jusqu'à ce que vous l'eussiez retrouvée ; en serviteur fidèle, je vous ai suivi, & depuis notre départ, nous n'avons rien appris, sinon que la princesse avait été enlevée par un magicien ; mais lequel ? Nous nous sommes embarqués, mais nous avons fait naufrage & sur le point d'être engloutis, nous

avons pu, à force de lutter contre les flots, aborder sur cette plage inconnue... Cette cabane s'est offerte à nos regards : nous y avons pénétré, & d'après ce que je crains, nous n'avons échappé à la fureur de l'onde que pour périr misérablement de faim ici.

UNE VOIX.

Tu te trompes, Arlequin.

ARLEQUIN, *tombant de frayeur.*

Ah ! mon Dieu ! on a parlé !

FLORESTAN.

En effet, j'ai entendu...

ARLEQUIN.

Tenez, mon prince, allons-nous-en. Nous sommes dans l'habitation de quelque forcier, qui nous tuera s'il nous trouve. Décampons, décampons.

(Fausse sortie.)

(Une grille barre la porte.)

Oïmé ! voilà que ça commence. Nous mourrons ici, c'est sûr.

LA VOIX.

Tu te trompes, te dis-je, demande ce que tu voudras.

ARLEQUIN.

Ah ! Seigneur, donnez-nous à manger pour quatre ! — Je mangerai pour trois, d'abord.

(Une table magnifiquement servie sort de terre.)

Ah ! cette vue me raffure & me réjouit. Voyez donc, mon prince. Je croyais n'avoir faim que pour trois... Je me trompais ! Je vais manger pour fix. Mettez-vous donc à table.

FLORESTAN.

Je n'ai besoin de rien.

ARLEQUIN.

Je vais boire à la santé de l'hôte généreux qui me fait faire une si bonne chère.

FLORESTAN.

Tu n'y fonges pas, Arlequin ; si ce repas t'était fervi par le diable ?

ARLEQUIN.

Sangodémi ! mon prince, vous me troublez la digestion.... Mais non, cela ne saurait être... car, enfin.

AIR : *du Petit Courrier.*

Si c'est le diable qui me fert,
Vous conviendrez, mon très-cher maître,
Que je puis fort bien me permettre
De le chanter pour le dèffert.

Oui, vraiment! je ferais coupable
Si je ne répétais ici
Qu'à coup sûr c'est un fort bon diable,
Que celui qui me traite ainsi.

(La table est entraînée.)

Hé bien, hé bien. Voilà qu'elle disparaît! Et je n'ai pas pris mon café! Un instant! il faut que je la rattrape, et je profiterai de l'occasion pour inspecter la maison & tâcher de découvrir son propriétaire. *(Il sort du côté par où la table a disparu.)*

SCÈNE II.

Florestan, le Nain Jaune.

LA VOIX.

Florestan! Florestan!

FLORESTAN.

On m'a nommé!... D'où vient cette voix?

LA VOIX.

Regarde de ce côté. Vois cette énorme bouteille; elle renferme ton bonheur.

FLORESTAN.

Mon bonheur, dis-tu? Qui que tu ferois, être inconnu, apprends-moi ce que je dois faire pour l'obtenir?

LA VOIX.

La brifer, & tu y trouveras un ami & un protecteur.

FLORESTAN.

Dois-je croire?...

LA VOIX.

Tu hésites ?

FLORESTAN.

Après tout, que risqué-je ? *(Il s'approche de la bouteille qu'il brise en éclats. — Coup violent de tonnerre. — Au milieu d'une épaisse fumée apparaît le NAIN JAUNE; il a une longue queue au bas des reins.)*

LE NAIN, *sautant à terre.*

Reçois mes remerciements, mortel courageux, qui a brisé la prison où je gémissais depuis trois mille sept cent treize ans.

FLORESTAN.

Daignez m'expliquer...

LE NAIN.

Je vais satisfaire ta curiosité ! Je me nomme le Nain Jaune. Mes fonctions sont, sur la terre, d'aider les chevaliers fidèles

et braves comme toi. Un méchant enchanteur, le roi des Iles Noires, jaloux de ma mission, parvint à force de conjurations à me soumettre à son pouvoir ; il m'enferma dans cette bouteille où j'aurais pu demeurer éternellement, si un heureux hasard ne t'avait amené en ces lieux. Tu m'as arraché à ma prison ; je ne mettrai point de bornes à ma reconnaissance.

SCÈNE III.

Les mêmes, Arlequin.

ARLEQUIN.

Seigneur, j'ai bien visité toute la maison & je n'y ai pas trouvé un chat. (*Apercevant le Nain.*) Sangodémi ! Vous êtes en société ? Si c'est le maître de l'établissement, il n'est pas beau.

FLORESTAN.

Silence, maroufle.

LE NAIN.

Florestan, je connais le but de ton voyage : tu es à la recherche de la belle Rosemonde... Hé bien, je veux te la faire retrouver, & cela avec d'autant plus de bonheur, que celui qui te l'a ravie est ce maudit enchanteur à qui j'ai dû ma trop longue captivité, le perfide Ilcanor.

FLORESTAN.

Quoi ! il se pourrait ?...

ARLEQUIN.

Voilà qui est curieux !

LE NAIN.

Sache donc que Rosemonde est renfermée dans une île qu'on appelle l'*Île Inaccessible*. Tous les efforts pour y pénétrer sans talisman feraient vains, & une mort terrible deviendrait le prix de ton audace.

ARLEQUIN.

Oh ! là ! là ! Je suis tout tremblant, rien que d'y penser ! Je suis sûr que je suis blême.

LE NAIN.

Mais je vais, grâce à des charmes secrets, t'y transporter toi & ton écuyer, sans que vous ayez aucun péril à redouter.

ARLEQUIN.

Oïmé ! nous transporter ! Est-ce que nous allons nous envoler ?

FLORESTAN.

O mon généreux protecteur, je m'abandonne à vous.

LE NAIN.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Sans redouter aucun malheur,
Je vais, en moins d'une seconde,
Grâce à mon métier d'enchanteur,
Te faire revoir Rosemonde.

FLORESTAN.

Partons, seigneur, sans hésiter !

ARLEQUIN.

Mais je ne vois pas de voiture...

LE NAIN.

Je l'aurai, pour vous transporter,
En trouver une lestée & sûre. (bis.)

(*Le Nain touche de sa baguette le bahut qui se transforme en nuage, supportant un char volant que traîne un griffon, sur lequel se place le petit Nain. — Le théâtre change & représente un beau jardin ; un banc est au pied d'un arbre.*)

SCÈNE IV.

Rosemonde, seule.

Hélas ! je ne fais où porter mes pas pour trouver le repos.
Ce lieu charmant, ce site délicieux, malgré toutes les séduc-

tions qui m'y entourent, n'est qu'une prison que je maudis, & d'où je ne puis m'échapper; le maître odieux qui commande ici en souverain veille trop bien sur son infortunée victime!... Que je suis à plaindre! Et Florestan qu'est-il devenu? Hélas! il ne me reste rien! pas même la dernière consolation des malheureux... l'espérance. (*Se levant.*) On vient de ce côté!... ô ciel! c'est mon infâme persécuteur. Ah! fuyons... (*Statues descendant de leurs piédestaux.*)

(*Elle veut fuir, mais des gardes qui étaient cachés se montrent & lui interceptent le passage.*)

SCÈNE V.

Rosemonde, Ilcanor.

ILCANOR.

Vous le voyez, Rosemonde, vous tenteriez vainement de vous soustraire à ma vigilance. Hé! pourquoi fuir ma présence? Vous refuserez-vous donc toujours à recevoir les vœux d'un roi qui ne veut que votre bonheur?

ROSEMONDE.

Votre aspect m'est odieux & vos discours font un outrage. Sachez que je ne veux pour époux que Florestan.

ILCANOR.

Rosemonde, je ne puis tolérer plus longtemps un tel lan-

gage... Vous oubliez trop que vous êtes en ma puissance, & désormais votre liberté dépendra de votre soumission. (*L'obscurité est venue, — on entend rouler le tonnerre.*) Mais que signifient ces signes précurseurs de quelque événement? Suis-je menacé de quelque péril? Cui! mon art m'apprend que mon rival est près de moi. (*Regardant dans la coulisse.*) O ciel! c'est lui-même. Mais qu'ai-je vu? Le Nain Jaune l'accompagne... Qui donc l'a délivré de mes enchantements?

SCÈNE VI.

Rosemonde, Ilcanor, le Nain, Florestan, Arlequin.

LE NAIN.

Ilcanor, le jour la vengeance approche : rends-nous Rosemonde, ou crains tout de notre courroux!

ILCANOR.

Ah! perfides ennemis, vous croyez Ilcanor sans moyens de lutter! Bientôt vous allez être détrompés... A moi, puissances infernales, délivrez-moi de ces traîtres! Toi, Rosemonde, deviens une statue, & toi, Florestan, vas au fond des entrailles de la terre recevoir le juste châtiment de ta témérité! (*Rosemonde est devenue immobile & sa figure est devenue en marbre; elle est entourée de statues qui forment un groupe. — Florestan s'est abîmé au milieu des flammes.*) Quant à toi, odieux Nain Jaune...

LE NAIN.

Quant à moi, j'échappe à ton pouvoir. (*Il disparaît dans l'arbre. — Arlequin s'est sauvé.*)

ACTE II

Le théâtre représente un site désert & affreux, une caverne à droite.

SCENE I.

Arlequin, courant.

Ouf ! je n'en puis plus. Reprenons haleine. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que c'est donc terrible ce qui vient de se passer ! Mon pauvre maître tombé dans un grand trou ; le Nain disparu & mam'zelle Rosemonde changée en statue ! Pauvre femme ! elle ne pourra plus parler. Et moi, qui, à force de courir, me trouve transporté dans cet affreux pays, où je ne resterai pas longtemps sans mourir de faim, ou sans être dévoré par les animaux féroces. Mais n'ai-je pas entendu quelqu'un qui s'avance ?

UN ÉCHO.

Avance.

ARLEQUIN.

Sangodémi ! on me répond ! ai-je bien oui ?

L'ECHO.

Oui.

ARLEQUIN.

La frayeur s'empare de moi. Tout mon corps tremble.

L'ECHO.

Tremble !!!

ARLEQUIN, *tombant par terre.*

Oh ! là ! là ! Seigneur Génie, accorde-moi la vie & je donne tout ce que je possède, si tu l'ordonnes.

L'ECHO.

Donnes.

ARLEQUIN, *se relevant.*

Mais je suis fou ! c'est un écho qui est ici. Parbleu ! il vaut encore mieux causer avec un écho que de causer tout seul. Celui-ci a l'air très-complaisant ; amufons-nous.

L'ECHO.

Amufons-nous.

(*Un ours sort debout de la caverne.*)

ARLEQUIN.

Oïmé ! je fuis mort !

L'OURS.

Je te fais donc peur aussi ?

ARLEQUIN.

On ne peut pas plus.

L'OURS.

Eh ! bien, vois-moi sous ma véritable forme. (*Il change & on voit le Nain Jaune.*) Reconnais le protecteur de ton maître.

ARLEQUIN.

Alors, monsieur le Nain Jaune, vous le protégez bien mal, ou vous n'avez guère de puissance.

LE NAIN.

Je ne puis changer le destin ; mais je le sauverai encore de bien des maux & ce fera par toi.

ARLEQUIN, *saluant.*

Vous êtes bien bon ! mais si j'avais le pouvoir de sauver quelqu'un, je commencerais par me sauver moi-même.

LE NAIN.

Ne répliques pas & obéis. Écoute, je vais te confier le talisman que le fort a désigné. Arrache-moi la queue.

(*Il se retourne.*)

ARLEQUIN.

Ah ! Seigneur, vous voulez rire. Je vous ferai mal.

LE NAIN.

Ne crains rien & arrache, te dis-je ; tel est l'ordre du destin. (*Arlequin arrache la queue. — Lazzis.*) Lorsque tu désireras quelque chose, tu n'auras qu'à l'agiter, en prononçant ce mot tout-puissant : *Quiribirini* !

ARLEQUIN.

Quiribirini !... Je ne pourrai jamais dire ce mot-là.

LE NAIN.

Il suffit. Je te quitte. Souviens-toi que lorsque tu voudras revoir ton maître, ce mot talismanique te rapprochera de lui à l'instant même. Mais souviens-toi aussi qu'il est sans effet pour la délivrance de la princesse.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

Arlequin, seul.

Ce que c'est que de nous ! avec cette queue & un *Quiribirini*, proféré à propos, je peux bouleverser la nature entière ! C'est incompréhensible... Ah ! ça, moi qui bavarde là, tandis que je devrais m'occuper de mon pauvre maître...

FLORESTAN, *dans la caverne.*AIR : *Tandis que tout sommeille.*

Dans une tour obscure
Un prisonnier gémit ;
Sans secours il languit,
Étendu sur la dure.

Qui le plaindra,
Le soutiendra,

Dans sa douleur profonde ?
Plus jamais pour lui de bonheur !
Ni plus de repos pour son cœur...
Hélas ! il a dans son malheur
Entraîné Rosemonde !

ARLEQUIN.

Je ne me trompe pas ! c'est sa voix... ce bon maître... il faut le consoler. Entrons.

(*Il se dirige vers la caverne. — Une licorne en sort & vomit des flammes.*)

Oh ! tu ne me fais pas peur. *Quiribirini !*

(Il agite la queue, la licorne disparaît. Un rideau de nuages la remplace & masque l'entrée de la caverne.)

Qu'est-ce que cela veut dire ? des nuages ! Est-ce que ce serait sa prison ? elle ferait d'un nouveau genre... Allons, *Quiribirini !*

(Les nuages se dissipent & laissent voir une cage de fer, dans laquelle est couché Florestan.)

SCENE IV.

Arlequin, Florestan.

ARLEQUIN.

Oh ! mon pauvre maître, c'est Arlequin, votre écuyer dévoué qui vient vous sauver.

FLORESTAN.

Bon serviteur ! Et Rosemonde ? ma chère Rosemonde ?

ARLEQUIN.

Vous la reverrez. Mais vous êtes bien mal pour faire la conversation. Attendez un peu que je vous délivre. *Quiribirini !*
(Les barreaux de la cage tombent.)

FLORESTAN.

Cher Arlequin ! grâce à toi, me voilà libre. Maintenant, courons sauver la princesse.

ARLEQUIN.

Nous ne le pouvons pas.

FLORESTAN.

Ciel, que me dis-tu ?

ARLEQUIN.

Ce que m'a dit le Nain Jaune, votre protecteur, qui a bien voulu détacher sa queue en votre faveur.

FLORESTAN.

Peu m'importe le secours d'un talisman ! Je la sauverai ou je périrai.

ARLEQUIN.

Vous périrez, mais je ne vous quitte pas. Je vais effayer l'effet de mon *Quiribirini* ; mais j'ai bien peur de faire chou blanc. *Quiribirini* !

(Le théâtre change & représente une forêt.)

Nous voilà revenus dans la forêt qui est voisine des domaines du roi des Iles Noires, votre rival.

FLORESTAN.

Et c'est ma fatale imprudence qui cause le malheur de tout ce qui m'est cher, & fans le Nain Jaune...

ARLEQUIN.

Vous feriez encore en cage. Vous voyez que monseigneur le Nain Jaune avait bien ses motifs pour vous interdire de songer à Rosemonde, puisque vous ne pouvez rien pour elle.

FLORESTAN.

Silence ! quelqu'un vient... c'est elle...

ARLEQUIN.

De grâce, seigneur, de la prudence, cachons-nous dans ce fourré ; peut-être le ciel nous inspirera-t-il.

SCENE V.

Les mêmes, cachés, Rosemonde.

ROSEMONDE

Rien ne peut me faire oublier mes peines ; mes malheurs font si grands que la mort seule peut y mettre un terme. Ah ! Florestan, qu'êtes-vous devenu ?

FLORESTAN.

Je ne puis résister plus longtemps. (*Se montrant.*) Ah ! divine Rosemonde !

ARLEQUIN.

Mon prince, quelle imprudence !

SCÈNE VI.

Les mêmes, Ilcanor.

ILCANOR.

Téméraire ! Je vous tiens donc en ma puissance ! Rien ne pourra vous y soustraire & ma vengeance fera terrible.

(*Le massif d'arbres s'entrouvre, & le Nain Jaune en sort.*)

Tu t'abuses, Ilcanor. Les destins ont prononcé ! Rosemonde fera rendue à Florestan, son époux, & toi, méchant génie, tu vas redevenir ce que tu étais avant de paraître sur la terre, & tu expieras aux enfers, par les plus cruels supplices, tes nombreux forfaits.

(*Ilcanor change à vue & est transformé en furie. — Tonnerre. — Il s'enfonce avec des diables.*)

ILCANOR.

O fureur !

LE NAIN JAUNE.

Vous, belle princeffe, & vous, Florestan, recevez le prix de vos vertus & de vos infortunes, & qu'une longue fuite de prospérités vous fasse oublier les pénibles épreuves que vous avez eu à subir.

ARLEQUIN.

Et moi, monseigneur le Nain, vous ne m'abandonnerez pas?

LE NAIN.

Non, fans doute.

FLORESTAN.

Tu feras du repas de noce.

ARLEQUIN.

Grand merci! Je m'en lèche les doigts d'avance. Mais dites-moi que dois-je faire du dépôt que vous m'avez confié?

(Il montre la queue.)

LE NAIN.

Je le reprends. *(La queue va se rattacher à ses reins.)* Ce talisman t'est désormais inutile, & il peut servir à d'autres infortunés.

(Le théâtre a changé & représente un superbe palais, que viennent éclairer les flammes de Bengale.)

ARLEQUIN, *au public.*

AIR : *de la Famille de l'apothicaire.*

De ce cont' jaune qu'on a pris
Dans la Bibliothèque bleue,
Si vous comprenez tout le prix,
Ah ! messieurs, fût-ce d'une lieue !
Prouvez-nous en venant nous voir,
Quand vous devriez faire queue,
Que notre succès de ce soir
N'est pas trop tiré par la queue.





L'ILE DES PERROQUETS

OU

Il ne faut pas toujours se fier à la parole.

PERSONNAGES :

UN OFFICIER,
 DEUX HOMMES (domestiques), dont le premier gascon, si
 l'on veut,
 UNE DAME,
 UN MATELOT, *patron du canot,*
 DES PERROQUETS, *parlant,*
 UN SINGE, }
 UN SERPENT, }
 UN TIGRE, } *muets.*

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une forêt. Dans le fond, on voit la mer par un côté; sur l'un des côtés, une caverne sous un rocher. A l'ouverture, l'orchestre fait entendre un bruit de tempête, qui s'apaise par degrés. Ensuite, l'orage cesse tout-à-fait, comme dans *Zémire & Azor*. C'est le matin — Au lever du rideau, on voit paraître deux hommes, en désordre, & s'appuyant l'un sur l'autre.

LE PREMIER HOMME, *au second*.

Ah! mon pauvre ami, quelle terrible chose qu'un naufrage!... Hier au soir, nous avons soupé tranquillement dans un vaisseau où nous avons chacun un bon maître, bien riche, & qui nous aurait fait notre fortune au retour de ce voyage, dans lequel ils avaient déjà gagné des sommes immenses...; nous ne pensions qu'à rire, boire & manger, sans avoir rien à faire que de les servir à table..., lorsque, après un excellent souper, la tempête nous a donné un cruel dèssert : notre vaisseau fut brisé. Maîtres & valets, capitaine & matelots ont été précipités dans la mer. En guise de liqueur fine, nous avons bu l'onde amère & salée, au point d'en avoir une fière indigestion.

LE SECOND.

Oh oui! Et ce qui est pire encore, c'est que pour nous guérir de cette indigestion-là, nous allons sans doute être dévorés, dans cet endroit sauvage, par les animaux féroces qui l'habitent.

LE PREMIER.

Ah Dieu ! quelle déplorable fin pour de braves jeunes gens comme nous, qui avons si bonne envie de vivre !... Ah ! pourquoi l'ambition m'a-t-elle fait quitter les bords fortunés de la tranquille Garonne ?

LE SECOND.

Et moi, le Pont-Neuf & la Samaritaine !... Ah ! si je pouvais revoir la Butte-Montmartre et les ânes du moulin où que mon père était meunier, je ne voudrais plus jamais les quitter...

LE PREMIER.

Oh ben, oui ! t'as beau regretter tes ânes, c'est des tigres & des lions que j'allons trouver ici à leur place.

LE SECOND.

Et quand je n'en trouverions pas, mon cher camarade, pour nous manger tout vivans, faudra toujours que je mourions, faute de pouvoir manger nous-mêmes... Car v'là, moi, que je me fens une faim enragée.

LE PREMIER.

Et moi de même, pour le moins.... Et ce qui m'effraye, c'est que je me rappelle que j'ai entendu, dans le vaisseau, mon maître lire un livre où qu'il disait que des malheureux qui avaient fait naufrage comme nous, dans une île, avaient fini par être obligés de se manger eux-mêmes, l'un après l'autre.

LE SECOND.

Miséricorde ! tu me fais frémir ! Ah ! mon cher ! (*Se jetant à genoux devant lui.*) Est-ce que tu aurais le cœur de me croquer comme ça ? Oh ! promets-moi que tu ne me mangeras jamais.

LE PREMIER, *se jetant de même.*

Et toi, jure-moi que tu ne profiteras pas de mon sommeil pour m'étrangler...

LE SECOND.

Oui ! je te le jure, à condition que tu m'en fasses autant.

LE PREMIER.

Eh ben ! moi de même, & je veux que ta chair m'empoisonne, si jamais j'y touche.

LE SECOND.

Et moi, que le premier morceau que j'avalerai de toi m'étrangle...

(*Ils se donnent la main & se relèvent.*)

Embrassons-nous, mon ami, pour assurer notre ferment.

LE SECOND.

De tout mon cœur ! Mais, ne vas pas me mordre, toujours!...

LE PREMIER.

Eh ! ne crains rien. Nous avons besoin l'un de l'autre pour nous défendre contre les animaux... & ne fût-ce que des rats que nous trouverions dans l'île, ça nous soutiendra toujours quelque temps.

LE SECOND.

Allons, v'là qu'est dit... Et nous jurons fraternité entre nous, & guerre à mort à tous les rats.

(Ils s'embrassent.)

LE PREMIER.

A présent, voyons à chercher, chacun de notre côté, & le premier qui fera une heureuse découverte, appellera l'autre pour l'aider. Tiens, je m'en vas fureter par là ; toi, tourne par ici.

(Le premier s'en va.)

SCÈNE II.

Le second homme.

Je lui fouhaite bonne chance ! Mais, ma foi, je suis trop faible & trop exténué pour me mettre à courir le bois, & à risquer de rencontrer quelque loup, au lieu d'un rat que j'aurais encore bien de la peine à attraper... Je ferai bien

mieux de me reposer là un peu au soleil. On dit que : « qui dort dîne, » & si je peux endormir mon estomac pendant une heure, ça diminuera peut-être un peu la faim qui me tourmente. V'là un endroit commode, étendons-nous-y à notre aise. (*Il se couche par terre & s'étend.*) Eh ! c'est un peu dur. Ça ne vaut pas tout-à-fait mon hamac, dans notre vaisseau ; mais, du moins, il n'y a pas ici de roulis pour faire culbuter mon matelas.

(*Comme il est couché de son long, il entend une voix de perroquet, sur un arbre, qui crie : A l'eau ! à l'eau !*)

LE SECOND, *relevant la tête.*

Quiens ! y a du monde, ici. C'est un pays habité, & même bien policé, puisqu'il y a des porteurs d'eau qui courent les rues.

UNE AUTRE VOIX.

A la cave !... à la cave !...

LE SECOND, *relevant davantage la tête.*

Oh ! v'là un marchand de vin qui appelle, à présent ! C'est ben meyeur, ça, & ben pus intéressant. (*Il dit haut :*) Passe, passe ton chemin, porteur d'eau, & avance, toi, marchand de vin. (*Il se relève tout-à-fait.*) Ah ! jarni ! je fommes ben mieux tombé que je ne croyons. C'est ici un pays de coccagne.

(*Il marche un peu.*)

UNE VOIX.

Ah ! qu'il est beau, Perrot ! (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah !

LE SECOND, *à part.*

Ah ! mordiennne ! C'est quéqu'un qui me reconnaît ! qué-que Parisien de Montmartre, Pierre... Perrot ! C'est mon nom de père en fils ; car même, quand j'étais petit, on m'appelait *Pierrot*... Mais, i se moque de moi de me voir comme ça... & effectivement je n'ose pas me montrer, fait comme me v'là...

(Il s'arrête.)

LA VOIX.

As-tu déjeûné, mon ami ?

LE SECOND, *à part.*

Ah ! C'est différent. V'là de l'amitié, à c't heure, & ça peut s'accepter. *(Il avance.)* Non, mon cher camarade, qui que tu fois. Je n'ai pas mangé depuis vingt-quatre heures, & je tombe d'inanition.

LA VOIX.

Veux-tu du rôl ou du mouton ?

LE SECOND.

Ah ! mon Dieu ! tout ce que tu voudras pour le moment. Le plus tôt prêt fera le meilleur.

LA VOIX.

Jeanneton, donne à déjeûner à Perrot.

LE SECOND.

Ah ! oui. Je te ferai bien obligé, & à Jeanneton aussi.

LA VOIX.

Va-t'en à la cuisine.

UNE AUTRE VOIX.

A la cave ! à la cave !...

LE SECOND.

Oui, oui, c'est bon tous les deux. Mais, par où faut-il chercher tout ça, dans ce bois ? Indique-moi donc le chemin.

SCÈNE III.

Le second homme (le premier revient).

LE PREMIER, *tout affligé.*

Ah ! mon cher camarade de malheur, nous n'avons plus d'espoir, & nous sommes sans ressources. Ce pays est désert, il ne produit rien, & je n'y ai vu personne. Nous sommes condamnés à mourir de faim.

LE SECOND, *très-gaîment.*

Au contraire; console-toi, mon ami, & remercions notre bonne étoile qui nous a fait tomber en ce pays!...

LE PREMIER.

Comment! Pourquoi donc?

LE SECOND.

Parce que j'ai bien mieux trouvé que toi, moi, & fans avoir tant couru. L'île est habitée, & heureusement par des gens très-hospitaliers. J'y ai même déjà rencontré une très-bonne connaissance : un de mes anciens amis d'école, apparemment, qui m'a appelé par mon propre nom, & m'a offert le plus cordialement du monde à déjeuner, & du vin, & toute sa cuisine...

LE PREMIER.

Ah! ventredienne! c'est excellent, ça. Oh! mon cher ami, que je suis charmé que tu te sois fauvé avec moi!

(Il l'embrasse.)

LE SECOND.

Oui, parce que ça te fauve aussi doublement, toi... & que, comme un ami en mène un autre, tu penses bien que tu vas partager le bon repas qui m'a été offert.

LE PREMIER.

Ah! c'est naturel; comme j'aurais fait moi-même avec toi... Le malheur nous a liés, & nous avons juré de vivre & de mourir ensemble... Aussi, allons bien vite trouver ce généreux ami qui t'a invité à sa table. Où est-il, ce brave homme?

LE SECOND.

Ma foi, je n'en fais rien, car je ne l'ai pas encore vu. Je n'ai fait que l'entendre; mais sa voix venait de par là.... (*Il montre.*) & tu es survenu quand il me pressait d'aller à sa cuisine.

LE PREMIER.

Eh bien, mon cher, marchons vite de ce côté-là, nous le rattraperons; d'ailleurs, l'odeur du bon fricot qu'il nous prépare nous mènera droit à sa cuisine. Le nez nous guidera, & quand on a faim, on devine & on flaire un bon repas d'un quart de lieue.

LE SECOND.

Allons, fers-moi donc de chien de chasse & tâche de retrouver la piste.

(*Ils avancent tous deux & disparaissent dans le bois.*)

SCENE IV.

(Une Dame, aussi en désordre & échappée du naufrage, vient en réfléchissant d'un air douloureux.)

LA DAME.

O Ciel! quel est mon triste sort, & ne vaudrait-il pas mieux que je fusse restée ensevelie dans les flots de la mer? Mes malheurs seraient terminés... au lieu que j'en aurai peut-être encore de plus cruels à supporter!... O mon époux! ô mes enfants! je ne vous reverrai jamais...

UNE PERRUCHE, *de dessus un arbre.*

Bonjour, maîtresse.

LA DAME, *surprise.*

Qu'entends-je? On m'a parlé, je crois... Maîtresse!... Aurais-je le bonheur que ma femme de chambre se soit sauvée aussi de ce terrible naufrage?

LA PERRUCHE.

Elle est toujours belle, ma maîtresse...

LA DAME.

Eh! ma pauvre fille! Peux-tu louer ma beauté, quand je touche à mes derniers moments?

LA PERRUCHE.

Elle est bonne, ma maîtresse.

LA DAME.

Oui, je l'ai toujours été; mais, dans mon malheur, je n'ai plus les moyens de te le témoigner.

LA PERRUCHE.

Baïsez maîtresse.

LA DAME.

Oh! Lisbette, c'est trop de familiarité. Si l'infortune m'a réduite à votre niveau, vous ne devez pas en abuser pour vous méconnaître & m'insulter.

LA PERRUCHE *rit*.

Ah! ah! ah! ah!...

LA DAME.

Méchante fille! Vous m'outragez, & vous fentez votre tort, puisque vous n'osez pas vous montrer. Ah! laissez-moi, enfoncez-vous dans cette forêt & allez-y rougir de votre ingratitude... Mais j'aperçois deux hommes que j'ai vus sur notre vaisseau...

SCENE V.

(*Les deux hommes reviennent.*)

LA DAME, *à part.*

Hélas ! il y en a peut-être encore d'autres de sauvés.

LE PREMIER HOMME, *à l'autre.*

Eh ! tiens, voilà cette brave dame qui s'était embarquée avec nous. (*Il avance vers elle.*) Ah ! bon Dieu ! ma chère dame, y a-t-il longtemps que vous êtes ici, & y avez-vous trouvé quelque autre personne de notre équipage ?

LA DAME.

Non. Je n'y ai entendu que mon ingrate femme de chambre, qui m'a insultée & abandonnée.

LE PREMIER.

Et nous venons d'être trahis aussi par quelqu'un qui, soi-disant, avait offert à déjeuner à mon camarade ; mais je crois plutôt qu'il l'avait rêvé, car nous n'avons pu trouver ni le déjeuner ni la personne.

LE SECOND.

Mais je ne conçois pas ça, après les amitiés qu'il m'a faites ici même... Tiens, j'étais là quand il m'a parlé.

LE PREMIER.

Mais, imbécile, je te dis que c'est les oreilles qui t'ont corné. Où diantre veux-tu qu'il y ait des caves & des cuisines, puisqu'il n'y a pas seulement de maison?

LE SECOND.

Et moi je te soutiens qu'on m'a parlé, & bien clair même. Ainsi y a du monde & il faut ben que ce monde-là aye de quoi boire & manger. Ainsi, cherchons bien, & nous trouverons sûrement de quoi aussi pour nous.

(Un singe passe dans le fond.)

LE PREMIER, à l'autre.

Oh! tiens, je m'avise mieux que toi, moi... Vois-tu ce singe? C'est un animal rufé & gourmand; suivons-le, & s'il y a par ici quelque endroit cultivé, quelques champs de légumes ou quelques arbres à fruits, il nous y conduira... Venez avec nous, madame, & vous partagerez ce que nous trouverons.

LA DAME.

Ah! je n'aurai pas la force d'aller bien loin.

LES DEUX HOMMES.

Nous vous aiderons à marcher...

(Ils commencent à marcher, plusieurs voix crient ensemble :)

A la garde! Au feu! Au voleur! Arrêté! arrêté!

LA DAME, *tremblante, ainsi que les deux hommes.*

O ciel ! ils vont nous affaffiner.

(Les voix recommencent :)

Arrête ! arrête ! En prison, le voleur ! Tue ! tue ! tue.

LA DAME.

Ah ! me voilà déjà morte !

LE PREMIER.

Eh vite ! fauvons-nous. J'aperçois l'entrée d'une caverne, allons nous y cacher bien vite.

(Ils y vont & s'y enfoncent.)

SCÈNE VI.

Les perroquets, riant tous ensemble.

Ah ! ah ! ah ! ah !

(Un serpent traverse en tortillant, & entre dans la caverne.)

SCÈNE VII.

(Les deux hommes & la Dame ressortent de la caverne par un autre côté.)

LA DAME, *en sortant la première.*

Miséricorde!...

LE PREMIER, *qui tient la Dame par le bras.*

Eh vite! madame, esquivons-nous.

LE SECOND.

Eh! ne me laissez donc pas là pour l'écot à moi tout seul.
Il n'y en aurait pas pour une de ses dents creuses!

LE PREMIER.

Nous sommes bien heureux que la caverne ait une double
fortie, pour nous échapper de ce monstrueux serpent!...

LE SECOND.

Oh! oui! sans quoi nous serions croqués tous les trois.

(Les perroquets recommencent à rire.)

Ah! ah! ah! C'est bon, ça!...

LE SECOND.

Entends-tu, les enragés qui se moquent de nous à présent?...

LES PERROQUETS.

C'est du rôti... du mouton...

LE PREMIER.

Non, ventredieu! C'est ben du chrétien, & si vous aviez de l'âme, vous n'en mangeriez pas...

UN PERROQUET *chante*:

Quand je bois du vin clairer,
Tout tou-ou-ou-ourne au cabaret.

LE SECOND.

Ah! les misérables! difons notre *in manus*, les v'là qui chantent notre enterrement.

LE PREMIER.

Au contraire, jarnibleu! Leur gâté me rassure un peu. C'est preuve qu'ils ne font pas si méchants & qu'ils veulent nous faire plus de peur que de mal. Quand on rit, on ne mord pas.

LE SECOND.

Eh! tais-toi, donc, nigaud... Le chat qui joue avec la souris finit par l'étrangler.

LE PREMIER.

C'est égal. Il faut toujours essayer à les prendre par la douceur, puisqu'ils sont les plus forts... Humilions-nous donc devant eux. A genoux, tous.

(Il se met à genoux, & le second aussi.)

Hélas ! mes bons messieurs, mes braves habitants !... Ayez pitié de trois misérables naufragés qui, n'ayant ni bu ni mangé depuis vingt-quatre heures, sont maigres, étiques & décharnés, & ne pourraient vous fournir un bon repas. Daignez nous accorder quelques secours ; et si vous voulez finir par nous dévorer, donnez-nous au moins le temps de nous engraisser auparavant.

LE SECOND.

Eh ! va-t'en au diable, toi, avec ta chienne de prière ! Je ne veux être dévoré ni gras ni maigre, moi.

LE PREMIER.

Eh ! laisse donc, mon cher ! C'est un répit que je demande, & dès que l'on a terme pour payer, l'on ne doit rien.

LES PERROQUETS, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! ah !

LA DAME.

Ah ! nos prières sont bien inutiles... Ce sont des barbares qui se rient de nos douleurs & de nos larmes...

UNE PERRUCHE.

Elle a du chagrin, ma maîtresse.

UN PERROQUET.

Baïfe, baïfe, Perrot, mon ami!...

LE SECOND.

Et voilà aussi mon traître, qui m'avait invité à déjeuner, qui vient pour me donner le coup de grâce! (*Il crie, en colère:*) Va-t'en au diable! avec ton amitié, & tuez-nous tout de fuite, nous en ferons plus tôt quittes!

SCÈNE VIII.

*Les précédents.**(Un tigre paraît, ou bien le serpent qui est déjà venu.)*

LE PREMIER.

Ah! mort de ma vie! Voilà le grand exterminateur qui nous arrive! Gare fa dent carnaffière!

(Il grimpe sur un arbre.)

LE SECOND *grimpe sur un autre, en criant :*

Ah! c'est ben fini pour nous tous. Adieu, ma pauvre dame!...

LA DAME.

Ciel! ayez pitié de moi!

(Elle reste à terre évanouie. — Le tigre s'avance vers elle. — On entend le bruit d'un coup de fusil ou de pistolet qui tue le tigre; il tombe.)

SCÈNE IX.

Les précédents, un Officier, le Patron du canot.

(Un canot paraît au fond, sur les bords de la mer. Un officier saute à terre & court à la Dame avec le patron du canot.)

L'OFFICIER.

Raffurez-vous, ma chère dame! le tigre est mort; vous n'avez plus rien à craindre & vos malheurs sont finis, puisque je vous retrouve.

LA DAME.

Ah! monsieur, c'est le Ciel qui vous envoie à mon secours!

LE SECOND, *dégringolant de son arbre.*

Ah ! Dieu ! c'est mon cher maître, qui est sauvé aussi.

LE PREMIER.

Eh ! mon cher La Bouline, le patron du canot !

(Il l'embrasse.)

L'OFFICIER.

Oui, mon ami, & nous venons vous sauver tous... Madame, notre capitaine a de même échappé au naufrage avec quelques hommes, dans la grande chaloupe du navire, & nous allons nous rendre à une terre habitée par des Français, nos amis, à peu de distance de cette île ; supposant que quelques personnes de notre équipage seraient peut-être jetées sur cette côte, il m'a donné l'ordre de venir la visiter & de ramener ceux que nous aurions le bonheur d'y rencontrer. Venez, madame, embarquons-nous.

LE PREMIER, *au patron.*

Ah ! cadédis ! mon cher, ah ! que vous arrivez bien à temps pour nous délivrer de ces sauvages qui voulaient nous égorger !

LE PATRON.

Bon ! quels sauvages, donc !

LE SECOND.

Eh ! les furieux habitants de cette île maudite.

LE PATRON.

Eh ! mais, morguenne, elle est déserte, l'île ! Il n'y a personne dedans que nous cinq, à présent.

LE PREMIER.

Mais, sambleu ! Je vous soutiens qu'ils nous ont parlé, menacés & poursuivis !..

LA DAME.

Rien n'est plus véritable.

LE SECOND.

Ah ! oui, & décampons au plus vite, sans quoi nous allons tous être mis à la broche ou fricassés de compagnie.

LES PERROQUETS, *riant*.

Ah ! ah ! ah !

LE SECOND.

Tenez ! les entendez-vous qui reviennent déjà?... Les enragés ! Je vous dis que c'est des ogres qui sentent la chair fraîche.

LE PATRON, *riant, à son tour, plus fort*.

Comment ! mordu ! C'est ça qui vous fait peur?... Eh ! mes pauvres camarades, ces ogres-là ne font rien que des perroquets.

LE PREMIER, LE SECOND ET LA DAME.

Comment! des perroquets?...

LE PATRON.

Ah! pas pus terribles que ça... & voilà l'histoire de c'te énigme-là. Un de ces oiseaux, qui avait été très-instruit chez un habitant de l'île où nous allons nous rendre, où il avait bien appris à parler, s'en échappa, un jour, par la négligence d'un domestique; il vola jusques dans cette île, où il y avait beaucoup de son espèce. Comme il répétait sans cesse tous les mots qu'il avait appris chez son maître, ses nouveaux camarades, à force de l'entendre, en ont su bientôt autant que lui, &, depuis ce temps, ils parlent & babillent tous. C'est de là qu'on a nommé cet endroit l'île des Perroquets. Mais les innocentes bêtes ne mettent pas de mauvaises intentions dans ce qu'elles disent.

LE PREMIER VALET.

Ah! fandsi! Je comprends, à cette heure. C'est comme dans nos grandes villes, où l'on voit tant de ces babillards vouloir faire les savans & les docteurs, & qui ne font rien que des perroquets ennuyeux.

LE SECOND VALET.

Ah! mordine! ça n'empêche pas que les perroquets d'ici m'ont fait une fière peur...

LE PREMIER.

A propos: avant de partir, tu dois bien faire un compli-

ment d'adieu à ton ami, à ton camarade d'école, qui t'avait invité à déjeuner...

LE SECOND.

Eh ! ne te moque pas tant ! tu en retrouveras peut-être d'autres qui te joueront de plus mauvais tours.

L'OFFICIER.

Oui, mes amis. Cela prouve que la parole est souvent bien trompeuse, & que l'on ne doit s'y fier qu'avec précaution. On se laisse induire en erreur par les fausses promesses d'un flatteur intrigant qui ne veut rien vous tenir ; ou l'on se laisse intimider par les menaces d'un fanfaron qui veut nous mettre à contribution. L'homme prudent ne s'arrête pas à de vains propos, il étudie les caractères, il calcule les circonstances & les possibilités, & n'accorde sa confiance qu'à ceux qu'il a reconnus dignes de la mériter.

LE SECOND.

Allons, v'là qu'est ben dit, & quand on viendra pour m'en faire accroire, je me souviendrai de l'île des Perroquets.

(Ils se rembarquent dans le canot, qui ne paraît qu'un peu au fond.)





LA CAVERNE DE LA FORÊT NOIRE

OU

LES QUARANTE VOLEURS

exterminés par une esclave.

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, EN PROSE ET A GRAND SPECTACLE.

PERSONNAGES :

ALIBABA, *bucheron pauvre.*

CASSIME, *riche marchand, frère d'Alibaba.*

MARIA, *femme d'Alibaba.*

SAADI, *femme de Cassime.*

ANTONIO, *dit fils d'Alibaba.*

MORGIANE, } *esclaves de Cassime.*
COCASKO, }

BELCOUR, *vieux savetier des environs.*

LE CAPITAINE DES VOLEURS.

CASBOURG, } *voleurs.*
PIED-DE-BOEUF, }

Bande de voleurs.

La scène se passe en Arabie.

ACTE I

Pour l'ouverture, l'orchestre jouera : *N'allez pas (bis)
dans la Forêt Noire.*

Le théâtre représente une épaisse forêt (c'est la Forêt Noire). Dans le fond, à droite du spectateur, est un énorme rocher servant de retraite aux voleurs, & à gauche, pas si loin que la caverne, est un gros chêne bien élevé & taillé de manière à ce qu'il y ait un vide dans le milieu, & quelques petits arbres çà & là, &c. — Au lever du rideau, il doit faire un fort orage ; le tonnerre & les éclairs doivent se succéder de toute part. Il fait nuit.

SCENE PREMIÈRE.

ALIBABA paraît dans le fond, une hache sur l'épaule, & fait plusieurs détours dans les arbres avant d'arriver sur le bord du théâtre. Il parle lentement.

J'aime ce temps orageux ; qu'il peint bien la situation de mon âme ! Puisse la journée qui commence sous ces tristes auspices, voir à son déclin un ciel pur & sans nuages, favorable à ma malheureuse destinée,... puisque je n'ai d'autres ressources, pour gagner ma vie, que celle de parcourir les bois & les forêts, afin de couper quelques bûches que je vends dans le pays!... Et toi, Cassime, que la richesse a toujours favorisé, tu ne prends pas la moindre pitié d'un frère au désespoir!... tu le laisserais succomber dans la misère plutôt que de lui porter un léger secours...

(L'orage n'est plus aussi violent & le temps commence à s'éclaircir.) Mais à quoi bon me désespérer?... Allons, Alibaba, profite de ce que l'orage se calme un peu, pour te mettre à l'ouvrage. *(Lorsqu'il dit ces paroles, on entend un bruit éloigné.)* Mais qu'entends-je? Quel bruit sourd! Serai-ent-ce des voleurs !... Cependant, on n'en entend point parler dans le pays. Mais, allons m'en assurer. *(Il va voir dans le fond & regarde à droite du spectateur ; le bruit se fait entendre de nouveau.)* Le bruit redouble... Ils viennent de mon côté... Où me cacher? *(Il cherche.)* Ah! du haut de ce gros chêne je pourrai tout voir sans être vu. *(Il se met à genoux.)* Ah! mon Dieu! veillez sur les jours du pauvre Alibaba.

(Il monte sur l'arbre, où on lui voit toute la figure. Les brigands paraissent.)

SCÈNE II.

Alibaba, sur l'arbre, le Capitaine, Casbourg, Pied-de-Bœuf & leur suite.

LE CAPITAINE.

Eh bien ! Casbourg, où sont les autres?

CASBOURG.

Ma foi, capitaine, ils sont à la suite de Gennaro, qui, sans doute, a une nouvelle expédition dans la tête.

LE CAPITAINE.

Il faut avouer, camarades, que nous avons été bien malheureux dans cette dernière affaire.

CASBOURG.

C'est vrai, capitaine.

PIED-DE-BOEUF.

Pourtant le coup était bien raisonné !...

ALIBABA, *sur l'arbre.*

Ah ! les coquins !

CASBOURG.

Il faut que le maître de cette maison ait promptement changé d'idée pour qu'il lui ait pris si tôt envie de ne plus partir ; la fille de cuisine nous avait pourtant bien promis qu'il ne devait point coucher cette nuit en sa maison de campagne. Et toi, Pied-de-Bœuf, qu'en penses-tu ?

PIED-DE-BOEUF.

Moi ? Il me semble que tu as eu tort de te fier à cette vieille. Que fais-tu si la peur... & puis le plaisir de parler ne lui auront pas fait tout avouer à son maître, qui aura pris ses dimensions pour nous recevoir ?

CASBOURG.

Tout ce que je puis dire, c'est que nous nous en sommes tirés assez adroitement.

PIED-DE-BOEUF.

C'est vrai. D'abord, le premier soin que j'ai eu a été d'aller voir si la cuisinière n'avait pas quelques poulets ou dindons à manger.

LE CAPITAINE.

Oh ! toi, je te reconnais bien là.

PIED-DE-BOEUF.

Ma foi, capitaine, chacun sa partie.

LE CAPITAINE.

Allez caufé. Au moins, si nous n'avons pas été heureux à cette dernière expédition, il faut espérer que nous le ferons davantage à celle-ci. Ne vous découragez pas pour cela ; songeons à aller faire une visite dans les lieux de nos trésors, avant de nous mettre en route. Toi, Pied-de-Bœuf, tu vas rester en sentinelle pour nous avertir si tu entends quelqu'un.

PIED-DE-BOEUF.

Oui, capitaine. Tu le vois, Casbourg, pourquoi suis-je choisi ? Parce que je suis plus brave que toi.

CASBOURG.

Dis donc parce que tu es le plus lâche, & que le capitaine veut te faire changer.

LE CAPITAINE, *s'approchant du rocher.*

Séfame, ouvre-toi ! (*La porte s'ouvre.*)

(*Tous les voleurs entrent, excepté Pied-de-Bœuf.*)

SCÈNE III.

Alibaba, caché; Pied-de-Bœuf, se promenant en tremblant.

ALIBABA, *ayant entendu les paroles prononcées par le Capitaine, dit :*

Je n'oublierai pas ces paroles-là.

PIED-DE-BŒUF.

Quel triste métier que le mien!...

ALIBABA.

Je le crois.

PIED-DE-BOEUF.

Hein? J'ai cru entendre. (*Il écoute.*) Il me semble toujours... Mais ce sont mes oreilles qui me cornent... Ce n'est pas pour dire... je ne suis pas trop rassuré ici... Heureusement que personne ne me voit...

ALIBABA.

Oui, heureusement.

PIED-DE-BOEUF, *tremblant.*

Ce n'est pas que j'aie peur. (*Il regarde autour de lui.*) Mais si c'était quelqu'un... C'est de ce côté que doit venir Genaro. (*Montrant la droite.*) Plaçons-nous en face, pour n'être pas pris au dépourvu. (*Il s'assied sur une pierre qui est au bas du rocher.*) Oui, je suis très-bien, assis. Maintenant, je ne tremble plus.

ALIBABA, *d'une grosse voix forte.*

Tremble!

(*La peur le suffoque, le fait sauter de dessus son siège & tomber par terre. Il parle.*)

Ho!à! On a parlé. (*Se couchant sur une oreille.*) Écoutons... (*Il se relève.*) C'est une plaisanterie... je te connais.

ALIBABA.

Je te connais.

PIED-DE-BOEUF.

C'est un de mes acolytes qui veut éprouver ma bravoure...
On ne m'intimide pas ainsi; je ne suis pas un lâche.

ALIBABA.

Lâche!

PIED-DE-BOEUF.

Oh! que je suis simple! (*Il rit.*) Ah! ah! ah! C'est l'écho.
C'est l'écho. (*Il rit.*) Eh bien! je veux être un brigand...

ALIBABA.

Brigand!

PIED-DE-BOEUF.

Si tout autre que moi... Mais, par réflexion, la nymphe de
cette forêt n'est pas du tout honnête; on dirait qu'elle met
de la malice dans le choix des mots qu'elle répond... Et je
suis sûr que plus d'un coquin...

ALIBABA.

Coquin.

PIED-DE-BOEUF.

Qui m'appelle?... Ah! c'est encore ce maudit écho; c'est
singulier, cet écho, on jurerait que c'est quelqu'un qui vous
parle.

SCÈNE IV.

*Les précédents, Casbourg, le Capitaine & les voleurs,
qui sont sortis de la caverne.*

CASBOURG, voyant Pied-de-Bœuf occupé, s'approche doucement
de lui par derrière & lui dit, en déguisant sa voix :

Arrête ! ou je te brûle la cervelle !

*(La surprise fait tomber Pied-de-Bœuf par terre à plat-ventre. Il
se cache la tête avec les mains.)*

Aïe ! aïe ! A moi !... A mon secours... je suis mort !

CASBOURG, changeant sa voix.

Téméraire !

PIED-DE-BOEUF.

Je ne suis pas téméraire.

CASBOURG.

Avoue donc que tu n'es qu'un lâche.

PIED-DE-BOEUF.

Je l'avoue, mais ne me tuez pas.

LE CAPITAINE.

Indigne de nous servir !

PIED-DE-BOEUF.

A la bonne heure !

CASBOURG.

Capitaine, il faut nous en délivrer.

PIED-DE-BOEUF.

Quoi ? (*Se relevant avec surprise.*) Ah !

(*Tous lui rient au nez.*)

PIED-DE-BOEUF.

Quoi ! vous riez !... Si j'avais su que vous fussiez là, je n'aurais pas eu peur.

CASBOURG.

Poltron !

PIED-DE-BOEUF.

Ce n'est pas par poltronnerie ; c'est que je ne suis pas encore hardi.

LE CAPITAINE.

Camarades, nous allons partir pour la fameuse expédition que j'ai méditée ; je ferai toujours à votre tête ; jurez donc de seconder ma fureur.

TOUS LES VOLEURS.

Nous le jurons.

LE CAPITAINE.

Suivez-moi.

(Ils défilent au son de la musique.)

SCENE V.

Alibaba, sur son arbre.

Les v'là pourtant partis. *(Il descend, se met à genoux & lève les mains au ciel.)* Ah ! mon Dieu ! je vous rends grâce. *(Il se relève.)* Oui, coquins, n'espérez pas m'échapper ; je connais votre retraite, & je cours la déclarer. *(Il fait quelques pas, puis s'arrête.)* Mais non, je ferais mieux, selon moi, puisque je connais le secret pour la faire ouvrir, de m'emparer d'un bon sac de pièces d'or, cela nous fera du bien. Et puis, comme dit le proverbe : « C'est un plaisir que de voler un voleur. » Je ne risque rien ; ils ne reviendront pas de si tôt ; enrichissons-nous à leurs dépens. *(Il s'approche de la caverne.)* Voyons si elle obéira à mon commandement : « Sésame, ouvre-toi ! » *(La porte s'ouvre.)* O merveille !... Entrons.

ACTE II

Le théâtre représente l'intérieur de l'habitation d'Alibaba.

SCÈNE PREMIÈRE.

Alibaba, seul.

Me voilà, enfin, du nombre des riches : je ne croyais pas en être de si tôt... Mes malheurs... ma malheureuse situation, tout enfin m'éloignait d'une telle pensée. Voilà comme dans la vie on a tort de faire ferment de rien... car ce qu'on n'attend point vient le plus souvent sans qu'on y pense... Ah ! voici ma femme.

SCÈNE II.

Les précédents, Maria, entrant.

C'est fini, la mesure est rendue à ma sœur.

ALIBABA.

Tu aurais bien pu te dispenser d'une telle curiosité. Que fais-tu si cela ne va pas donner des soupçons à mon frère Caffime, nous qui ne leur avons jamais emprunté de mesure ?

MARIA.

Ne crains rien... Mais j'ai peine à revenir de l'étonnement que m'a causé ton aventure.

ALIBABA.

Il est vrai qu'elle est tout-à-fait extraordinaire, & je ne conçois pas comment j'ai eu la hardiesse d'entrer dans cette caverne, car il pouvait y rester des gardiens... Ah ! j'avoue que j'ai été bien imprudent.

MARIA.

Dis-moi... est-ce bien vrai que cet or... Alibaba, seriez-vous assez malheureux pour...

ALIBABA, *l'interrompant vivement.*

Paix, ma femme, ne vous alarmez pas, je ne suis point voleur, à moins que ce soit l'être que de prendre sur les voleurs ; vous cesserez d'avoir cette opinion de moi quand je vous aurai tout raconté.

MARIA.

Il me tarde de connaître à fond cette histoire pour apaiser mon inquiétude.

ALIBABA.

Tu vas être satisfaite. Ecoute.

(*On entend aussitôt frapper à la porte.*)

MARIA.

Un moment, voici quelqu'un.

SCÈNE III

Alibaba, seul.

Qui peut venir, à cette heure-ci?... Que vois-je ! Mon frère !

SCÈNE IV.

Alibaba, Maria, Cassime.

CASSIME, *entrant sans saluer & le chapeau sur la tête.*

Alibaba, vous êtes bien réservé dans vos affaires : vous faites le pauvre, le misérable, le gueux, & vous mesurez de l'or?...

ALIBABA, *à part.*

Je m'y attendais. (*Haut.*) Mon frère, je ne fais de quoi vous voulez me parler. Expliquez-vous.

CASSIME.

Ne faites donc point l'ignorant. (*Lui montrant une pièce d'or qu'il a dans la main.*) Combien avez-vous de pièces semblables à celle-ci, que ma femme a trouvé attachée au-dessous de la mesure que la vôtre vint lui emprunter ce matin ?

ALIBABA, *à sa femme.*

Nous sommes découverts.

MARIA, *à part.*

O ciel ! quelle maladresse !

CASSIME.

Point de réponse?... Vous ne faites qu'augmenter mes soupçons. Où avez-vous pris cet or ? Répondez ?

ALIBABA, *à part.*

Arrive que pourra, je n'ai que ce parti-là à prendre. (*Haut.*) Il est vrai, j'ai de l'or.

CASSIME.

Comment se fait-il que vous ayez de la fortune, & que vous vous plaigniez d'être malheureux !

ALIBABA.

Depuis que j'en ai, je ne me suis pas encore plaint.

CASSIME.

Et la raison pour laquelle vous en faisiez mystère ?

ALIBABA, avec sang-froid.

Ah ! elle est toute simple, c'est que je ne voulais pas vous le dire.

CASSIME.

Je le présume... Mais il faut que vous en ayez une quantité prodigieuse, pour la mesurer.

ALIBABA, avec sang-froid.

Oui... j'en ai pas mal.

CASSIME.

Cela m'étonne beaucoup. Et d'où vient cet or ?

ALIBABA.

Pour éviter tout soupçon, écoutez-moi. Fagottant, comme de coutume, à la Forêt Noire, aujourd'hui, par extraordinaire, je vis dans le lointain un groupe d'hommes qui se dirigeaient de mon côté : pour me mettre à l'abri de ces brigands, car c'en était, je me perchai sur un arbre, à peu de distance d'un gros rocher, bien loin de penser qu'il servirait de retraite à ces voleurs. Enfin ils arrivèrent. Vous ne doutez pas de mon silence jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans leur caverne, où ils ne restèrent pas longtemps. Après

leur départ, je ne fais quel démon me tenta : j'entrai dans cette grotte en me servant du secret dont ils s'étaient servis pour en ouvrir la porte. Là, je fus ébloui de la quantité d'or dont j'étais environné ; maître alors d'en disposer, comme aurait fait tout autre à ma place, je m'emparai d'un sac & m'en revins aussitôt. Dès que ma femme eut vu cet or, il lui prit fantaisie de le mesurer, & elle alla emprunter chez vous cette mesure.

CASSIME.

Comme la mienne connaissait votre pauvreté, elle fut curieuse de savoir quel grain vous vouliez mesurer ; alors elle s'avisa d'appliquer un morceau de suif sous la mesure.

ALIBABA, *à part*.

Que la curiosité des femmes est à craindre ! (*Haut.*) Cependant, mon frère, si vous le souhaitez, promettez-moi de garder le secret, je vous ferai part du trésor.

CASSIME, *fièrement*.

Je le prétends bien ainsi, mais je veux savoir aussi où est précisément ce trésor, les enseignes, les marques, & comment je pourrais y entrer moi-même s'il m'en prenait envie : autrement, je vais vous dénoncer à la justice. Si vous le refusez, non-seulement vous n'aurez plus à espérer, vous perdrez même ce que vous avez enlevé, au lieu que moi j'en aurai ma part pour vous avoir dénoncés.

ALIBABA.

Ce ne sont point vos menaces insolentes qui me forcent de

vous instruire pleinement de ce que vous souhaitez, mais c'est plutôt, comme je disais tout à l'heure, pour épargner des soupçons & pour donner des preuves certaines de cette aventure aussi extraordinaire.

CASSIME.

Fort bien. Je veux bien croire à votre franchise, Alibaba.

ALIBABA, *à part*.

C'est bien heureux.

CASSIME.

Mais je suis maintenant, comme vous, curieux de voir ce lieu que vous dites si riche ; dans l'instant même, si vous voulez me l'indiquer.

ALIBABA.

Y pensez-vous, à l'heure qu'il est ?

CASSIME.

Des contradictions ?

ALIBABA.

Ah ! c'est comme il vous plaira... (*A part.*) J'aime mieux qu'il y aille que moi. (*Haut.*) Tenez, c'est précisément le rocher en face de l'arbre où nous avons trouvé Antonio, qui est le même dont je me suis servi pour me soustraire aux regards des voleurs. Arrivé là, vous prononcerez ces paro-

les : « Sésame, ouvre-toi. » A ce commandement, la porte de ce rocher ne manquera pas de s'ouvrir.

CASSIME.

Il suffit, je n'en demande pas davantage. Je cours vite chercher mes mulets pour en rapporter le plus que je pourrai. Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

Les précédents, excepté Cassime.

ALIBABA.

Je l'avais bien prévu, tu n'as pas voulu le croire.

MARIA.

Que veux-tu ? Tu as bien fait de lui avouer.

ALIBABA.

Il n'y avait pas d'autre parti à prendre ; c'est passé, n'en parlons plus.

MARIA.

Maintenant, que comptes-tu faire de cet or ? où vas-tu le placer ?

ALIBABA.

Tu me donnes une idée : je vais creuser une fosse dans le jardin & l'enfouir dedans. Allons, viens avec moi.

(Ils sortent.)

ACTE III

Le théâtre représente une vaste place ; à droite du public, l'endroit où se termine la Forêt Noire, figuré par les coulisses, qui font des arbres. Entre la première & la seconde coulisse, de ce même côté, est la boutique d'un vieux favetier, dont la croisée est au rez-de-chaussée donnant sur le théâtre, & au-dessus est une botte soutenue par une barre de fer, & cette inscription sur le mur ou sur une planche : *A la Botte Rouge. Belcour, cordonnier*. A gauche, différentes maisons dont la dernière, dans le fond, est celle d'Alibaba. Elle doit avancer davantage, afin qu'elle soit bien visible. — Il est grand matin, il fait nuit.

SCÈNE PREMIERE

COCASKO, arrivant par la gauche du public en tremblant & regardant de tous côtés. Un instant après, Morgiane vient par le même chemin en courant.

MORGIANE.

Eh bien ! Cocasko, vient-il quelqu'un ?

COCASKO, *avec crainte.*

Pas encore... je ne vois personne.... c'est-à-dire je n'entends personne... Ah ça ! mam'selle Morgiane, dites-moi donc ce que tout cela signifie. Comment ! me faire lever si matin, me promener à l'entrée de cette forêt, & il ne fait pas encore jour ! Tout cela me tracasse... Tenez, je suis sûr qu'il y a un mystère... A propos, je me souviens que vous m'avez promis de me faire part d'un grand secret.

MORGIANE.

J'y fonguais. Mais aussi il faut me promettre de n'en parler à personne...

COCASKO.

Oui, je vous le promets, à personne .. bien sûr... foi de Cocasko.

MORGIANE.

A la bonne heure. Saadi, notre maîtresse, comme tu fais, a trouvé une pièce d'or sous la mesure qu'Alibaba avait empruntée.

COCASKO.

Oui.

MORGIANE.

Eh bien ! c'était pour en mesurer un grand sac.

COCASKO.

Un grand sac d'or !... Morgué !

MORGIANE.

Oui, qu'il avait apporté de la Forêt Noire. Et lorsque Cassime en fut instruit, il voulut en rapporter aussi. Il est parti hier au soir & n'est pas encore de retour.

COCASKO.

Pas possible !

MORGIANE.

Notre maîtresse est au désespoir, & le pauvre Alibaba est allé voir ce qu'il est devenu.

COCASKO, *chagrin*.

Pardine... il a couché dans la caverne.

MORGIANE.

Paix !... Voici notre maîtresse qui vient attendre le retour d'Alibaba.

SCÈNE II.

Les précédents, Saadi.

S A A D I, *un mouchoir à la main, la tête baissée, marchant à pas lents.*

Vous n'avez pas encore vu mon frère ?

M O R G I A N E.

Non, madame, pas encore.

(On entend courir.)

C O C A S K O.

Voici quelqu'un qui s'avance.

M O R G I A N E.

C'est Alibaba.

SCÈNE III.

Les précédents, Alibaba, arrivant mystérieusement.

A L I B A B A.

Silence, mes amis. *(A part.)* Que va-t-elle dire ?

SAADI.

Eh bien ! mon frère, quelle nouvelle m'apportez-vous ? Je ne vois rien sur votre visage qui doive me consoler.

ALIBABA.

Je ne puis rien vous dire qu'auparavant vous ne me promettiez de m'écouter depuis le commencement jusqu'à la fin, sans ouvrir la bouche ; il ne vous est pas moins important qu'à moi, dans ce qui est arrivé, de garder un grand secret pour votre bien & votre repos.

SAADI.

Ce préambule me fait connaître que mon mari n'est plus : en même temps je connais la nécessité du secret que vous me demandez. Il faut bien que je me fasse violence : dites, je vous écoute.

(Alibaba va voir dans le fond, s'ils sont seuls.)

ALIBABA.

En m'approchant du rocher, après n'avoir vu dans le chemin ni mon frère, ni ses mulets, je fus étonné du sang répandu que j'aperçus près de la grotte, j'en pris un mauvais augure. La porte s'étant ouverte à mon commandement, je fus frappé du triste spectacle du corps de mon frère mis en quatre quartiers.

(Saadi tombe évanouie dans les bras de Morgiane, puis se remet peu à peu.)

ALIBABA, *continuant.*

Je n'hésitai plus sur le parti que je devais prendre pour rendre les derniers devoirs à mon frère, en oubliant le peu d'amitié fraternelle qu'il avait pour moi; je trouvai dans la grotte de quoi faire deux paquets des quatre quartiers, dont je chargeai mon âne.

MORGIANE ET COCASKO.

O ciel! quel malheur!...

(Saadi met son mouchoir sur ses yeux.)

ALIBABA.

Voilà un fujet d'affliction pour vous, d'autant plus grand que vous vous y attendiez le moins. Quoique le mal soit sans remède, si quelque chose, néanmoins, est capable de vous consoler, je vous offre de joindre le peu de biens que Dieu m'a envoyé en vous prenant avec nous. Si la proposition vous agréé, il faut faire en sorte qu'il paraisse que Casmime est mort de sa mort naturelle; c'est un soin, il me semble, dont vous pouvez vous reposer sur Morgiane, car c'est une esclave adroite, entendue & féconde en inventions pour faire réussir les choses les plus difficiles, & j'y contribuerai, de mon côté, de tout ce qui sera en mon pouvoir.

SAADI *(bas)*.

En effet, quel meilleur parti puis-je prendre? C'est, au contraire, un motif raisonnable de consolation. *(Haut.)* Oui, mon frère, je suis très-sensible à votre générosité, & je l'accepte.

ALIBABA.

Fort bien... Rentrons maintenant, car il ferait imprudent que l'on nous aperçût tous, si matin, au bord de cette forêt... Et toi, Morgiane, tâche de bien t'acquitter de ton personnage.

MORGIANE.

Comptez sur moi.

(Ils sortent tous. Le jour paraît bien peu.)

SCÈNE IV.

Belcour, sortant de sa boutique & faisant le tour du théâtre.

Comme tout est calme! J'aime cette tranquillité... moi!... Que tu es heureux, Belcour, d'être seul de ce côté!... Tu n'es tourmenté par personne, ça vaut bien mieux... Je travaille tant que je veux... & je ne laisse pas d'avoir des pratiques &, je dis, une excellente réputation. Avec tout cela...

(Il chante.)

AIR de la Maison de M. Vautour.

Je suis content, je suis joyeux	
Dedans mon petit ermitage ;	
Jamais le chagrin, dans ces lieux,	
N'y porta le plus p'tit ombrage.	
Et j'entends dire, chaque jour,	
Lorsque je suis devant ma porte :	
La maison de monsieur Belcour	} bis.
Est celle où vous voyez un' botte.	

SCÈNE V.

Belcour, Morgiane.

MORGIANE.

Bonjour, bon père Belcour.

BELCOUR.

Bonjour, ma belle enfant; que me voulez-vous, si matin ?

MORGIANE.

Comme je fais que vous ouvrez votre boutique dès le matin, je viens vous proposer de l'ouvrage.

BELCOUR.

Tant mieux. De quoi s'agit-il ?

MORGIANE.

Prenez ce qui vous est nécessaire pour coudre, & venez avec moi promptement, car il est question d'un secret de la plus haute importance.

BELCOUR.

Oh ! oh ! Voulez-vous me faire faire quelque chose contre ma conscience & mon honneur ?

MORGIANE.

Dieu m'en garde ; je n'exige rien de vous que vous ne puissiez faire en toute fûreté & en tout honneur. Venez, seulement, & ne craignez rien. Tenez...

(Elle lui donne de l'or.)

BELCOUR, *regardant dans sa main.*

A la bonne heure !

(Il rentre dans sa boutique.)

MORGIANE.

Maintenant je le tiens, & en lui donnant quelques pièces d'or je ferai de lui tout ce que je voudrai.

BELCOUR, *sortant de sa boutique.*

Allons, je vous fuis.

MORGIANE.

Venez.

(Ils entrent dans la maison d'Alibaba.)

SCÈNE VI.

Le Capitaine, Casbourg, Pied-de-Bœuf & suite.

LE CAPITAINE.

Arrêtons-nous ici, nous sommes à l'entrée de la ville...
Personne ne nous écoute?

(Tous les voleurs vont regarder de tous côtés.)

CASBOURG.

Non, capitaine.

PIED-DE-BOEUF, *à part.*

A moins qu'il y ait encore de l'écho.

LE CAPITAINE, *à voix basse, à Casbourg.*

Maintenant, il faut que l'un de vous tâche de me trouver la maison de l'homme assez courageux pour avoir eu la hardiesse d'entrer dans notre caverne & d'y enlever celui que nous avions si bien partagé.

PIED-DE-BOEUF.

C'est pis que le diable, un homme en quatre qui est parvenu à se sauver.

CASBOURG.

Comment voulez-vous qu'on trouve?...

LE CAPITAINE.

Rien n'est plus aisé. On fait parler un peu l'un, un peu l'autre, & vous verrez bien s'il est question de mort, car il n'y a pas de doute que le bruit va se répandre partout, & d'ailleurs, ai-je encore besoin de vous enseigner des ruses?... Je vous prévins que je donne cent ducats à celui qui me rapportera des renseignements certains. Voyons, lequel de vous...

CASBOURG ET PIED-DE-BOEUF.

Moi.

PIED-DE-BOEUF, *à part.*

Cent ducats, c'est bien joli.

LE CAPITAINE.

Je n'en avais demandé qu'un seul... mais, par réflexion, il vaut mieux qu'il y en ait deux.

PIED-DE-BOEUF.

Oh! oui, ça vaut mieux, parce que si tu ne pouvais pas trouver, au moins, moi...

CASBOURG.

Eh bien, toi?

PIED-DE-BOEUF.

C'est immanquable.

CASBOURG.

C'est ce que nous verrons.

LE CAPITAINE.

Cette ardeur me plaît. Rappelez-vous que je donne cent ducats.

PIED-DE-BOEUF.

Soyez tranquille, je ne l'oublierai pas.

CASBOURG.

Je le crois. Ah ça, distribuons les postes.

PIED-DE-BOEUF.

Tenez, sans façon, moi, je reste ici ; je ne fais quelle inspiration secrète me dit que c'est le bon endroit. Toi, grand feigneur, la gloire te suffit ; mais moi, pauvre diable, j'ai besoin de la prime. Oui, j'avoue que les cent ducats me tentent furieusement.

LE CAPITAINE.

Soit, tu peux rester ici .. Toi, Casbourg, tu t'enfonceras davantage dans la ville.

CASBOURG, *au capitaine.*

A propos, j'oubliais. A quoi vous servira de savoir la demeure de cet homme ?

LE CAPITAINE.

Peux-tu me le demander ? Pense donc que cet homme-là peut seul nous perdre tous en nous dénonçant, & je veux lui en ôter la possibilité.

PIED-DE-BOEUF, *à part.*

Pardine !... C'est tout simple...

CASBOURG.

Et comment comptez-vous vous y prendre pour ne pas donner de soupçons ?

LE CAPITAINE.

Voici mon plan. Ce soir, si vous l'avez trouvé, nous irons tous ; je serai déguisé en marchand d'huile, avec notre grande voiture dans laquelle il y aura de grands barils qui seront censés contenir de l'huile.

CASBOURG.

Je devine le reste ; nous en tiendrons la place, n'est-ce pas ?

LE CAPITAINE.

Tu l'as dit, &, en cas de befoin, il n'y aura qu'un baril où il y aura de l'huile.

PIED-DE-BOEUF.

Jolie commission ! Et qu'irez-vous faire chez cet homme ?

LE CAPITAINE.

J'irai lui demander à loger. Dites que mon plan n'est pas bien conçu ?

CASBOURG.

Bonne ruse, capitaine. C'est la nuit que nous l'exécuterons ?

LE CAPITAINE.

Sans doute.

CASBOURG.

Séparons-nous, le temps s'écoule & le jour commence à croître. (*En s'éloignant, à Pied-de-Bœuf.*) Bonne chance !

PIED-DE-BOEUF.

Merci. A toi la gloire & à moi l'argent !

(*Le capitaine s'enfonce dans la forêt & Casbourg dans la ville.*)

SCENE VII.

Pied-de-Bœuf, seul.

Oui, ça tente, cent ducats. Je ne fais pas trop par qui je vais commencer. (*On voit Belcour sortir de la maison d'Alibaba.*) Ah ! voilà bien un homme qui sort de cette maison, il vient de mon côté ; écoutons-le... cachons-nous....

SCENE VIII.

Le jour paraît davantage.

Pied-de-Bœuf, caché, Belcour.

BELCOUR.

Voilà un bon commencement de journée, six pièces d'or ! mais, aussi, j'avoue que je n'ai fait de ma vie un pareil ouvrage, coudre un homme !

*PIED-DE-BOEUF, se montrant un peu.**(A part.)* Un homme, dit-il ; écoutons.

BELCOUR.

Qui peut avoir commis un tel crime ?

PIED-DE-BOEUF.

Il est instruit.

CASBOURG.

Peu m'importe, je suis payé en conséquence, que ce soit le diable si ça veut.

(Il entre dans sa boutique.)

PIED-DE-BOEUF, *sortant de sa cachette.*

Fort bien ; le voilà rentré, feignons de n'avoir rien entendu & tâchons, en le questionnant, d'en favoir davantage. Mais mon costume n'est pas très-avantageux, j'ai un peu l'air d'un coquin.... Mais heureusement qu'il ne fait pas encore jour. *(Il s'approche de la croisée.)* Bonjour, brave homme, vous commencez à travailler de bon matin ; il n'est pas possible que vous y voyiez encore clair, âgé comme vous l'êtes, et quand il ferait plus clair, je doute que vous ayez d'assez bons yeux pour coudre.

BELCOUR.

Qui que vous foyez, il faut que vous ne me connaissiez pas ; si vieux que vous me voyez, je ne laisse pas d'avoir d'excellents yeux, & vous n'en douterez pas quand vous saurez que je viens de coudre un mort dans un lieu où il ne faisait pas plus clair qu'il ne fait présentement.

PIED-DE-BOEUF, *à part.*

Plus de doute, c'est cela. *(Haut.)* Un mort, dites-vous ? Et

pourquoi coudre un mort? Vous voulez dire apparemment que vous avez cousu le linceul dans lequel il a été enseveli?

BELCOUR.

Non, non, je fais ce que je veux dire.

PIED-DE-BOEUF, *à part.*

Et moi, aussi.

BELCOUR.

Vous voudriez me faire parler, mais vous n'en ferez pas davantage.

PIED-DE-BOEUF, *à part.*

Je n'ai pas besoin d'un éclaircissement plus ample pour être persuadé que j'ai découvert ce que je cherchais. (*Haut.*) Je n'ai garde de vouloir entrer dans votre secret, quoique je puisse vous assurer que je ne divulguerais point si vous me l'aviez confié. (*À part.*) A merveille! C'est moi, j'en suis sûr, qui ai trouvé la maison le premier: allons en faire part au capitaine, & recevoir en même temps le prix de mon adresse. (*Haut.*) Brave homme, je vous salue.

(*La toile tombe.*)

ACTE IV

Le théâtre représente le fond de la cour d'Alibaba, dont le fond est terminé par un mur; à la droite du spectateur est la maison; elle avance un peu sur le théâtre; pour empêcher au public de distinguer ce qu'il peut y avoir dans le fond, du même côté, où est censé être la porte d'entrée & l'écurie; à gauche, est un vieux logis.

SCENE PREMIERE.

Il est encore jour.

Morgiane, seule.

Me voici donc enfin dans l'habitation & au service du bon Alibaba, & j'avoue que je l'aime mieux que M. Cassime; il avait un air dur & fournois, enfin il me faisait toujours peur chaque fois qu'il me regardait... Ah! voici Antonio.

SCENE II.

Morgiane, Antonio.

ANTONIO.

Bonsoir, petite Morgiane.

MORGIANE.

Bonfoir, Antonio.

ANTONIO.

Qu'as-tu donc, Morgiane? Faut-il, à cause de la perte de ton maître, me priver de ton amitié?

MORGIANE.

Méchant !

ANTONIO.

En effet, depuis ce moment, votre tristesse se répand sur tout le monde.

MORGIANE.

Peux-tu me railler aussi cruellement?

ANTONIO.

Tu connais bien peu mon cœur.

MORGIANE.

Tu juges bien mal le mien.

ANTONIO.

La mort de Cassime ne devrait pourtant pas te causer du chagrin, d'après ce que tu m'en as dit. Avoue que tu ne l'aimais pas beaucoup... n'est-ce pas?

MORGIANE.

Tu m'as devinée... Mais, si je ne me trompe, cet événement n'a pas l'air non plus de beaucoup vous affliger... Il était votre oncle, cependant.

ANTONIO.

Si l'on veut.

MORGIANE.

Comment?

ANTONIO.

Oui, Morgiane, Alibaba est mon père, mais Cassime, je ne l'ai jamais regardé comme mon oncle; tu fais, d'ailleurs, le peu d'amitié qu'il me faisait; ce n'était qu'un méchant homme, ses yeux exprimaient toujours le contraire de ce qu'il disait.

MORGIANE.

Que voulez-vous dire?

ANTONIO.

Tu fais qu'Alibaba n'a pas toujours été mon père.

MORGIANE.

Vous m'étonnez!...

(La nuit vient.)

ANTONIO.

Apprends donc un secret que depuis bien longtemps on avait tenu caché... J'avais huit ans, je jouissais encore du bonheur des tendresses maternelles ; nous habitions alors une pauvre chaumière située à quelque distance de cette forêt, lorsqu'un soir, après souper, un bruit effrayant se fit entendre dans notre chaumière, & bientôt la porte fut ouverte par six hommes armés qui attachèrent mon père & ma mère, après les avoir forcés de leur donner la clef de l'argent... Hélas ! il n'y en avait pas beaucoup. A la vue de ces voleurs, je me suis caché sous la table, qui était près de la porte, je me suis glissé & suis allé demander du secours dehors. Ah ! Morgiane, je n'avais pas encore fait dix pas que toute la maison fut remplie de flammes... Que faire?... que devenir?... Plus de parents, plus d'asile!... Je fus forcé de passer le reste de la nuit dans la forêt, à pleurer jusqu'au lendemain matin. Le jour commençait à peine à paraître quand je vis venir dans le lointain deux hommes (c'étaient Alibaba & Cassime). Alibaba m'ayant aperçu & me voyant les larmes aux yeux, me montra à son frère qui daigna à peine me regarder. Alibaba s'approcha de moi & me demanda le sujet de mon chagrin. Je lui fis le récit de mon malheur ; il ne tarda pas à mêler ses larmes aux miennes, puis supplia son frère de me prendre sous sa protection. Cassime fut inflexible à ses prières. Tel qu'il puisse être, répondit le généreux Alibaba, je ne suis pas aussi riche que vous, cet enfant ne manquera pas de pain. Venez, mon petit ami, me dit-il en me prenant par la main, venez avec moi, & depuis ce moment, Alibaba fut toujours mon père.

MORGIANE.

C'est bien digne de lui...

(On entend frapper.)

ANTONIO.

Voici quelqu'un.

MORGIANE.

Je vais ouvrir.

(Elle sort par la droite du spectateur.)

SCÈNE III.

Alibaba, Antonio.

ALIBABA.

Antonio, n'a-t-on pas frappé?

ANTONIO.

Oui, mon père, Morgiane est allée... La voici.

SCENE IV

*Les précédents, Morgiane.*MORGIANE, *accourant.*

Un marchand d'huile voudrait vous parler.

ALIBABA.

Eh! parbleu! fais-le entrer. *(A part.)* Que me veut-il?

SCÈNE V.

Les précédents, le Capitaine, couvert simplement d'une blouse.

LE CAPITAINE.

Pardon, brave homme, si je viens vous interrompre, mais j'amène de bien loin l'huile que vous voyez... pour la vendre demain matin au marché, &, à l'heure qu'il est, je ne fais où aller loger. Si cela ne vous incommode point, faites-moi le plaisir de me recevoir chez vous pour y passer la nuit, je vous en aurai obligation.

ALIBABA.

Avec plaisir, foyez le bienvenu.

LE CAPITAINE, *à part.*

Il y consent; quel bonheur!

MORGIANE, *à part.*

Cet homme-là n'a pas un maintien ordinaire.

ALIBABA.

Morgiane, conduis monsieur dans ma chambre & prépare-lui tout ce dont il aura besoin.

(Morgiane fort.)

LE CAPITAINE.

Je vais vous causer bien de l'embarras.

ALIBABA.

Du tout, c'est un plaisir pour moi quand je peux rendre service.

LE CAPITAINE.

Enseignez-moi, je vous prie, l'endroit où je pourrai mettre mes mulets.

ALIBABA.

Mes esclaves les arrangeront, foyez sans inquiétude ; on aura soin de leur donner ce qu'il leur faut.

LE CAPITAINE.

Je n'en doute pas, mais je ne veux pas abuser de votre complaisance.

ALIBABA.

Allons donc ! Vous plaifantez, je crois...

LE CAPITAINE.

Croyez-moi, vous m'obligerez.

ALIBABA.

Puisque vous le voulez, mon esclave vous y conduira.

SCÈNE VI.

Il fait presque nuit.

Les précédents, Morgiane

MORGIANE.

Quand monsieur voudra, il est servi.

ALIBABA.

Morgiane, va montrer l'écurie à monsieur.

LE CAPITAINE, *à Alibaba qui se dispose à s'en aller.*

Au revoir, brave homme.

ALIBABA.

Je vous fouhaite une bonne nuit.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

Les précédents, excepté Alibaba.

LE CAPITAINE, *bas.*

Je ne t'en fouhaite pas une seconde.

ANTONIO, *qui a entendu, à part.*

Je te surveillerai, toi.

(Morgiane & le capitaine sortent.)

SCENE VIII.

Antonio, Cocasko.

Antonio tourne le dos à Cocasko ; il paraît plongé dans une profonde réflexion.

COCASKO.

Eh bien ! que dites-vous de cela, monsieur Antonio ? Voilà que l'on prend votre papa pour un aubergiste.

ANTONIO, *sans entendre Cocasko.*

Que peut être cet homme ?

COCASKO.

A quoi réfléchir-il donc ?

ANTONIO, *de même.*

Que prétend-il faire ? Il est feul, & il a menacé mon père.

COCASKO.

Son air inquiet... me... m'inquiète aussi... moi.. Est-ce qu'il rêve?

ANTONIO.

L'air avec lequel il a prononcé ces paroles : « Je ne t'en souhaite pas une seconde, » me fait croire qu'il ne peut être qu'un coquin, car mon père n'a jamais fait de mal à personne : & c'est injustement que cet homme attende à sa vie. O monstre !

(Il recule sur Cocasko.)

COCASKO.

Moi, un monstre ? C'est un peu fort, ça ! Est-ce que vous êtes fou ?

ANTONIO, *continuant*.

Ne prétends point réussir dans ton dessein criminel.

COCASKO, *criant fort*.

Je vous dis que je n'ai pas de dessein...

ANTONIO.

Veux-tu te taire, bavard... J'entends du bruit... Tiens, laisse-moi seul.

COCASKO.

Ah ! oui, j'aime mieux ça, moi.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

Antonio, seul un instant.

Le voici qui s'approche. cachons-nous & écoutons.

SCÈNE X.

Antonio, derrière une coulisse ; le capitaine.

LE CAPITAINE, *arrivant mystérieusement.*

Je crains cette maudite esclave ; il me semble qu'elle a des soupçons.

ANTONIO, *paraissant un peu.*

Et moi aussi.

LE CAPITAINE.

J'avais de la peine à m'en débarrasser. Elle n'est pas du tout maladroite, elle voulait à toute force mettre mes mulets

à l'écurie; ce que j'étais bien loin de lui accorder. Enfin, elle m'a fait le plaisir de s'en aller. Quant à l'homme qui a eu la hardiesse de nous enlever les quatre quartiers du cadavre...

ANTONIO, *se montrant.*

Qu'entends-je ?

LE CAPITAINE.

Il est à croire que c'est le maître; n'importe, ce ne peut être que quelqu'un de la maison, & pour qu'il ne puisse pas m'échapper, je vais, par le moyen d'un baril de poudre, faire sauter tout le monde. Tous mes camarades cachés dans les tonneaux, la douzième heure de la nuit pour signal... Tout est bien disposé, allons nous coucher jusqu'à ce temps.

(Il entre dans le vieux logis.)

SCÈNE XI.

Antonio, sortant de sa cachette.

Oh! grand Dieu! n'est-ce pas un songe? ai-je bien entendu?... « A minuit, dit-il, je ferai sauter la maison... » O mon père!... ô mes dignes bienfaiteurs!... Quel horrible complot!... Quelqu'un vient... C'est toi, Morgiane?

SCÈNE XII.

Antonio, Morgiane.

MORGIANE.

Paix !

ANTONIO.

Nous sommes perdus !...

MORGIANE.

Pas encore.

ANTONIO.

Le marchand d'huile n'est qu'un coquin.

MORGIANE.

Je le fais.

ANTONIO.

Les barils contiennent la fuite.

MORGIANE

C'est vrai.

ANTONIO.

Ils mettront le feu à la maison.

MORGIANE.

Ils ne pourront pas.

ANTONIO.

Ah ! si tu savais...

MORGIANE.

Je fais tout.

ANTONIO.

Je cours avertir mon père.

MORGIANE.

Non !

ANTONIO.

L'heure s'avance.

MORGIANE.

Il n'y a rien à craindre.

ANTONIO.

Tout à l'heure il difait...

MORGIANE.

Tout à l'heure j'ai exterminé quarante voleurs !

ANTONIO.

Que dis-tu !...

MORGIANE.

Nous sommes sauvés !... Ecoute : En m'approchant de la voiture aux barils d'huile, j'entendis sortir de l'un de ces tonneaux une voix qui disait : « Est-il temps ? » Tout autre que moi aurait fait du vacarme dans la maison, mais je suis au-dessus de peur semblable. Je compris en un instant l'importance de garder le secret, & je répondis : « Pas encore, mais bientôt, » & jusqu'au dernier baril, même demande & pareille réponse. Il n'y avait qu'un tonneau qui était plein d'huile ; je courus chercher la cruche, je la remplis d'huile que je fis bouillir dans une grande chaudière, & j'ai été leur en verser une certaine quantité à chacun par une ouverture pratiquée au dessus pour leur donner de l'air, & ils sont tous étouffés.

ANTONIO.

O courageuse Morgiane ! Sans toi, qu'aurions-nous pu faire contre tous ces brigands ?

MORGIANE.

Le chef ne va pas tarder à venir, car le signal va bientôt se faire entendre.

ANTONIO.

Oui, Morgiane, c'est à moi qu'il va payer cher son horrible projet. Je cours chercher mes armes.

(On entend sonner minuit.)

SCENE XIII.

Morgiane, seule.

Qu'entends-je?... Le signal convenu... Il va descendre, retirons-nous.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

Le Capitaine, à voix basse.

Point de bruit... Tout est calme... A merveille ! Je vais donc triompher... Courons éveiller mes gens.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE XV.

*Le précédent, Antonio, s'opposant à son passage
& lui montrant deux pistolets.*

ANTONIO.

Arrête là !

LE CAPITAINE.

Qui es-tu ?

ANTONIO.

J'avoue que c'est dommage de t'avoir dérangé.

LE CAPITAINE.

Et je fuis sans armes!...

ANTONIO.

C'est que tu ne croyais pas me trouver là... Je fuis tout aussi malin que toi : tu avais tracé ton plan & moi j'avais tracé le mien, & je crois que ma ruse vaut bien la tienne.

LE CAPITAINE.

Pauvre jeune homme!... Tu ne fais donc pas que si je voulais...

ANTONIO.

Prends garde à toi, je lâche le coup.

LE CAPITAINE.

C'en est trop!... Amis, paraissez.

ANTONIO.

Tes amis font en mon pouvoir, ils n'existent plus.

LE CAPITAINE, à part.

Je suis perdu!...

(Il fait quelques pas pour sortir.)

ANTONIO.

Ah! tu veux te sauver... *(Il lâche son coup.)* Attrape!...

(Le capitaine tombe.)

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

*Alibaba, Morgiane, Maria, Saadi, Antonio,
Cocasko.*

Les femmes, excepté Morgiane, viennent avec des flambeaux allumés, ainsi que Cocasko, qui a de plus un bonnet de coton sur la tête. — Le théâtre se trouve être bien éclairé.

ALIBABA.

Que signifient ce bruit, ces coups de pistolet?

ANTONIO.

Ah! mon père!...

ALIBABA.

C'est vous, Antonio?

ANTONIO.

Si vous saviez l'affreux complot qui était médité contre vous...

ALIBABA.

Un complot?...

MORGIANE.

Oui... le marchand d'huile auquel vous aviez donné à loger était le chef des brigands de la Forêt Noire.

ALIBABA.

Comment!...

ANTONIO.

Il venait, disait-il, pour nous faire mourir tous, afin que celui qui avait enlevé le cadavre ne puisse lui échapper.

ALIBABA.

O ciel!

COCASKO, *à part.*

J'y aurais passé aussi, moi...

ANTONIO.

Et la voiture, qui était censée contenir de l'huile, renfermait la troupe entière, & c'est Morgiane qui les a privés de la vie.

COCASKO, *à part.*

Elle a bien fait.

ALIBABA.

Toi, Morgiane?...

ANTONIO.

Pouvez-vous en douter?

ALIBABA.

Que me dites-vous là, mes chers amis?

MARIA ET SAADI.

Est-il possible!...

COCASKO, *à part, après les autres.*

Est-il possible!...

ALIBABA.

Et le chef, qu'est-il devenu?

ANTONIO.

C'est le coup que vous avez entendu qui l'a tué.

COCASKO, *à part.*

Et moi, il m'a réveillé.

ALIBABA.

Et comment avez-vous pu découvrir ces scélérats ?

MORGIANE.

Rentrons, & nous vous conterons cela.

ALIBABA.

Etonnante Morgiane ! O mon digne fils ! Sans vous je tombais dans le piège de ces brigands... Que ne vous dois-je pas?... Quelle récompense !...

ANTONIO.

N'en est-ce pas une assez honorable que de porter le titre de votre fils ?

MORGIANE.

Pour moi, il n'en est point de plus belle que l'honneur d'avoir purgé le pays de ces scélérats & d'avoir fauvé les jours d'un aussi bon maître.

ALIBABA.

Non, mes chers enfants, de tels exploits méritent de plus fortes récompenses. Je connais un peu votre inclination & je veux, en vous unissant, faire le bonheur de votre vie.

(Il prend la main de Morgiane & la met dans celle d'Antonio.)

COCASKO.

On se marie... à la bonne heure... J'aime les noces, moi... on danse, on chante, & puis c'est une occasion de montrer ses petits talents.

(Il fait quelques pas.)

ALIBABA.

Demain nous célébrerons vos fiançailles, & avec la caverne remplie de richesses, qui maintenant n'appartient qu'à nous, nous ne pourrions manquer d'être toujours heureux.



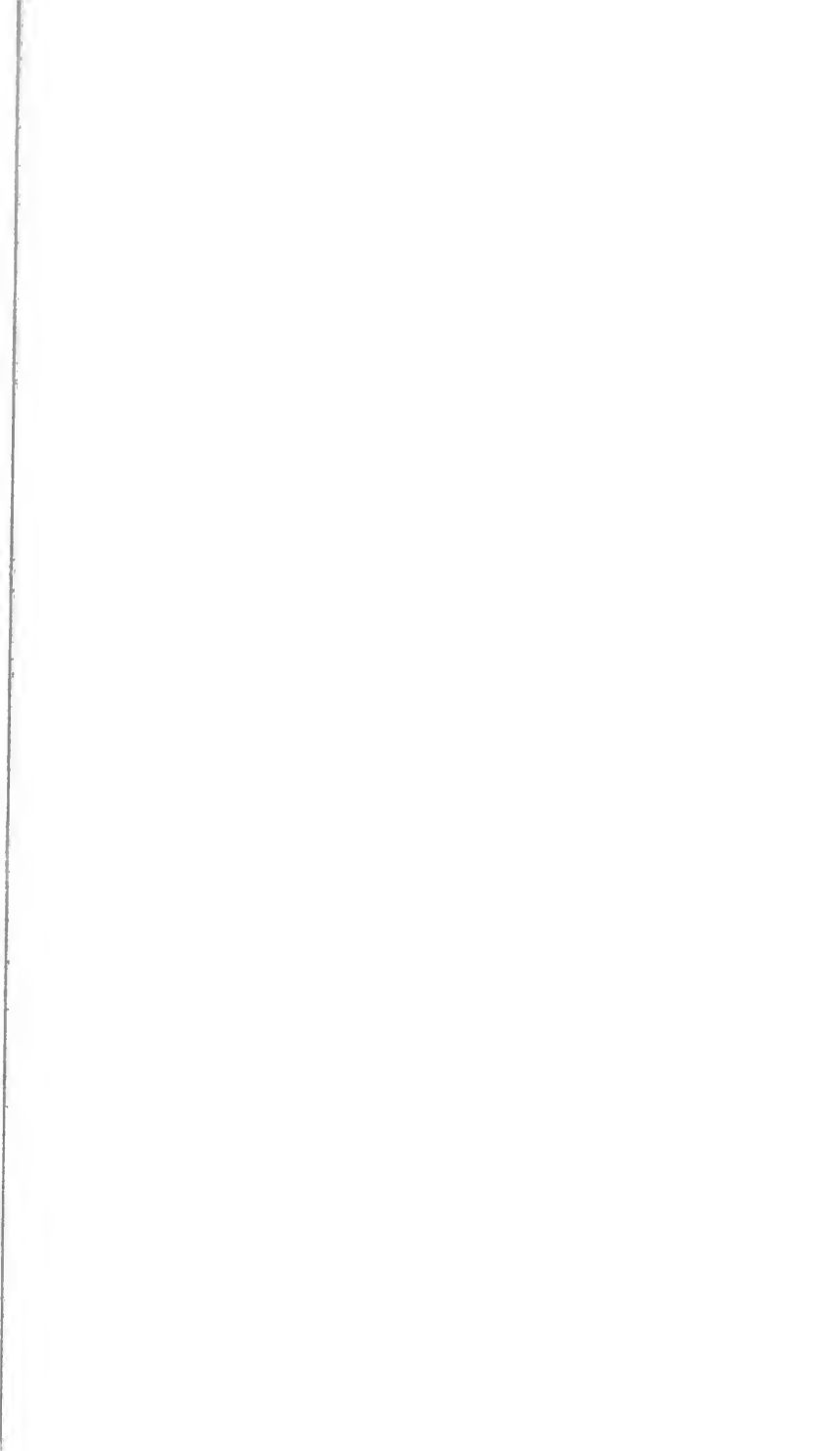


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
SÉRAPHIN	1
Répertoire	23
Le Pont cassé.	33
Arlequin Corfaire.	45
L'Entrepreneur de Spectacles	63
La Belle aux cheveux d'or.	93
La Perruque de Calfandre	137
Les Fées.	171
La Manie corrigée, ou Arlequin-Pluton.	199
Le Nain jaune, ou Quiribirini	229
L'Île des Perroquets.	253
La Caverne de la Forêt Noire	277







1 3 2 1962

PN
6120
S5F7

François, Séraphin Dominique
Feu Séraphin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
